



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

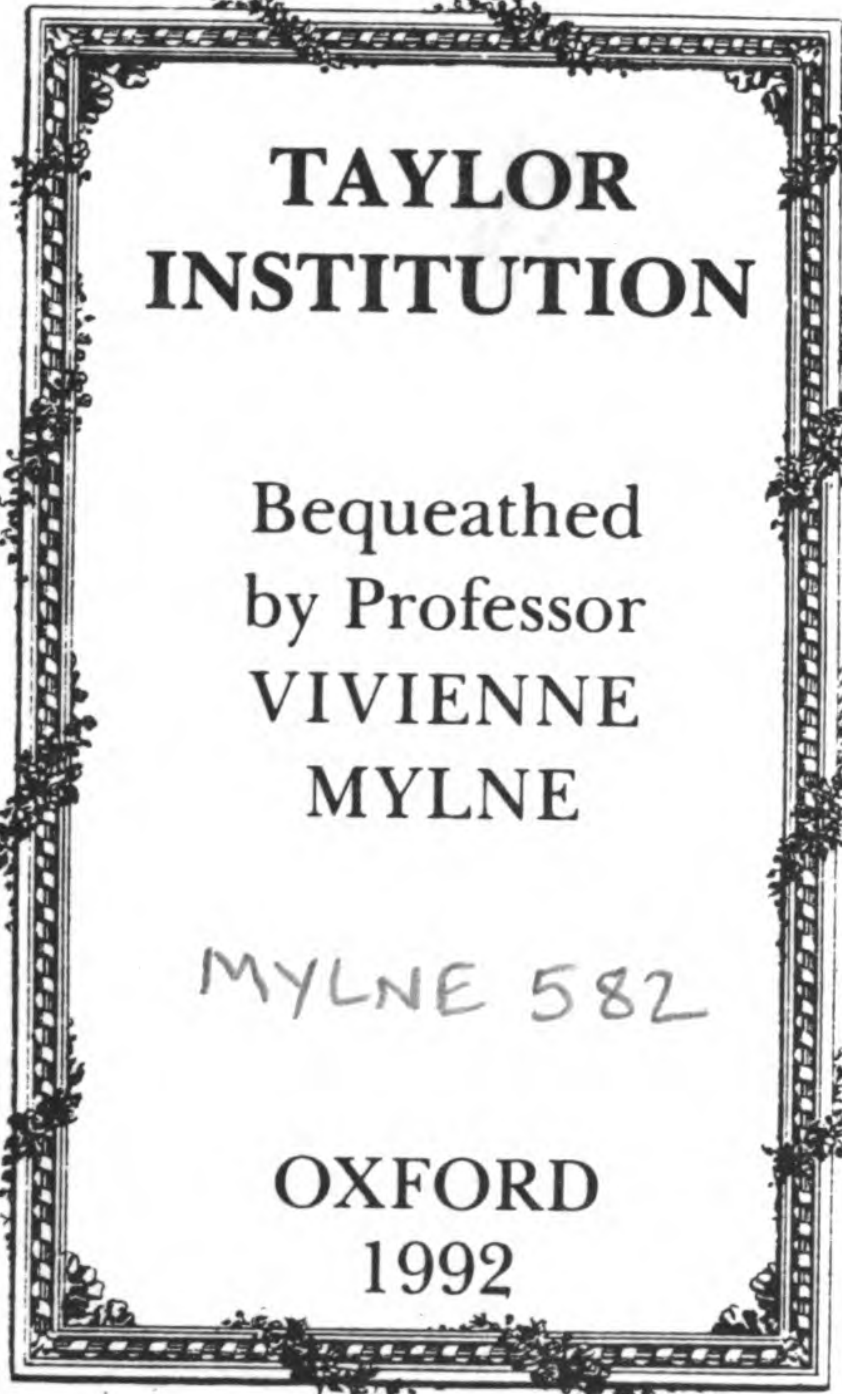
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



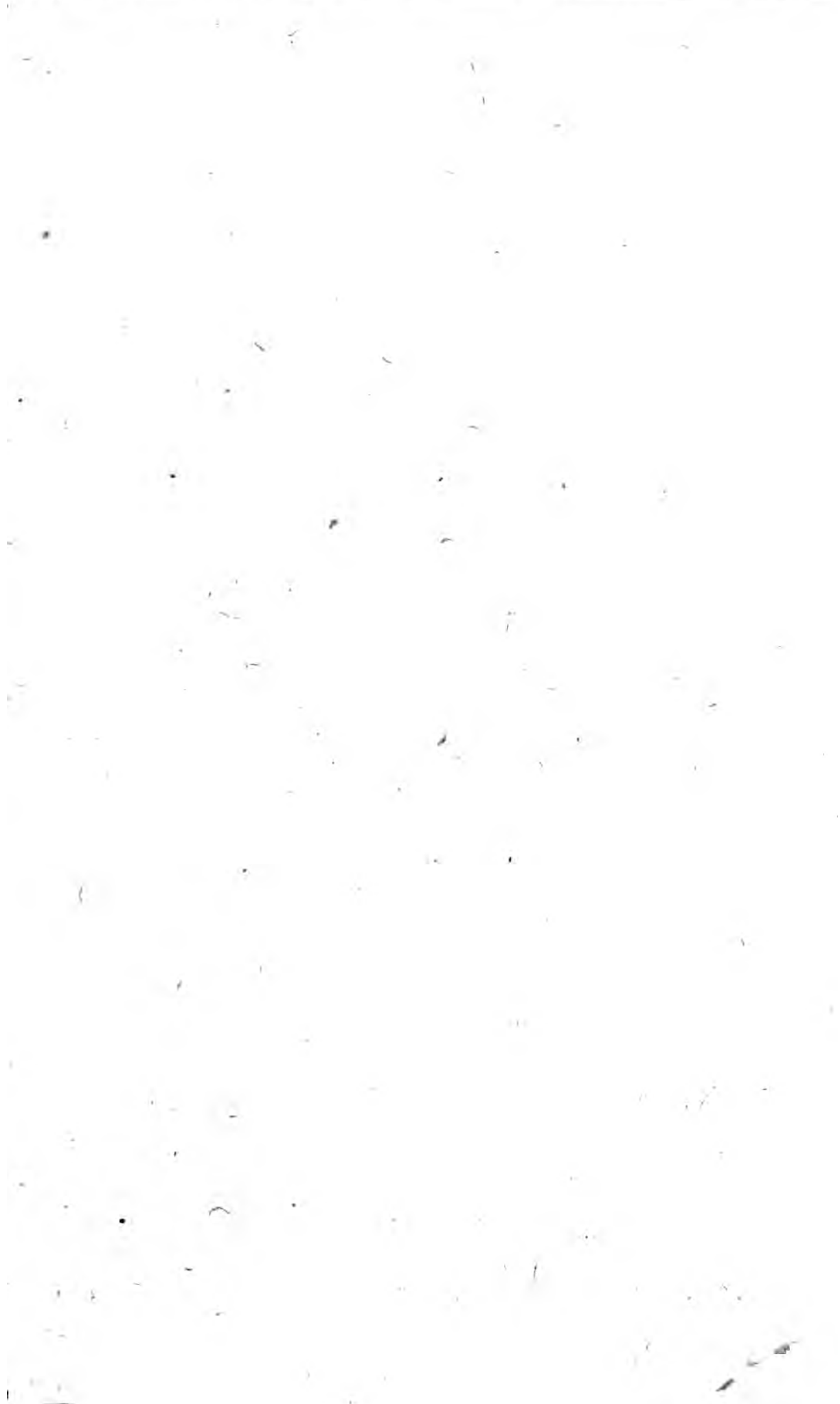


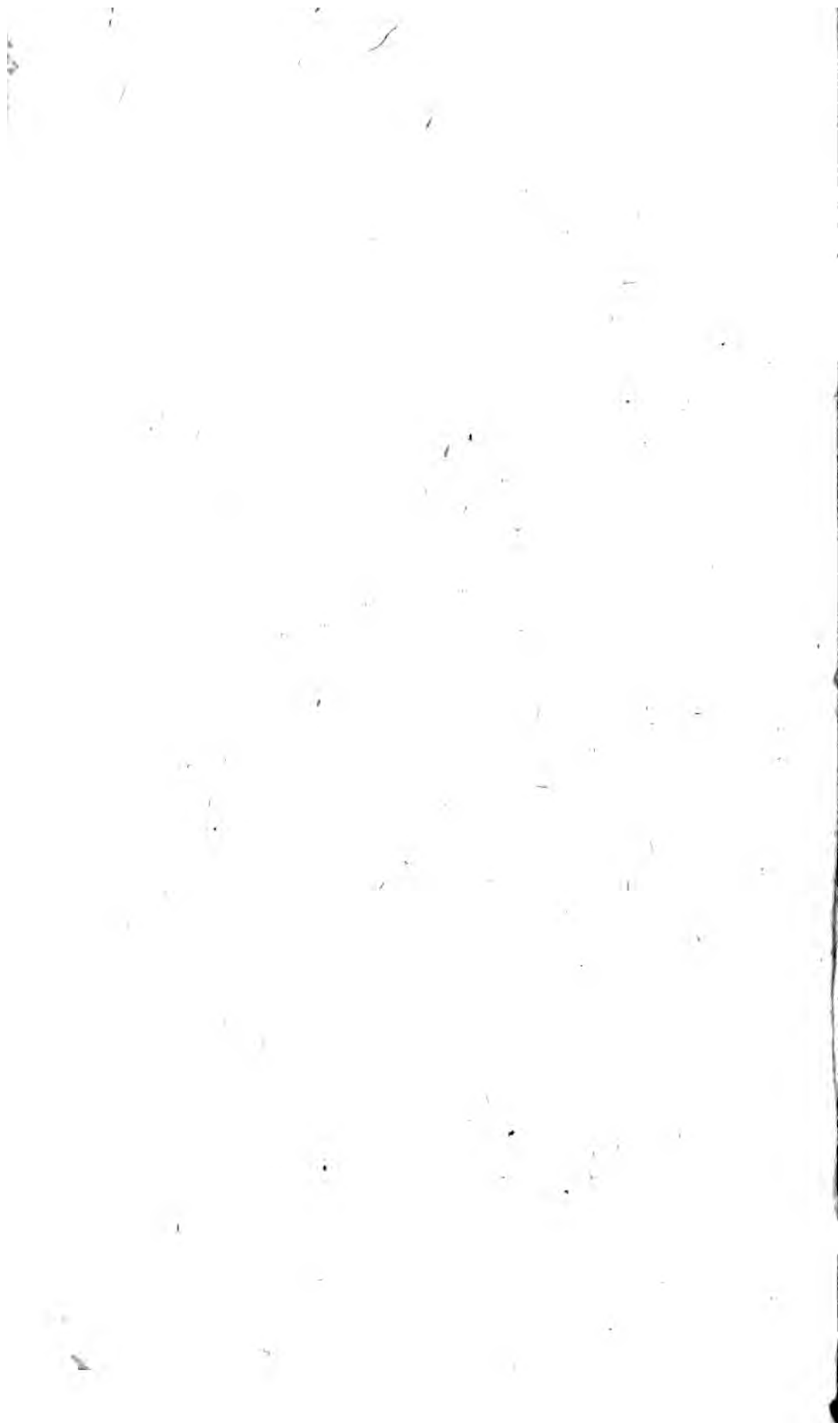
**TAYLOR
INSTITUTION**

Bequeathed
by Professor
**VIVIENNE
MYLNE**

MYLNE 582

**OXFORD
1992**





LETTRES

DE MADAME

DU MONTIER.

1875

1875

1875

LETTRES
DE MADAME
DU MONTIER,

Recueillies par Madame LE PRINCE
DE BEAUMONT.

TOME SECOND.



A LYON,
Chez PIERRE BRUYSET PONTIUS,
à l'entrée de la rue Saint Dominique, près du
Cloître des RR. PP. Jacobins.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



TAYLOR INSTITUTION

UNIVERSITY
14 SEP 1992

OF OXFORD

LIBRARY



LETTRES

DE MADAME

DU MONTIER

ET DE

LA MARQUISE DE***

SA FILLE.



LETTRE

DE MADAME DU MONTIER,

A LA COMTESSE.

SOYEZ tranquille sur ma santé,
ma chere enfant ; elle s'est tellement
fortifiée , que je me trouve en état
de vous écrire une longue Lettre de
Tome II. **A**

ma main ; je l'eusse fait plutôt sans m'incommoder , mais il a fallu donner ce retardement aux craintes de votre sœur , qui , de sa propre autorité , a pris la charge de ma surveillante ; charge qui auroit quelque chose de fort pénible pour moi , si la connoissance que j'ai de ses motifs n'adoucissoit la contrainte perpétuelle qu'elle m'a imposée depuis deux mois que je suis chez elle : vous voyez qu'on ne peut m'accuser d'avoir abrégé le temps de la convalescence. Enfin il y a trois jours qu'elle a eu la bonté de m'abandonner à ma propre conduite ; jugez par là de la perfection de cette convalescence. Me voici donc rengagée à continuer un voyage que je croyois terminé. Dieu m'a pesée dans sa balance ; il ne m'a pas trouvée de poids , & il me laisse sur la terre pour réparer , par une vie nouvelle , le temps que j'ai perdu. Qu'il soit béni , ma chère , pour la vie comme pour la mort , pour la santé comme pour la maladie. Je mets cette dernière au rang des plus grandes graces qu'il m'a faites : le flambeau de la mort nous donne des lumieres bien pures. Vous connoissez cet état , chère enfant ; ne perdez jamais

de vue les salutaires pensées que vous eûtes alors : elles s'effacent aisément au milieu du grand monde , & je ne puis , quoiquë je fasse , me tranquilliser absolument sur le danger particulier qu'il a pour vous. Le Marquis me répète sans cesse que vos mœurs sont pures , que votre décence , votre attachement pour votre époux , votre exactitude à remplir les devoirs de la Religion , vous rendent l'admiration de tous les honnêtes gens de la Cour ; je me réjouis de cet éloge : mais , chere enfant , il est plus d'un chemin pour se perdre , & , pour être exempte des vices grossiers , vous n'en êtes peut-être pas plus proche du Royaume des Cieux. J'ai moins craint pour votre sœur quand elle étoit à votre place ; son esprit naturellement juste apprécioit au vrai la brillante fumée des honneurs. Le Ciel , en vous douant d'un génie plus vaste , n'a point mis en vous cette rectitude d'idées , qui nous apprend à juger des objets sur ce qu'ils sont en effet , & non sur ce qu'ils paroissent. Cette science importante pourra devenir le fruit de vos réflexions ; mais je crains que , toute occupée du soin de représenter , vous ne négligiez les salutai-

res retours sur vous-même, & sur ce qui vous environne. Il seroit bien triste de n'acquérir ce qui vous manque, qu'aux dépens d'une expérience qui vous coûteroit le bonheur, & peut-être l'innocence des plus belles années de votre vie : elle est bien courte cette vie, chere enfant. J'ai soixante ans ; cette longue suite d'années s'est évanoüie comme un songe. Si on connoissoit le prix du temps, on en seroit avare, & on craindroit d'en perdre une minute. Le Marquis & son épouse me paroissent bien convaincus de cette importante vérité ; leurs jours sont pleins, & l'activité avec laquelle ils s'emploient à s'enrichir par des bonnes œuvres, me fait souvent gémir de ma lâcheté. Tout a changé de face dans le lieu qu'ils habitent. L'affreuse pauvreté, la discorde, l'ignorance, & l'oïveté mere du crime, ont disparu. Le respect des Seigneurs dans le lieu Saint contient les plus libertins ; tout le monde travaille, est à son aise, parce que la charité supplée à la médiocrité des gains. J'ai souvent le plaisir d'accompagner votre sœur dans les hameaux, où elle va s'instruire elle-même des vrais besoins des pau-

vres : je dis des vrais besoins ; elle est sans pitié pour ceux qui ne sont occasionnés que par la fainéantise ; c'étoit le grand mal de ces quartiers avant qu'elle y arrivât. Quoique son Château soit sur les terres de France , il est environné de la Savoie , & le Savoyard , si laborieux lorsqu'il a perdu la vue de ses Montagnes , ne travaille proche de son fumier , que précisément pour le pain : dans les années abondantes il n'est pas possible d'en arracher un travail pénible ; heureusement le pain étoit cher lorsque le Marquis est arrivé ; la réputation de sa générosité l'y avoit précédé , & ils furent comme assiégés d'une troupe de mendiants , qui , sous des haillons dont ils étoient à peine couverts , cachotent des corps sains , vigoureux , & en état de supporter les travaux. Il déclara d'abord qu'il ne donneroit jamais l'aumône , & ne refuseroit point le travail ; & comme on vit qu'il tenoit sa parole & qu'il suppléoit volontiers au peu que l'on gaignoit , tout le monde s'est affectionné à l'ouvrage ; votre sœur ne s'en rapporte qu'à elle-même du soin de voir si chacun s'occupe , & sa sévérité à cet égard n'empêche

point qu'elle ne soit aimée. A son approche, ces bonnes gens, transportés de joie, versent des larmes, levent les yeux & les mains au Ciel, la comblent de bénédictions. Que le plaisir qu'elle goûte dans ces occasions est pur ! il la délasse de toutes ses fatigues ; car dans la vérité elle ne se ménage guere. Nous nous rassemblons vers le soir : une conversation solide, gaie, sans contrainte, nous fait passer des moments délicieux. Il faut que je vous fasse part d'une fête champêtre que nous eûmes Dimanche dernier, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du jeune Marquis. Le soir tous les habitants, ayant le Curé à leur tête, vinrent lui présenter des fleurs ; on dansa une heure, & le Marquis invita toute la paroisse à dîner pour le lendemain : on avoit dressé plusieurs tables sous une feuillée ; tout le monde s'y rendit au sortir de l'Eglise. Notre table étoit au milieu, & on tiroit des boîtes à toutes les santés : vous pensez bien que les vôtres ne furent pas oubliées. Vous aurez peine à vous le persuader, mais, excepté un seul homme, qui oublia les regles de la so-

briété , tous les autres furent en état de se rendre à l'Eglise , avec autant de modestie que s'ils eussent été à jeun. Après l'Office nous dansâmes chacun un menuet ; je dis nous , chere enfant , car on refusa de me faire grace. Nos payfans prirent nos places , & la journée s'acheva , sans que la discorde aux longs crins , pût trouver moyen de se glisser parmi nous. Vous rirez sans doute de la description de notre Fête ; elle doit vous paroître bien insipide , comparée à celles dont vous êtes tous les jours l'actrice & le témoin ; mais , ma chere Fille , si nos plaisirs sont moins vifs , du moins sont-ils exempts des remords , des dangers , & des inquiétudes qui accompagnent trop ordinairement les vôtres.

On m'arrache la plume ; ma chere Marquise prétend que j'abuse de son indulgence , & ne me laisse que la liberté de vous répéter , que rien n'égale ma tendresse pour vous , & le cher Comte votre époux.





R E P O N S E

*DE LA COMTESSE**A MADAME DU MONTIER.*

M A C H E R E M E R E ,

L'Extrême tendresse que j'ai pour vous, vous est trop connue, pour douter du plaisir que m'a causé votre lettre ; le rétablissement de votre santé étoit le seul desir qui me restât à satisfaire. Je sens bien actuellement que le bonheur qu'éprouvent des objets chéris, ajoute à notre propre bonheur. J'ose vous l'avouer, je trouve le mien sur cette mer orageuse où la Providence m'a embarquée : il est vrai qu'il s'y rencontre des écueils, & je regarde comme un avantage précieux, le bonheur de pouvoir m'y conduire par vos conseils ; avec ce puissant secours, que je vous prie de me continuer, je me sens entièrement rassurée. Vous m'avez permis, ma chere Mere, de vous parler à cœur ouvert,

& de ne pas chercher à vous dissimuler par complaisance, les impressions que font sur moi les objets qui m'environnent ; j'usurai de cette liberté, toujours déterminée pourtant à soumettre mes lumières aux vôtres.

Dieu, ce me semble, proportionne nos goûts, nos penchans, nos talens & nos forces, à la situation à laquelle il nous destine. Le goût dominant ne seroit-il pas une marque assurée de la vocation pour un état. Celui de ma sœur a toujours été pour la retraite, & les plaisirs tranquilles de la compagnie : ces occupations uniformes fatigueroient mon cœur ; la vivacité de mon esprit deviendroit pour moi un poison lent, s'il falloit m'y assujettir. Le Ciel nous a placées précisément dans la position que nous aurions choisie ; j'admire en cela sa sagesse, sa bonté, & j'espère qu'il me donnera des forces suffisantes pour échapper aux dangers de mon état. Peut-être me fais-je illusion, mais je m'imagine que cet état a des devoirs particuliers, qui ne seroient pas compatibles avec de certaines idées de perfection qui ne sont faites que pour les Cloî-

tres. Permettez-moi de vous expliquer entièrement ma pensée.

Je connois tout le prix de l'humilité, de la patience Chrétienne ; je suis cependant persuadée que ces vertus doivent s'exercer à la Cour avec beaucoup de prudence & de ménagement. Mon époux, pour lequel mon estime & mon amour augmentent à tous les instants ; mon époux, dis-je, a tout fait pour moi ; ne dois-je pas m'attacher à lui prouver ma reconnaissance, en le faisant valoir aux yeux des autres ? Une humilité qui aviliroit son épouse, seroit-elle une vertu ? Pourrois-je souffrir qu'on lui manquât en m'a personne ; & puisque Dieu ma placée dans un certain rang, le soutenir n'est-ce pas un des devoirs de mon état ? Le nom, les emplois de mon Mari me donnent des prérogatives dont je suis, je crois, comptable à mes enfants, & je ne pourrois souffrir qu'on y donnât la moindre atteinte, sans prévariquer contre ce que je dois au Comte, à ma posterité & aux bienfaisances. Je m'étends sur cet article, ma chere Mere, parce que j'ai été depuis quel-

ques jours dans un terrible-embarras à ce sujet.

Le Roi donna la semaine passée un grand souper, qui fut suivi d'un Bal. Lorsqu'on se mit à table, la Marquise de S... se plaça au dessus de moi : assurément ce n'étoit pas où elle devoit être, & j'allois sortir plutôt que de faire la bassesse de me placer au dessous d'elle, lorsque la Duchesse de D... & sa sœur me firent asseoir entre elles deux. Je fus dans une grande agitation pendant le souper ; je me flattai pourtant que la Marquise avoit fait cette impertinence de son chef, & , contente de l'en avoir punie, je crus qu'il étoit de la charité de ne pas pousser la chose plus loin : jugez quel fut mon dépit, lorsqu'on la nomma pour danser avant moi. Je m'en plaignis vivement à celui qui avoit l'étiquette ; mais il me répondit qu'il avoit ses ordres, qu'il ne lui étoit pas possible de changer. Vous sentez, ma chere Mere, que cela devenoit de conséquence ; on avoit dessein de me choquer, & j'eusse mérité le mépris qu'on me témoignoit, si j'avois eu l'ame assez basse pour le supporter tranquille.

ment : je feignis donc de me trouver mal, & je sortis. Le Comte qui me suivit, & qui sentoit, j'en suis sûre, aussi vivement que moi cette insulte, feignit pourtant de tourner la chose en raillerie, pour ne point augmenter mon ressentiment; il essaya même de m'engager à laisser tomber cette chose qu'il traitoit de bagatelle, & c'étoit assurément pour diminuer le chagrin dans lequel il me voyoit. Il ne m'étoit pas possible de prendre le change, & lorsqu'il fut assuré que je n'étois pas femme à en rester là, il me promit très-sérieusement de me faire avoir satisfaction de cette insulte. Je ne négligeai rien de mon côté, & je fus dès le lendemain chez la Baronne de R... dont l'esprit agréable plaît au Roi, comme vous le savez, & qui par ses faillies s'est acquise le droit de tout dire impunément. Elle me reçut d'une manière froide, & je vis dans ses discours étudiés & presque piquants, que la haine qu'elle a toujours eue pour les vertus de ma sœur, rejaillissoit sur moi. La vieille Duchesse partagea ma peine, & je n'oublierai jamais les marques d'attachement qu'elle vient de me donner.

Il est vrai qu'elle a bien eu sujet de se plaindre de S . . . mais, depuis quelque temps, elles s'étoient réconciliées, & vivoient fort bien ensemble: c'est donc par amour de la justice, & par égard pour moi, qu'elle n'a pas craint de se brouiller encore une fois avec cette femme, dont elle a relevé l'impertinence avec les couleurs le plus vives. Vous savez qu'elle a passé toute sa vie à la Cour: elle m'assure que ceci est un essai que font mes ennemies, & que si je mollis dans cette occasion, elles en prendront droit de m'écraser dans toutes rencontres. La Comtesse D . . . à ce qu'elle m'a conté, s'est fort mal trouvée de n'avoir pas suivi ses conseils en pareilles circonstances. Cette Dame, en entrant à la Cour, négligea de soutenir ses droits, & sembloit autoriser, par son indifférence, tout le monde à l'avilir: elle étoit jeune alors, & le cœur plein d'une passion tendre, une juste ambition ne pouvoit faire entendre sa voix; rendue à elle-même, elle comprit le tort qu'elle s'étoit fait, & voulut le réparer: il n'étoit plus temps; la prescription couvroit les abus, & elle en conçut un tel désespoir, qu'elle s'em-

poisonna. Je suis bien loin d'entrer dans les idées de la Duchesse, qui assure qu'elle en feroit autant, puisque la mort est préférable à la honte : il restoit une autre ressource à l'infortunée Comtesse, c'étoit celle de la retraite, & c'est à cela que je me déterminerai, si je n'obtiens pas justice. Le désert le plus affreux me paroît préférable à l'ignominie.

Je trouvai en rentrant chez moi, le Signor *Mastrilli*, que je n'avois vu qu'en public depuis son retour à Turin ; j'avois cru remarquer dans ses regards, la continuation d'un amour qui blesse ma gloire, & c'étoit, à ce que je pensois, une raison décisive de l'éloigner de chez moi. Mon époux en a jugé autrement, & m'a priée de ne le point distinguer des autres étrangers qu'il voit : peut-être ai-je mal jugé de ses sentimens, & mon époux a-t-il raison d'en agir ainsi ; mais le moment qu'il a choisi pour me rendre sa première visite, n'étoit pas favorable : il s'est senti de ma mauvaise humeur, & se levoit assez mécontent pour prendre congé, lorsque mon époux est rentré, & l'a instruit du sujet de l'altération qu'il remar-

quoit dans mes manieres. J'allois demander au Comte le succès de ses démarches ; il m'a prévenu , & m'a dit qu'il n'avoit pu disposer d'un moment pour en faire , & que d'ailleurs il les croyoit inutiles : c'étoit m'annoncer qu'il en avoit fait sans succès. Il se rejetta sur l'averfion de la Baronne de R . . . pour ma fœur , & ses liaisons avec la S . . . je vis qu'il ne falloit plus se flatter , & je vous avoue qu'alors , la mer me parut orageuse. Je formai mille résolutions qui se détruisoient mutuellement ; pour comble de malheur , j'avois un grand dîner & une assemblée ; il falloit se donner de garde de paroître abattue , c'eut été augmenter le triomphe de ma rivale. Je surmontai donc mon désespoir , & fis les honneurs de ma fête , de l'air le plus dégagé. Toute la Cour se rassembla chez moi , mais j'eus la douleur de ne trouver que des faux amis , dont les perfides consolations avoit pour but d'aggraver ma peine. Le Triomphe de la S . . . sembloit être celui de toutes ces femmes , & j'en conçus un tel dépit , que j'étois sur le point d'éclater , lorsque la scene changea de face. On annonça la

Baronne de R . . . Je ne savois à quoi attribuer une visite si inespérée. Vouloit - elle insulter à ma situation ? quelle conduite devois-je garder dans une conjoncture si délicate ? Je ne fus pas long - temps en suspens. Elle s'avança vers moi de l'air le plus ouvert , m'embrassa , & m'apprit que le Roi venoit de prononcer en ma faveur. Concevez , s'il vous plaît , l'effet d'un impromptu que j'avois si peu lieu d'attendre ! On me félicita , la rage dans le cœur : ensuite on tâcha de diminuer l'éclat de ma victoire , & il y eut des femmes assez mal-adroites , pour dire que le Roi faisoit cet acte de bonté en considération de l'estime qu'il conservoit pour ma sœur. J'allois relever cette impertinence , la Baronne me prévint ; & en convenant du mérite de ma sœur , assura que le Roi n'avoit pas prétendu faire une grace , mais un acte de justice. Vous le dirai - je , ma chere Mere , je trouvai alors mes peines tellement compensées par ma victoire , que je n'aurois pas voulu les racheter par la gloire que je venois d'acquérir. L'amour propre entre sans doute pour quelque chose dans la satisfaction que je goûte en ce

moment ; m'en feriez-vous un crime ? L'amour propre , réglé par la raison , est juste ; vous me l'avez appris : il est même souvent une vertu , & je me flatte que c'est dans ce cas. Au reste , je me crois obligée , en conscience , de rendre justice à la Baronne de R . . . Nous avons cru mal-à-propos , qu'elle haïssoit ma sœur ; elle en parle avec éloge , & avoue de bonne foi , qu'elle a souvent été l'objet de son admiration. Je n'avois jamais eu de liaison particulière avec cette femme : la reconnoissance m'a forcée à lui rendre visite le lendemain ; en vérité je suis contente de ses sentiments. Je crois qu'elle a le fond excellent , & qu'on ne peut lui reprocher que des fautes qui viennent de foiblesse ; peut-être même n'a-t-elle commis que des imprudences : vous connoissez ce pays , elle a de la faveur , c'en est assez pour qu'on cherche à empoisonner des démarches , dont sans doute elle n'a pas senti les conséquences : car on ne peut dissimuler qu'elle ne soit très-étourdie. C'est un défaut , j'en conviens ; vous avouerez pourtant qu'elle ne mérite pas le mépris que nous avons pour elle ; elle doit être plainte , & puis c'est tout.



L E T T R E

DE MADAME DU MONTIER,

A LA COMTESSE.

MOn Dieu, ma pauvre enfant, que les passions sont ingénieuses ! Avec quel art votre orgueil n'a-t-il pas masqué toutes vos démarches, en blessant les obligations les plus essentielles au Christianisme ? Vous vous êtes fait illusion jusqu'au point de croire que vous remplissiez un devoir. Ouvrez les yeux, ma chère Fille, & frémissez à la vue de vos dispositions. Qu'elles sont terribles & effrayantes pour moi ! qu'elles sont éloignées de celles où doivent être les disciples d'un Dieu pauvre & caché ! Examinez de sens froid toutes les fautes dont vous vous êtes rendue coupable. Haine contre celle qui vous disputoit une vaine prérogative ; haine contre celles qui ont applaudi à son triomphe ; folle joie au moment où vous l'avez emporté ; projets désespérés si vous aviez été

réduite à céder ; liaisons avec des femmes méprisables ; apologie de celle dont la conduite avec votre sœur devoit vous avoir inspiré le plus grand mépris. Que si , par impossible , nous pouvions supposer que tous ces mouvements sont innocents aux yeux du Seigneur , que n'en auriez-vous pas à craindre par rapport au bonheur de votre vie. Je connois le Comte , son extrême complaisance le forcera pendant quelque temps à se prêter aux manies de votre orgueil ; mais je puis vous prédire que vous parviendrez à la fin à détruire en lui tout sentiment d'estime pour vous. Il a trop de bon sens pour ne pas faire entre vous & votre sœur un parallele qui vous seroit bien défavantageux. Mais , me direz-vous , faut-il absolument , indifférente sur ses droits , les laisser usurper sans se plaindre ? Non , ma chere Fille ; il faut gémir de la nécessité où l'on se trouve de disputer ces choses de néant. Ce ne sont point tant vos démarches que je désapprouve , que les dispositions dans lesquelles vous les avez faites. Pour vous découvrir tout ce que votre conduite a de criminel , de ridicule & de puérile , je vous rapporterai la façon

dont votre sœur s'est conduite en pareil cas : c'étoit dans le temps où vous étiez au couvent ; & j'ai lieu de croire que sa modestie l'a engagée à vous taire cette circonstance de sa vie, qui en fait assurément un des ornements.

La Comtesse de V... femme reconnue pour haute & extrêmement vindicative, s'avisa de disputer à votre sœur une des fonctions attachées à sa charge ; aussi-tôt toutes les Dames d'honneur furent en l'air, & ne cessoient de lui répéter que ceci les intéressant toutes, elle devoit en parler absolument au Roi. La pauvre Marquise, qui ne concevoit pas que sa réputation & son honneur pussent être intéressés à de pareilles vétilles, refusa d'abord de faire aucune démarche à ce sujet. Le Marquis lui ayant dit que la démarche qu'on exigeoit d'elle étoit nécessaire, elle résolut d'obéir : mais elle crut devoir s'assujettir à toutes les précautions que la charité exige en pareil cas. Elle commença par se rendre chez la Comtesse D... Elle l'aborda de l'air le plus ouvert, l'affura que s'il étoit question de lui céder dans tous les cas particuliers, & où les prérogatives de sa charge ne seroient point bles-

fées, elle s'en feroit un plaisir & un devoir, tant elle avoit de respect pour sa vertu, & de considération pour sa personne. Elle la pria de lui permettre de s'adresser au Roi pour régler cette affaire, ajoutant qu'elle la verroit décider contre elle-même avec beaucoup de satisfaction, parce qu'elle étoit vraiment confuse d'être forcée de disputer quelque chose à une personne d'un mérite si supérieur au sien. La Comtesse, charmée de cette modération, l'embrassa, & dans les transports de son admiration & de sa reconnoissance, s'offrit à terminer cette affaire à son avantage, par égard pour sa personne. Votre sœur la remercia de fort bonne grace, & ne voulut point abuser de ses offres. Elle fut ensuite chez le Roi, lui demanda pardon d'être obligée de l'importuner pour une bagatelle, lui exposa l'affaire en peu de mots, & se soumit aveuglément à sa décision. Au premier bruit de cette affaire, les Dames les plus qualifiées lui avoient offert d'employer leur crédit en sa faveur; la Reine même lui avoit laissé entrevoir qu'elle étoit disposée à la servir. Elle refusa absolument toute protection,

en disant que si sa prétention étoit juste , elle comptoit sur l'équité du Roi , & que si elle ne l'étoit pas , elle feroit au désespoir de faire tort à la Comtesse. Cette grande affaire fut discutée aussi sérieusement que s'il eût été question du sort de l'Europe entière ; & votre sœur ne pouvoit s'empêcher de rire des importantes façons qu'on y mettoit. L'Oracle prononça enfin ; la Comtesse fut déboutée de sa prétention ; elle murmura , mais ce fut contre le Maître , & elle publia hautement qu'elle étoit consolée de l'injustice qu'on lui faisoit , parce qu'elle tournoit à l'avantage d'une femme qu'elle chérissoit , & honoreroit toute sa vie. Elle fut lui rendre visite le même jour , & joignit de bonne foi ses compliments à ceux de toute la Cour.

Votre sœur étoit adorée dans cette Cour , ma chere enfant ; tout le monde cherchoit à l'élever , parce qu'elle ne cherchoit point à s'élever elle - même , qu'on savoit qu'elle n'étoit point femme à prétentions ; c'étoit la vertu qui lui dictoit la conduite qu'elle y a tenue : & beaucoup d'esprit & d'habileté dans une orgueilleuse , eussent produit le

même effet. Dans la querelle dont je viens de vous parler, votre sœur ne pouvoit être vaincue ; l'indifférence qu'elle avoit montrée sur la décision, empêchoit qu'on ne pût lui donner le dessous dans cette affaire, elle s'étoit tirée d'intérêt, & quand elle eût eu autant d'ennemis qu'elle en avoit peu, il n'y avoit pas moyen de se réjouir d'une aventure qui ne l'auroit mortifiée en aucune façon. Voilà ce qu'auroit fait l'orgueil bien entendu, & ce qui ne vint pas même dans l'esprit de notre chere Marquise ; elle ne fut guidée que par l'amour de l'équité. Que ne donnerois-je pas pour vous savoir dans de telles dispositions ? Mais qu'il faudra remporter de victoires sur vous-même avant d'en venir là ! Je vous le répète, la brillante fumée des honneurs vous enivre ; vous courez après une ombre légère & trompeuse : & que vous restera-t-il de vos fatigues ? une satisfaction vaine, que le plus petit vent dissipera. Tout ce qui vous environne se croit intéressé à votre abaissement, & ce ne sera pas la dernière couleuvre que vous serez forcée d'avalier. En voici une qui sera de dure digestion. Le Marquis, qui connoît mieux que per-

sonne l'étiquette de votre Cour, le Marquis, dis-je, est persuadé que votre concurrente avoit droit de passer devant vous, que vous ne devez qu'à la faveur un triomphe qui ne vous étoit pas dû : il ignore par quel motif la Baronne de R... s'est intéressée pour vous, & soutient pourtant qu'il doit y avoir dans cette affaire un dessous de cartes que vous découvrirez, & qui vous fera chanter la palinodie. Vous l'avouerez, chere enfant : je m'en réjouirois bien sincèrement : je me défie des efforts de votre raison pour abattre votre superbe, & je suis réduite à souhaiter que des revers éclatants vous mettent dans la nécessité de reconnoître cette parole de l'Écriture : Dieu écrase les superbes, il se plaît à les confondre. Oui, ma chere Fille, il n'y a point de comparaison entre le désagrément des contretemps, des mépris, des injustices, & l'odieux de l'orgueil. Soyez, s'il le faut, la plus méprisée de toutes les créatures, pourvu que Dieu vous préserve d'être méprisable, & vous la seriez sans doute, si vous continuiez à vous abandonner à une passion qui feroit en même-temps le malheur & le crime de votre vie. Cette leçon est
amere.

amere , & je ne l'aurois pas risquée si je n'eusse connu qu'elle étoit d'une nécessité absolue. Je dois fonder les plaies profondes de votre orgueil ; le ménager feroit vous trahir , & c'est par l'âpreté du remede que je vous présente , que vous devez juger du danger où vous êtes , & de l'affection de la plus tendre & de la plus affligée de toutes les Meres.



R E P O N S E

DE LA COMTESSE

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

VOs vœux sont exaucés , & j'éprouve cette situation que vous me souhaitiez dans votre dernière lettre ; c'est-à-dire , que je suis la plus humiliée de toutes les créatures. Si j'étois capable de vous en imposer , je vous dirois que je suis devenue la plus humble par l'acceptation volontaire de la mortification que j'éprou-

ve ; mais que je suis éloignée de cette heureuse disposition ! Je n'avois jamais connu le fond de mon cœur , & je vous confesse que je n'ai pu m'empêcher de vous croire prévenue contre moi en lisant votre lettre ; pardonnez-moi cet aveu. Oui, ma chere Mere, vous m'avez paru injuste à mon égard ; & , dans mes premiers mouvements , je n'ai pas plus épargné ma sœur : actuellement même , où je suis convaincue de toute l'étendue de mon orgueil , & de la nécessité de le détruire , je n'oserois me flatter d'y être entièrement déterminée ; il n'y a que mon esprit de convaincu , & mon cœur répugne tellement aux moyens dont il faudroit me servir pour détruire cet orgueil , que je ne puis me promettre de les employer. J'ai fait quelques efforts depuis deux jours , pour me soumettre avec résignation à l'humiliation présente , ils ont été inutiles ; & quand je me flatte d'avoir mis dans mon cœur des sentiments de patience & de soumission , je trouve avec horreur que la rage & le désespoir le remplissent , & le tourmentent d'une maniere d'autant plus cruelle qu'ils y sont impuissans.

Le Marquis ne s'est pas trompé dans le jugement qu'il avoit porté de cette affaire ; la Marquise avoit droit d'être placée avant moi ; & cette maudite Duchesse ne m'avoit persuadé le contraire , que dans le dessein de me faire recevoir un affront. Tout étoit concerté entre elle & la Marquise : ces femmes , qui connoissent mon foible , se sont liguées pour me susciter mille mauvaises affaires , & me faire éprouver tant de désagrémens , que je sois forcée de quitter la Cour ; le Comte vient de m'en convaincre. Que je rougis d'être si peu digne d'un tel époux ! Avec quelle douceur & quelle prudence a-t-il essayé de m'ouvrir les yeux sur les suites de ma hauteur ! mais cette hauteur sur quoi est-elle fondée ? Actuellement je me vois si ridicule , si frivole & si petite , que je ne puis jeter un regard sur moi , sans mourir de honte. Le croiriez-vous , ma chere Mere , cette connoissance de mon néant , loin d'anéantir mon orgueil , semble l'augmenter ; je fais mille efforts pour me débarrasser de cette vue désespérante , & pour me montrer aux autres sous un aspect plus satisfaisant que celui où je me vois moi-même , comme si la

bonne opinion que je donneroie de moi , & les égards qui en seroient la conséquence , pouvoient me donner le mérite réel qu'ils supposent , & qui me manque. Plaignez ma triste situation , ma chere Mere , & priez pour moi ; jamais je n'en eus un si grand besoin : je suis si abattue , si découragée à la vue de mon impuissance , & de la force de l'ennemi que je dois détruire , que je mérite votre pitié , plus encore que votre indignation. Que ma sœur est heureuse ! son cœur pétri des mains de la raison , pour ainsi dire , est toujours d'accord avec son esprit , & chez moi ces deux facultés de mon ame sont dans une contradiction qui me tue.

Au reste , on m'a jouée , ou peu s'en faut , quand on m'a dit que le Roi avoit décidé en ma faveur ; la Baronne de R . . . lui parla de cette affaire avec sa légèreté accoutumée , en tournant mon antagoniste en ridicule ; le Roi rit , & dit qu'une femme aussi bien défendue que je l'étois , ne pouvoit pas avoir tort , & voilà ce qu'on a fait passer pour une décision. De vous dire ce qui a pu intéresser cette Baronne dans mon affaire , c'est ce que

je ne puis ; dans la vérité elle ne m'aime point, & je démêle dans les careffes dont elle m'accable, une contrainte qui m'annonce, malgré elle, le fond des dispositions de son cœur : que prétend-t-elle avec ses démonstrations de tendresse ? O temps heureux, où mon ambition se bornoit à l'emporter sur mes compagnes ! le peu de valeur des choses que je poursuivois, ne pouvoit m'occasionner que des chagrins légers. Heureux ceux qui n'ont jamais connu la Cour & les épines qui sement la voie brillante dans laquelle on y marche, & qui ne conduit, comme vous le dites fort bien, qu'à la jouissance d'une ombre, d'une fumée, qui s'évapore au moment qu'on croit en jouir. Hélas ! mon esprit a fait cette exclamation que mon cœur désavoue : il frémit de la seule idée d'échanger ce faux bien qu'il poursuit, contre la paix d'une vie privée. Je m'y déterminerai pourtant, si je puis l'obtenir de mon époux, & je dirois volontiers comme César : Il vaut mieux être la première dans le plus chétif hameau, que la seconde dans l'univers.



L E T T R E

*DE MADAME DU MONTIER**A LA COMTESSE.*

Vous avez bien raison , ma Fil-
le , d'être étonnée de votre
orgueil , & de vous demander à vous-
même sur quoi il est fondé. De toutes
les passions , l'orgueil me paroît la plus
incompréhensible ; on prononce ce
mot à tout moment , & qui est-ce qui
pense à le définir ? Demandez ce que c'est
que l'orgueil ? on vous répondra que
c'est la bonne opinion qu'on a de soi-
même , & le desir de la faire parta-
ger aux autres , pour en obtenir en
conséquence des égards , & des dis-
tinctions. Non assurément , ce n'est
pas là l'orgueil , ou tout au plus , c'est
l'orgueil des fots. Je soutiens , moi ,
qu'une personne qui n'est pas absolu-
ment dépourvue de bon sens , ne peut
s'estimer elle-même. Qu'est - ce donc
que l'orgueil ? C'est , chez les personnes
d'esprit , la rage , le dépit de se voir

si imparfaites, & le plus violent desir d'en imposer aux autres, en leur cachant notre misere. Voilà votre situation, ma chere enfant; vous êtes anéantie, écrasée par la vue de votre misere, sur laquelle vous êtes forcée de fixer vos regards. Vous cherchez à vous étourdir sur le mépris que vous avez pour vous-même, en dépit de vous; à vous en dédommager, en forçant l'estime ou plutôt les égards des autres. Vous vous révoltez contre tout ce qui entreprend de vous traiter avec ce mépris que vous sentez que vous méritez: vous réduire à votre juste valeur, est un crime qui vous trouve irréconciliable. Vous convenez du ridicule, de l'injustice de vos prétentions: mais, comme vous le dites fort bien, il n'y a que votre esprit de convaincu, & votre cœur se révolte contre cette conviction; avec les lumieres que la raison vous offre pour vous remettre dans votre place, c'est-à-dire, dans le néant, vous restez foible, impuissante, & vous vous refusez à toutes les démarches qui pourroient vous y conduire. Quel état, ma pauvre enfant! Etre malade, c'est sans doute un mal; chérir, aimer sa mala-

die, refuser les remèdes qui pourroient nous guérir, c'est le dernier période du mal, & c'est l'état où vous êtes; que cet état humiliant vous découvre, s'il se peut, une importante vérité. Apprenez que vos lumières multipliées au centuple, & même au delà, vous laisseroient dans cette honteuse incapacité: vous gémirez sur votre état; vous formerez des desirs impuissants de le voir changer, & votre foiblesse vous laissera dans un engourdissement, une impuissance absolue. Hélas! il faut dire de toutes les passions ce que nous disons de l'orgueil: le plus grand effort de la raison, est de nous en montrer le ridicule & le danger; mais son pouvoir ne s'étend pas plus loin. Oui, ma chère Fille, vous n'auriez pas plus de force contre les passions qui avilissent aux yeux des hommes, si votre tempérament, & certaines circonstances qui vous sont étrangères à vous-même, ne vous en garantissoient; vous y succomberiez infailliblement, comme vous le faites à l'orgueil. Il faut le secours d'en haut pour mettre notre cœur d'accord avec notre esprit; dites donc avec David, ma chère enfant: Seigneur, j'ai désiré

de desirer vos justifications. Il faut que Dieu mette en nous *le vouloir & le faire* ; car en vérité , sans lui nous ne pouvons produire rien de bon. Qui ne prendroit votre desir d'abandonner la Cour pour un commencement de conversion ? Je suis bien éloignée d'en avoir la pensée ; c'est l'effet d'un orgueil abattu , désespéré , qui se prépare un asyle. Denis, chassé de Syracuse, trouva dans son amour de la tyrannie , une ressource pour entretenir la passion qu'il avoit de dominer , & en se faisant maître d'école , il se perpétua un empire où il continua d'exercer un pouvoir despotique. L'orgueil de ma pauvre enfant , rebuté de la résistance qu'il trouve à la Cour , est flatté de l'idée d'écraser sous ses pieds des personnes trop foibles pour lui résister. Gémissiez , ma chere , de la plaie profonde qu'il a fait à votre ame ; & , encore une fois , priez le souverain Médecin d'avancer sa guérison.

Le Marquis , qui connoît par expérience l'empire tyrannique de la passion qui vous possède , vous plaint bien sincérement ; sa résignation aux ordres de la Providence , dans le temps de sa disgrâce , lui a attiré de Dieu

des secours si puissants, qu'il a terrassé l'ennemi dont vous êtes l'esclave. De quel œil regarde-t-il le plus grand nombre des années de sa vie, qu'il a misérablement perdues à courir après ce fantôme qu'on appelle honneur ? Heureux ceux qui, comme lui, reconnoissent leur erreur avant d'avoir achevé de remplir leur carrière, & qui se hâtent & s'efforcent de réparer le temps perdu !

Vous enviez le bonheur de votre sœur, dont l'esprit est, dites-vous, pétri par la raison ; j'avouerai qu'elle a connu d'abord la valeur intrinsèque des faux biens que poursuit l'ambitieux. Ne croyez pas pour cela qu'elle ait été dispensée des pénibles combats que vous craignez d'entreprendre. Combien d'occasions de sacrifices la délicatesse de son cœur lui a-t-elle procurées ? Témoins la douceur avec laquelle elle a supporté les infidélités de son époux, sa soumission aux ordres du ciel, au moment de perdre les deux seuls enfants qui lui restoient, la perte de sa réputation ; vous ne pouvez douter que ses peines n'aient égalé & surpassé les vôtres. Actuellement même elle éprouve qu'il n'est point de félicité sans nuages dans cette terre d'exil, dans

cette vallée de larmes. La délicatesse de la santé de son fils unique, la force à trembler à chaque instant, à renouveler sans cesse sa résignation aux ordres du Seigneur. Adieu, ma chère fille; mon cœur ne peut s'arracher à la tristesse & aux noirs pressentiments qui m'agitent par rapport à cet enfant. Nous le perdrons; mais quelque douleur que me causât cette perte, elle n'approcheroit pas de celle que vous me faites ressentir à cet instant, & dont je ne me consolerais, qu'en apprenant que vous êtes déterminée à faire tous vos efforts pour devenir humble. Je ne cesse de demander pour vous cette grâce au Seigneur, avec toute l'ardeur dont je suis capable: mais il faut que vous la demandiez vous-même; celui qui vous a créée sans vous, ne vous favorisera pas sans vous.





R E P O N S E

D E L A C O M T E S S E

A MADAME DU MONTIER,

MA CHERE MERE,

Toute ma sensibilité n'est point employée à sentir mes peines, quelque accablantes qu'elles soient; & il m'en reste pour sentir vivement vos craintes sur la santé de mon neveu. Ma tendresse pour cet enfant n'a pas besoin de celle que j'ai pour sa Mere & pour le Marquis, pour le soutenir; & je vous demande quelque détail sur ce qui vous fait craindre pour sa vie: j'aime à me flatter que l'amour que vous avez pour lui, vous exagere sa délicatesse; de grace, tirez - moi de peine sur cet article.

Je vous ai parlé de mes peines, ma chere Mere; elles sont parvenues à un tel point, que je ne puis plus les supporter. Je suis devenue la fable de toute la Cour, & sans savoir encore précisément de quoi il est question: je connois, sans en pouvoir douter,

qu'il roule un secret sous terre, dans lequel je suis extrêmement intéressée. Lorsque j'entre dans une assemblée, je m'apperçois qu'on change subitement de discours : tous les regards se fixent sur moi ; on se dit des mots à l'oreille ; on sourit malignement. Si la petite vérole n'avoit pas altéré mes traits, je craindrois, malgré la vertu du Roi, qu'on ne cherchât à empoisonner ses bontés à mon égard ; ce Prince en a beaucoup pour moi depuis quelques jours. Est-ce la jalousie qui ulcere tous les cœurs contre moi ? Je serois tentée de le croire ; car, depuis la scene fatale où mon orgueil a joué un rôle si ridicule, je me suis extrêmement contrainte pour cacher ma hauteur. Je n'ai osé confier à mon époux le nouveau genre de supplice auquel je suis exposée ; je crains de le rebutter, & qu'il ne traite de vision ce qui me tient si fort au cœur. J'obéis de bon cœur aux ordres que vous m'avez donnés, & chaque jour je répète mille fois la priere que vous m'avez dictée : hélas ! je sens que jusqu'à ce moment elle n'a point été exaucée ; ma superbe semble reprendre de nouvelles forces des combats que je lui livre.,,

On m'interrompt à cet endroit de ma lettre. Une Dame que je connois peu, que j'estime encore moins, me fait demander une audience secreete sur une chose qui, dit-elle, est de la derniere conséquence pour moi. Cette femme est une de ces dévotes pour lesquelles on a besoin d'un grand fond de charité, sans quoi on traiteroit sa piété de grimace; le cœur me bat furieusement: j'ai toujours haï ces sortes de personnes, & je ne crois pas qu'il puisse m'arriver rien de bon par leur canal.

Comment vous peindre le désespoir, la rage, & les justes desirs de vengeance qui tourmentent mon cœur? Le voilà donc pénétré, cet affreux secret dont je vous parlois au commencement de ma lettre! Plût à Dieu que la mort m'eût fermé les yeux avant que j'eusse reçu de la bouche de la furie qui vient de me quitter, les funestes avis qui me tuent mille fois à chaque instant! Votre malheureuse Fille est comptée présentement parmi ces femmes méprisables, qui, foulant aux pieds l'honneur, le sacrifient au desir effréné de dominer. Pourrai-je me résoudre à revoir la lumière du soleil, à reparoître en public, où je suis regardée comme une infame?

Pourrai-je soutenir la présence d'un époux, sur lequel rejaillit l'ignominie dont on me couvre? Ah! si des liens que je ne puis briser, ne me retenoient pas dans un monde que j'abhorre, j'irois dans la retraite la plus ignorée, ensevelir jusqu'au souvenir de mon nom. Que dis-je? je dois vivre pour me justifier, pour me venger; je ne pourrois, sans trahir les devoirs les plus sacrés, abandonner ma défense. Mais contre qui me venger? contre tout l'univers! La calomnie a été conduite avec tant d'artifice, qu'il ne m'est pas possible d'en découvrir les premiers auteurs. Il ne me reste donc plus qu'à mourir de rage; aussi-bien la vie seroit pour moi le supplice le plus insupportable; j'emporterai du moins dans le tombeau, l'espoir d'être vengée. Mon époux, *Mastrilli*... malheureuse! où m'entraînent des passions indomptées? Je desire la mort; & suis-je en état de paroître devant mon Juge? les supplices que j'éprouve ont-ils rien de comparable à ceux qui m'attendent dans l'éternité? Je vais entraîner mon époux dans l'abyme que mon orgueil m'a creusé; quelle récompense de tout ce qu'il a fait pour moi! Je succombe sous le

poids énorme qui m'accable : Seigneur, jetez les yeux sur votre misérable créature, ne permettez pas qu'elle soit tentée au delà de ses forces. Je suis innocente, il est vrai, du crime dont on m'accuse : mais combien en ai-je commis qui ne sont connus que de vous, & pour lesquels je mérite le mépris de tout l'univers ? C'en est fait, je me sou mets à vos décrets, quelque rigoureux qu'ils me paroissent. Accablez-moi, s'il le faut, davantage, & daignez recevoir ma soumission à vos volontés en satisfaction de mes fautes.

Quel calme succède dans mon ame aux transports furieux dont elle étoit agitée ! A peine ai-je baissé ma tête sous le joug qui m'étoit présenté, que la miséricorde du Seigneur en a diminué le poids. Je vous dois cette faveur, ma chere Mere ; vos ardent es prieres m'ont obtenu du Seigneur, le seul remede efficace pour me guérir. Je ne veux rien oublier pour rentrer dans les vues de Dieu à mon égard, & je lui promets de ne suivre dans cette affreuse circonstance, que la conduite que vous aurez la bonté de me dicter.

Je viens de découvrir le motif de la considération que m'a marquée la Ba-

ronne de R... & de l'intérêt qu'elle a pris à ma querelle. Cette indigne créature brûle d'amour pour *Mastrilli*, & n'oublie rien pour l'engager à partager ses sentiments. Vous vous souvenez que ce Seigneur vint chez moi au moment où j'étois la plus agitée, par l'injustice prétendue qui m'avoit été faite, & qu'en conséquence je le reçus fort mal. Ayant appris le motif de ma mauvaise humeur, & peu instruit du cérémonial de notre Cour, il crut sans balancer, que j'avois droit de me plaindre, & fut chez la Baronne pour la prier de saisir un moment favorable pour faire parvenir cette affaire aux oreilles du Roi. Cette femme ne douta pas un moment que cette prière ne fût une suite de l'amour que j'avois autrefois inspiré à *Mastrilli*, dont la recherche avoit été publique; & elle crut le moment favorable pour servir son amant, & perdre celle qu'elle regardoit comme sa rivale. Elle fit tout le manège dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, & , comme je vous l'ai dit, elle se servit de quelques paroles du Roi, pour me persuader que j'avois obtenu le fatal triomphe qui devoit me coûter

si cher. Depuis ce moment, elle a dit secrètement à plusieurs personnes, qu'elle n'avoit pu refuser à *Mastrilli* de s'intéresser pour moi, parce qu'il lui avoit avoué confidemment, que mes faveurs devoient être le prix du service qu'il me rendoit en cette occasion. Cette méchante créature se flatte par ce moyen de donner le change au public, puisqu'il n'y a pas d'apparence, si elle aimoit ce Napolitain, qu'elle eût fait des efforts pour le mettre bien avec une autre.

Voilà l'horrible trame qu'elle a ourdie contre moi, & qui ne lui a que trop bien réussi. Toute la Ville de Turin me croit criminelle, & mon époux & *Mastrilli* sont peut-être les seuls qui ignorent cette calomnie. Celle qui m'a donné ce funeste avis, en paroît absolument convaincue, & m'a tant excédée par ses sermons sur la fidélité qu'une femme doit à son époux, que j'étois prête à la battre quand elle s'est retirée. Je fais partir cette lettre par un exprès; j'espère que vous me le renverrez avec la réponse; vous sentez qu'il n'y a pas un moment à perdre: je crains tout pour mon époux si ces horreurs passaient jusqu'à lui.



LETTRE

DE LA COMTESSE

A MADAME DU MONTIER.

MA CHÈRE MÈRE,

JE suis contrainte de prévenir le retour de mon courier, & d'en faire partir un second, pour vous instruire de tout ce qui s'est passé depuis le départ de ma lettre. Si j'eusse pu me flatter de parvenir à vous dérober la connoissance de mes folies, assurément je n'aurois garde de vous en instruire : il n'y a que leur publicité qui me détermine à prévenir la voix de la renommée ; elle portera jusqu'à vous le bruit d'une extravagance qui ne peut être justifiée par l'heureux succès qu'elle a eue. Je ne puis pas vous dire que je l'approuve ; non, ma chère Mère, elle est contraire à l'esprit du Christianisme, & dès-là je dois la condamner : ce ne fera pourtant pas de ce côté-là que j'aurai à essuyer la

censure du public ; le préjugé seul l'engagera à condamner une action à laquelle il applaudiroit , s'il pouvoit oublier mon sexe ; mais c'est trop vous tenir en suspens : je cherche à éloigner le récit d'une aventure qui ne peut que vous déplaire ; j'ose vous demander votre indulgence.

Je vous marquois dans ma dernière lettre , que mon époux & le Seigneur *Mastrilli* étoient peut-être les seuls qui ignorassent les horribles calomnies dont on m'avoit noircie dans le public. J'étois dans l'erreur ; la crainte qu'on ne mît des bornes à son ressentiment , engageoit *Mastrilli* à le dissimuler , jusqu'à ce qu'il eût trouvé sur qui faire tomber ses coups. Toute son attention étoit d'empêcher que ces calomnies ne parvinssent aux oreilles du Comte. Ses soins à cet égard ont été inutiles ; mon époux , par la même raison que lui , feignoit d'ignorer ce mystère d'iniquité , & faisoit faire sous main les perquisitions les plus exactes pour parvenir à la source de ces bruits infâmes. Ils n'ignoroient pas l'un & l'autre , que la R . . . en étoit le premier auteur ; mais son sexe la mettoit à l'abri de leur vengeance ,

& la faveur des personnes qui la protègent , lui eût sans doute fourni les moyens d'échapper aux châtimens que les loix décernent contre les calomnieux. D'ailleurs , quelque sûrs qu'ils fussent de son crime , les preuves qu'ils en avoient n'étoient pas de nature à être reçues en justice.

Pendant qu'ils étoient dans ces importantes observations , un heureux hasard leur a procuré le moyen d'en sortir. Ils découvrirent hier matin , par des voies diverses , & qu'il seroit trop long de vous détailler ; ils découvrirent , dis-je , que la R . . . s'étoit servie du Signor M pour semer les horreurs dont elle veut qu'on me croie coupable. Ce Génois , qui déshonore une très - bonne naissance par les mœurs les plus basses , est vendu à cette misérable Baronne qui lui a rendu des services essentiels : on prétend de même , qu'amant sans conséquence , il remplit les entr'actes que cette infame créature met entre ses aventures scandaleuses , qui se succèdent pourtant avec beaucoup de rapidité ; d'ailleurs , étant du même pays , ils sont liés dès l'enfance , & se prêtent mutuellement leurs secours dans

besoin de cette indulgence que je vous ai demandée au commencement de cette lettre.

J'oubliai dans ce moment, tout ce que l'Évangile nous prescrit touchant le pardon des injures : je me persuadai qu'il étoit des cas extraordinaires où il pouvoit être permis de s'écarter des regles prescrites, & s'il y en avoit, j'étois sans doute dans le cas de l'exception, les choses étant dans une telle situation qu'elles ne pouvoient être dissimulées. Il falloit nous justifier, nous venger, ou renoncer à l'estime des honnêtes gens : mon époux, qui joignoit à une exacte probité un grand respect pour la Religion, l'avoit jugé ainsi ; son exemple autorisoit ce que je voulois faire. Il est vrai qu'un ridicule usage défend aux femmes les voies de fait ; les hommes nous méprisent assez pour croire que nous manquons du courage nécessaire pour imposer silence à nos ennemis d'une manière efficace. Ce préjugé n'en doit point imposer aux personnes éclairées : se battre, blesse la Religion, c'est une chose que je n'ai garde de révoquer en doute ; dès-là c'est un mal qu'on ne doit jamais faire pour quelque

quelque sujet que ce soit , mais c'est autant un crime dans un homme que dans une femme , & le sexe de la personne qui le commet , ne peut aggraver la chose. Convaincue de cette vérité , je n'ai voulu remettre qu'à moi le soin de ma vengeance & de ma justification , & mon désespoir m'a élevée au dessus de la crainte de la mort & de ses fuites. M'étant munie de deux pistolets , je me suis rendue chez ce calomniateur au commencement de la nuit ; mes coëffes étant à demi baissées , & m'étant adressée à son valet de chambre , je lui ai dit en mauvais François , que j'étois une Dame étrangere , qui , charmée de la bonne mine de son Maître , souhai-
coit d'avoir une conversation particulière avec lui. Ce domestique m'a fait entrer dans un appartement écarté , & un quart-d'heure après le Signor M. a paru. Mon premier soin a été de fermer la porte , & de mettre la clef dans ma poche ; ce qui l'a un peu surpris , malgré les vues qu'il me supposoit. Dans le moment , m'étant approchée de lui le pistolet au poing , vous êtes mort , lui ai-je dit , si vous faites le moindre bruit. Je m'étois dé-

barrassée de mes coëffes en l'approchant, & ma vue autant que mon action à pétrifié ce misérable. Je pense qu'il a craint d'abord que je ne lui ôtasse la vie, sans lui donner le moyen de la défendre; il jugeoit de mon cœur par la lâcheté & la bassesse du sien: je l'ai bientôt rassuré sur cet article. Oubliez mon sexe, lui ai-je dit, & donnez-moi la satisfaction qu'un galant homme ne peut refuser à un autre qu'il a offensé. Le lâche, comprenant par mon discours qu'il n'avoit point à craindre un mauvais procédé de ma part, a voulu entrer en quelque explication sur la nature de l'offense dont je le croyois coupable, & m'a offert de me donner par écrit une protestation à mon choix, pour désavouer qu'il eût jamais tenu sur mon compte les discours qu'on lui attribuoit: j'ai compris son dessein; il eût publié que la crainte de se commettre avec une femme furieuse, lui avoit arraché cet écrit, qui ne tiroit point à conséquence. Je n'ai pas été la dupe de cet artifice, j'en avois trop fait pour reculer. Point de discours inutiles, lui ai-je dit, en m'approchant d'une table qui étoit à l'extrémité de la cham-

bre , du côté opposé à celui où il étoit ; j'y ai posé mes deux pistolets pour prendre une épée dont je m'étois pourvue , & lui ai crié , en me rapprochant de lui : il faut vous défendre , sinon je vais vous couper le visage ; en finissant ces mots , je me suis mise en état de tenir ma parole , ce qui ne lui a plus permis de délibérer ; il s'est donc mis en défense , & j'ai connu à sa manœuvre , qu'il avoit dessein de me faire sauter mon épée. Apparemment il croyoit le faire sans difficulté. Il a connu d'abord que la chose n'étoit pas de facile exécution ; vous savez, ma chere Mere , qu'un des amusements de ma jeunesse , étoit de faire des armes avec mes freres , & j'en savois au moins autant que mon ennemi à cet égard. Mais , j'ose le dire , mon courage étoit de beaucoup au dessus du sien : aussi l'ai-je forcé de reculer , ce qu'il a fait si malheureusement pour lui , qu'il est tombé au moment que je lui perçois le bras gauche de mon épée , & a laissé échapper la sienne. C'est à ce moment , traître ! que je veux une retractation , lui ai-je dit ; il faut la signer de ton sang ; si tu balances un moment tu es mort. Je lui tenois le

fer à la gorge : ce lâche a eu tant de frayeur, que, joignant les mains, il m'a conjuré de lui sauver la vie, en me promettant toutes les satisfactions que je pourrois souhaiter. Voici, m'a-t-il dit, en me montrant du doigt une petite cassette qui étoit sur une table, voici où vous trouverez amplement de quoi vous venger, & en même temps de justifier le Marquis votre beau-frere ; cette cassette renferme les lettres de la de R . . . Après vous avoir abandonné ces lettres, vous concevez, Madame, qu'il n'y a plus de sûreté pour moi dans le Piémont. Soyez assez généreuse pour remettre jusqu'à demain votre justification, & laissez-moi le temps de fuir.

Ce misérable n'auroit pu parvenir à exciter chez moi le plus léger mouvement de pitié ; mais sa fuite alloit devenir le plus fort témoignage de son crime, & de ceux de notre ennemie ; ainsi, je lui ai accordé la vie, & le temps de se sauver. Il m'a écrit ce qui suit,

„ Je déclare, qu'à la sollicitation de la
 „ Baronne de R . . j'ai calomnié le Mar-
 „ quis, & lui ai attiré l'indignation du
 „ Roi ; que c'est aussi pour satisfaire la
 „ haine de cette femme contre tout ce

„ qui appartient à Madame la Marqui-
 „ se , que j'ai calomnié Madame la
 „ Comtesse sa sœur , en l'accusant d'une
 „ intrigue avec le Seigneur *Mastrilli*, ce
 „ qui n'a pas le moindre fondement.
 „ Les lettres qui sont contenues dans ma
 „ cassette de velours rouge , feront foi
 „ de ce que je reconnois ici. Madame
 „ la Comtesse n'a employé contre moi ,
 „ pour m'obliger à cette déclaration de
 „ la vérité , que les voies de l'honneur ,
 „ & je la reconnois pour la plus coura-
 „ geuse , aussi-bien que pour la plus
 „ vertueuse de toutes les femmes. ”

Ce billet est réellement écrit avec le sang de ce misérable , qui m'a remis la cassette. Comme je ne pouvois prendre trop de précautions avec un tel scélérat , je l'ai enfermé dans un petit bouge obscur , qui étoit à la ruelle de son lit , de crainte qu'il ne griât par la fenêtre , & ne me fît arrêter par ses domestiques ; & en sortant , j'ai dit à son portier d'avertir le valet de chambre , que son Maître le demandoit. A peine ai-je été de retour chez moi , que j'ai envoyé deux domestiques , qui se sont mis en sentinelle proche de la maison du scélérat , avec ordre de m'avertir de tous les mouvements qui

s'y feroient. Je craignois qu'il ne s'abouchât avec la de R... & qu'ils ne cherchassent ensemble le moyen d'é luder la force des rémoignages que j'avois contre eux : j'étois déterminée à aller sur le champ me jeter aux pieds du Roi, supposé qu'aucun des gens de M... eût approché de la maison de sa complice. Je n'ai pas été contrainte d'en venir à cette extrémité ; deux heures après, un de mes espions est venu m'avertir que le calomniateur étoit monté dans une chaise de poste, & qu'il étoit sorti par la porte du Pô.

Si j'avois suivi les mouvements de mon cœur, j'eusse volé à la Citadelle ; la situation de mon époux étoit terrible ; rien ne pouvoit me dispenser, ce semble, de chercher à le tranquilliser, en lui apprenant l'heureux dénouement de cette affaire : cependant, après y avoir réfléchi, j'ai cru devoir terminer par moi-même ce que j'avois commencé seule ; si par malheur ma conduite étoit désapprouvée, je suis bien aise de lui laisser le moyen de la défavouer ; il sera notoire qu'il n'aura pu être instruit de mon projet, puisque je n'aurai pas approché de sa prison : mais, comme il seroit

trop cruel de lui laisser croire que j'aie négligé de le voir, je lui ai écrit le billet suivant que j'ai fait remettre tout ouvert au Gouverneur.

“ Demain, à pareille heure, vous serez en liberté ; les raisons les plus fortes me forcent de me priver jusqu'à ce temps de votre vue. ”

Je ne puis vous exprimer ce qu'il m'en a coûté pour tenir la parole que j'avois donnée à mon infame calomniateur. Jamais nuit ne m'a paru si longue, quoique je l'aie passée toute entière à goûter le plaisir de confondre la de R... C'est servir l'humanité que de démasquer & anéantir une telle créature. Si je n'avois eu que ma querelle à venger, j'aurois craint de pousser trop loin mon ressentiment ; mais, ma chere Mere, il étoit question de l'innocence de mon beau-frere ; ces misérables l'avoient perdu, & j'ai trouvé dans la cassette qui m'a été remise, la preuve des complots les plus noirs, pour faire passer aux oreilles de sa Majesté les discours qu'on avoit attribués au Marquis : il m'a donc paru que la justice me faisoit une loi de confondre l'imposture. Je n'ai point attendu l'heure de l'audience publi-

que; je fais que Sa Majesté se leve de fort bonne heure, & à sept heures j'étois au Palais. Quel a été mon étonnement & ma douleur, ma chere Mere! Le Roi, qui vouloit se dérober à mes importunités par rapport à la liberté du Comte, avoit défendu aux Huiffiers de la Chambre de me laisser entrer, & il ne m'auroit pas été possible de pénétrer jusqu'à lui, sans le secours d'un de ses principaux Officiers: je connoissois ce Seigneur pour un ennemi juré du malheureux que j'avois forcé à la fuite, & je n'ai pas douté un moment qu'il ne se prêtât avec plaisir à tout ce qui pourroit lui nuire. Je lui ai fait voir le billet qui me justifioit, & je l'ai conjuré de le faire voir à Sa Majesté, sans vouloir lui expliquer comment, & à quelle occasion le misérable M.... m'avoit remis une telle piece. Ce Seigneur, comme je l'avois prévu, s'est fait une fête de montrer ce billet à Sa Majesté, qui, curieuse d'approfondir cette affaire, a ordonné qu'on me fît entrer. Je me suis jettée à ses pieds, & en lui remettant toutes les lettres de la Baronne de R... je lui ai demandé justice du tort que cette malheureuse

créature nous a fait. Jusqu'à ce moment, ma chere Mere, je n'avois pas excédé, je crois, les bornes d'une juste vengeance; je n'avois fait que ce qui étoit absolument nécessaire pour rétablir ma réputation & celle du Marquis. En remettant toutes ces lettres au Roi, je suis sortie des bornes que je m'étois prescrites; il falloit ne faire lire à Sa Majesté que celles qui pouvoient servir à notre justification, & soustraire celles qui ne pouvoient que faire connoître la mauvaise conduite de cette femme. Je n'ai point eu ce ménagement; il me semble que j'aurois été complice des dérèglements de cette infame, si j'avois négligé de la démasquer entièrement, sur-tout aux yeux de mon Souverain. Ce Prince aime les mœurs & la vertu; il ne croyoit la de R coupable que de quelques imprudences, sans quoi je suis très-persuadée qu'il l'auroit chassée de sa présence: j'ai dû lui ouvrir les yeux, & purger la Cour d'un tel monstre.

Le Roi est actuellement occupé à lire ces lettres, & pendant ce temps, il m'a fait passer chez le Chambellan, d'où je vous écris, & où j'attends avec l'impairience la plus vive, l'effet

qu'elles produiront sur lui : je n'en ai pas une moins grande d'apprendre jusqu'à quel point vous poufferez l'indulgence à mon égard, en recevant cette lettre. Au nom de Dieu, ma chere Mere, pesez les circonstances dans lesquelles je me suis trouvée ; j'ose le dire, & j'espere que vous me le pardonnerez. Le peu d'usage que vous avez du grand monde, & surtout de la Cour, vous portera à croire que je devois abandonner la soïn de ma réputation au Seigneur : cela eût été plus parfait, j'en conviens ; mais cette perfection n'est point du tout faite pour le pays que j'habite ; elle n'est bonne que pour les Cloîtres, & déshonoreroit ici ceux qui voudroient la pratiquer : ordonnez-moi de me confiner dans une retraite obscure, je vous obéirai sans replique : si vous croyez au contraire que je doive rester où je suis, permettez-moi de me conformer aux usages.

Le Roi m'envoie actuellement le grand Chambellan, qui m'ordonne de sa part de me retirer chez moi, & de n'en point sortir sans son ordre ; en vérité, cette conduite me confond : j'ai conjuré ce Seigneur de me dire de quel

air le Roi lui a donné cet ordre ; il m'a fait remarquer que ce Prince se possède trop bien , pour pouvoir être pénétré.

Je respire ; le Roi qui est d'une prudence infinie , a voulu se posséder lui-même , & prendre du temps pour calmer ses premiers mouvements, au moins je le suppose , puisqu'il vient de me renvoyer son Chambellan , avec un ordre pour ouvrir la prison de mon époux ; j'y vole , & ne prends que le temps de cacheter cette lettre , & de la faire partir.

Je suis forcée de rouvrir ma lettre pour vous faire part d'une nouvelle que j'apprends dans la minute. La de R. . . a disparu ; apparemment que son digne complice a trouvé le moyen de la faire instruire de son aventure ; je n'en suis pas surprise ; on dit que les brigands gardent entre eux une fidélité inviolable.





R E P O N S E

*DE MADAME DU MONTIER**A LA COMTESSE.*

EN vérité, ma pauvre enfant, ma douleur fut moins vive lorsque votre sœur m'apprit le danger dans lequel la petite vérole avoit mis votre vie, qu'elle ne l'est actuellement. Que ne pouvez-vous voir la situation où vous m'avez réduite ! vous comprendriez par mon état, le malheur du vôtre. Mais, que dis-je ! votre superbe a trouvé un préservatif contre mes leçons ; elle vous persuade, qu'ayant presque toujours vécu dans un village, je suis peu propre à vous dicter la conduite que vous devez tenir à la Cour. N'allez pas prendre ceci pour un reproche de ma vanité blessée ; supposez qu'il y eût quelque chose dans ce que vous m'avez écrit, propre à m'humilier, mon amour propre n'auroit pas la force de se faire sentir ; la malheureuse situation dans laquelle vous

êtes , absorbe tous mes sentiments , & me rendroit insensible aux événements les plus fâcheux. Vous avez donc à la fin vérifié mes tristes pressentiments ! votre orgueil , dont je craignois tout , vous a porté encore au delà de mes craintes ; il vous a précipité dans des excès dont vous frémiriez , si vous pouviez les envisager de sang froid. Que vous êtes éloignée de ce point de vue , pauvre égarée ! Un reste de préjugé , que vous secouerez bientôt , vous a porté à chercher auprès de moi des excuses à une conduite à laquelle vous applaudissez au fond de votre cœur : c'est une foiblesse dont votre grande ame rougira bientôt. Voulez-vous , ma pauvre enfant , que , vous ouvrant votre ame toute entière , je vous remette devant les yeux le sens de votre lettre ? La voici ; je me flatte que vous êtes encore en état de frémir en la lisant.

„ Il est des préjugés faits pour le vulgaire , auxquels vous êtes assujettie , ma chere Mere , mais qu'une femme comme moi doit mépriser. Je laisse aux Moines & aux gens d'une basse extraction , la pratique de l'Evangile ; ses maximes ne peuvent assujettir que

cette sorte de gens, & Dieu ne peut pas avoir voulu y asservir des personnes d'un certain rang. La modération, l'humilité, le pardon des injures, sont des vertus de Cloître, auxquelles je renonce. Il est vrai que Dieu défend de se venger, que cette regle est générale, & n'est point restreinte à certains états & à certaines personnes: mais je trouve cette loi injuste, & je refuse absolument de m'y soumettre: j'aime mieux l'offenser, lui désobéir, m'exposer à le perdre pour toute l'éternité, que de sacrifier mon ressentiment. Je mets Dieu d'un côté dans une balance, & le plaisir de me venger dans l'autre; ce plaisir l'emporte sur mon Dieu, il y sera sacrifié.

N'allez pas croire que j'aie outré ma paraphrase; je n'ai rien ajouté au sens de votre lettre, je l'ai plutôt affoibli par l'horreur dont j'ai été saisie en la lisant. Je suis tombée machinalement à genoux après l'avoir lue; j'y suis restée baignée de mes larmes, sans pouvoir faire autre chose que lever mes mains & mes yeux au ciel. Je me flatte pourtant que la foi n'est pas tout-à-fait éteinte en vous, & que les grandes vérités qu'elle nous décou-

vre peuvent encore faire impression
 sur votre ame. Que fussiez-vous deve-
 nue, misérable ! si vous eussiez suc-
 combé sous les coups du Baron ? Mon
 sang se glace dans mes veines en tra-
 çant ces mots : votre malheur éternel
 seroit consommé sans ressource. D'un
 autre côté, quels remords n'auriez-
 vous pas, si un malheureux coup avoit
 privé de la vie l'objet de votre ven-
 geance ? Sa perte éternelle seroit votre
 ouvrage. Cette ame rachetée du sang
 de Jesus - Christ, vous l'eussiez per-
 due ; il vous l'eût redemandée au jour
 de son redoutable jugement. Je sais que
 ce que je vous dis, je puis le répéter
 au Comte votre époux ; ce n'est point
 votre sexe qui aggrave votre crime à
 mes yeux, c'est votre qualité de chré-
 tienne. Vous avez fait sans doute une
 sottise en foulant aux pieds les usages
 consacrés par un préjugé raisonnable ;
 notre sexe ne doit avoir d'autres armes
 que la douceur : cependant il est des
 cas où je ne pourrois blâmer qu'on
 s'élevât au dessus des usages tels que
 celui-là, pourvu que l'action fût bonne
 en elle-même, qu'elle fût nécessaire,
 & qu'elle eût des motifs sublimes : mais
 rien ne peut excuser les vôtres.

Je relis votre lettre pour la seconde fois ; j'en pese toutes les paroles pour essayer d'y démêler au vrai les sentiments de votre cœur , & voir quelle ressource j'y puis trouver pour l'avenir. Hélas ! cette lecture augmente ma peine : loin de gémir amèrement & sincèrement sur ce que vous nommez vos folies , & que j'appelle vos crimes , vous y applaudissez ; vous vous regardez actuellement comme une héroïne qui va fixer les yeux de toute la Cour. Assurément vous les fixerez : mais croyez-en ma parole , ce sera comme le feroit une extravagante ; jugez combien cela sera flatteur ; je ne saurois en être fâchée. Il ne me reste donc qu'à gémir sur votre égarement , & à crier jour & nuit au Pere des miséricordes , pour le conjurer de vous ouvrir les yeux : votre sœur & le Marquis sont absolument de mon avis sur votre état. Le dernier est sensible aux efforts que vous avez faits pour le justifier ; l'estime de son Roi lui est précieuse ; mais cette estime est le seul fruit qu'il prétend tirer de la découverte de son innocence. Parfaitement désabusé du monde, le Marquis regarde la retraite où la Providence a conduit

• DE MAD. DU MONTIER. 65

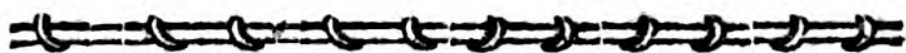
ses pas , comme un port assuré , qu'il ne pourroit abandonner sans s'exposer au naufrage. Que ne puis-je faire passer ses sentiments dans votre cœur ! que ne puis-je... ! Je m'arrête, je ne vous crois pas encore en état d'entendre tout ce que j'aurois à vous dire sur votre conduite ; il faut attendre que l'ivresse de la passion soit dissipée , plaise au Ciel d'en avancer le moment.

J'écris par le même courier au Comte votre époux ; je serai charmée qu'il vous communique ma lettre. La conduite que vous avez tenue pourroit fort bien vous aliéner son cœur. Je vais chercher à diminuer à ses yeux le criminel de vos démarches , en lui prouvant qu'il peut s'accuser en quelque sorte , de votre faute , puisqu'il y a donné lieu : je souhaite que l'amitié qu'il me porte , & la confiance qu'il a toujours eu pour moi , lui fasse adopter , pour votre justification , ce que je cherche à lui insinuer.

Vous ne me dites point comment votre combat est devenu public ; apparemment que vous en avez instruit le Roi. N'est-ce point une imprudence ? Il me semble que vous auriez pu le laisser ignorer. C'est peut-être mon

amour propre qui me fait parler ainsi ; coupable aux yeux de Dieu , qu'importe que vous paroissiez extravagante aux yeux des hommes : car , je vous le répète , tous les gens de bon sens , en apprenant votre combat , décideront que vous méritez les petites maisons. Adieu , ma chere enfant , je me flatte , contre toute apparence , que la réception de cette lettre vous forcera à faire quelques salutaires réflexions , & que la premiere que je recevrai de vous , me fera verser autant de larmes de joie , que celle-ci m'en a fait répandre de douleur.





LET T R E

DE MADAME DU MONTIER,

A M. LE COMTE N....

SON GENDRE.

MON CHER COMTE,

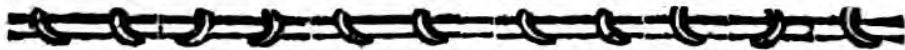
J'E ne pourrois garder le silence dans cette occasion, sans violer les devoirs de l'amitié que je vous ai promise. Si j'avois à parler à un homme moins raisonnable & moins chrétien, je prendrois de longs détours pour envelopper les reproches que je vais vous faire ; je regarderois ces précautions comme injurieuses à votre vertu, & je viens tout de suite à vous dire tout ce que j'ai sur le cœur. Une passion violente peut vous avoir fait oublier les devoirs du christianisme, sans vous en ôter le goût & la connoissance ; n'allez pourtant pas croire que mes reproches ne s'adressent chez vous qu'à l'homme chrétien ; vous avez cruelle-

ment blessé les devoirs que vous im-
posoit cette qualité, mais vous n'avez
pas moins manqué à ce que vous vous
deviez à vous-même à titre d'homme
raisonnable. Il ne s'agit point ici de
m'alléguer les maximes & les usages
du monde ; il suffit qu'une action soit
proscrite par l'Evangile, pour obliger
un chrétien à mourir plutôt que de la
commettre. Un homme qui, par la
crainte du qu'en dira-t-on, viole ces
loix divines pour se conformer à celles
du monde, est un traître, qui, comme
Saint Pierre, renie son Maître à la
voix d'une servante. Ne dites-vous pas
tous les jours au Seigneur, que vous
l'aimez par dessus toutes choses, &
que vous êtes résolu de mourir plutôt
que de l'offenser ? Ces paroles ne sont-
elles donc qu'un vain compliment,
qu'il sera permis d'oublier à la pre-
miere rencontre ? Vous trompiez-vous
vous-même lorsque vous les avez pro-
férées ? ou cherchiez-vous à en impo-
ser au Seigneur ? Si vous aviez promis
à un ami ce que vous avez juré à
votre Dieu, vous vous croiriez obligé
de tenir votre parole, sous peine d'être
deshonoré ; pourquoi n'avez vous pas
la même délicatesse par rapport au Sei-

gneur? Au Japon un homme condamné à mort est réputé infame , & couvre sa famille d'infamie & de honte , s'il ne prévient l'exécution de son arrêt ; il faut qu'il s'ouvre le ventre avec son épée. Vous sentez bien qu'il n'étoit pas permis aux chrétiens d'avancer ainsi leur mort , & ils avoient à supporter les reproches de leurs parents & de la multitude , qui les traitoient de lâches & de gens sans cœur. Que n'auriez-vous pas eu à craindre dans ce pays , mon cher Comte ? Là , comme ici , l'appréhension d'une vaine clameur , ne vous eût-elle pas fait renoncer à Jesus-Christ ? Car , ne vous y trompez pas , mon cher ami , on le renonce toutes les fois qu'on lui préfère le monde. Mais oublions pour un moment l'Evangile ; je dis que la raison seule eût dû suffire , pour mettre des bornes à votre ressentiment. Que diriez-vous d'un homme qui croiroit son honneur blessé , parce qu'il a été piqué par un vil insecte ? Croyez-moi , l'infame personnage que vous vouliez immoler à votre vengeance , est au dessous d'un moucheron , du néant même. J'ai oui dire à feu mon époux , qui certainement avoit fait ses preuves du côté de la bravoure : *Qu'un homme qui n'est*

pas capable de réparer une injure, ne peut pas offenser. Je sais que vous pouvez m'alléguer la nécessité de réparer l'honneur de votre épouse: l'eût-il été, quand vous auriez tué ce misérable? n'auroit-on pas pu dire que vous aviez puni un médisant, & non pas un calomniateur? ou, si vous aviez été assez adroit pour le désarmer & mettre sa vie au prix d'une rétractation publique, combien de gens n'auroient-ils pas pensé que la crainte de la mort ôtoit toute créance à son déshonneur? Vous croyez apparemment qu'un aveugle hasard conduit les événements de la vie, & n'est pas capable de les réparer, ni d'en tirer un bien, sans quoi vous auriez pensé que la providence, qui fait changer le poison en remède, trouveroit le moyen de justifier votre épouse, lorsqu'elle le trouveroit convenable à ses desseins sur elle. N'aviez-vous pas devant les yeux l'exemple de notre chère Marquise, qui, pour prix de sa résignation dans une occasion plus pénible, a vu, pour ainsi dire, opérer des miracles pour mettre son innocence dans le plus grand jour. Rougissez, mon cher Comte, & de votre faute & de celles qu'elle a occasionnées. Votre

exemple a séduit votre épouse : j'ai à vous demander compte du dépôt que je vous avois confié , en vous donnant cette chere enfant. Hélas ! la leçon que je lui avois le plus fortement inculquée, lui est devenue funeste. Pleine de confiance en votre raison, je bornois mes conseils à celui de suivre vos exemples. Pouvois-je prévoir que j'aurois un jour à lui reprocher sa docilité à cet égard ? Pardonnez l'amertume de ces reproches, cher ami, cher fils : jugez de la grandeur de votre faute par la dureté des plaintes qu'elle m'arrache. Diminuez les poids des maux que j'éprouve en ce moment, en m'apprenant que, rendu à vous-même, vous gémissez sincèrement sur ce qui s'est passé. J'exige un exprès pour m'apporter une réponse, où j'espère trouver de quoi me convaincre de votre repentir. Adieu, je suis si accablée que je ne fais ce que j'écris : je ne relirai point cette lettre, mon esprit n'y a point de part ; elle est l'ouvrage de mon cœur & d'un cœur blessé ; c'est une raison de me pardonner ce qu'elle pourroit avoir de choquant pour vous, quoique mon intention n'ait point été de vous déplaire.



L E T T R E

D U C O M T E D . . .

A M A D A M E D U M O N T I E R .

JE suis coupable , Madame ; l'aveu , de ma faute est la première réparation que j'en dois faire. Mais , après cet aveu , permettez-moi d'offrir à vos yeux tout ce qui peut me mériter votre indulgence , & diminuer la juste indignation que vous avez conçue contre deux personnes qui donneroient tout ce qu'elles ont au monde pour racheter les larmes qu'elles vous ont fait répandre.

Avant de commencer cette lettre , je croyois avoir mille bonnes raisons pour justifier ma conduite ; & au moment qu'il faut vous les exposer , le spécieux dont elles me paroissoient environnées , disparoît. Point d'honneur , soin de sa réputation , desir de se rendre justice , tout devoit céder à l'obéissance à la loi du Seigneur : je le sens en ce moment d'une manière si vive , qu'il ne m'est pas possible de me dérober

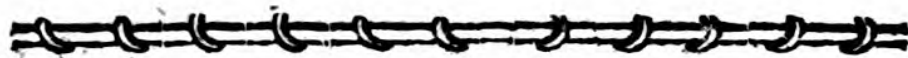
dérober à la conviction de ma faute, & à la juste confusion dont elle me couvre. Il falloit une telle épreuve pour me mettre en état d'apprécier au juste mon christianisme & mes fausses vertus. Elles m'avoient séduit, Madame, aussi bien que mon épouse ; & comment aurions-nous échappé à leur illusion, puisqu'elles vous en ont imposé à vous-même malgré la supériorité de vos lumières, & qu'on peut vous accuser d'avoir occasionné l'erreur de la petite, par la trop haute idée que vous lui aviez donnée de mon caractère. Les suites heureuses de mon égarement ne m'empêcheront pas de le déplorer le reste de ma vie, & de mettre tout en usage pour le réparer. Loin d'être offensé de la vivacité de vos reproches, la reconnoissance du vrai service que vous m'avez rendu eût ajouté aux sentimens que j'ai pour vous, si depuis long-temps ils n'étoient parvenus à leur dernier période. Je connois plus que jamais le prix d'une amie, d'une Mere telle que la nôtre ; qu'elle nous conserve des bontés si précieuses ; que le Ciel nous la conserve long-temps elle-même, & mes vœux seront comblés. Je ne doute point que la Comtesse

n'adopte mes nouvelles lumieres, & qu'elle ne vous donne autant de satisfaction à l'avenir, qu'elle vous à causé de douleurs dans ces malheureuses circonstances.

Vous recevrez cette lettre par un courier du cabinet, que le Roi envoie au Marquis. Ce grand Prince croit lui devoir quelque satisfaction, pour avoir ajouté foi aux calomnies dont on l'avoit noirci dans son esprit, & qui étoient si bien concertées, qu'en vérité il n'étoit presque pas possible d'y soupçonner du faux. Il a poussé la magnanimité jusqu'à convenir publiquement de sa précipitation à juger, & a fait devant toute sa Cour l'éloge de la fidélité du Marquis. Après des marques si touchantes de sa bonté, je ne doute pas que mon frere ne parte à l'instant pour lui témoigner sa vive reconnoissance. Son amour pour la retraite doit céder, ce me semble, à ce qu'il doit à son Roi. Le nôtre est tellement au dessus des autres, par ses grandes qualités, qu'on n'a pas besoin des motifs du devoir pour se dévouer à son service sans aucune réserve, & si mon épouse & moi avons mille vies, nous les lui sacrifierions de bon cœur, pour lui

prouver notre gratitude. Il n'est pas possible de rien ajouter aux bontés dont il accable la Comtesse ; & je dois lui rendre la justice de vous assurer qu'elle les reçoit de manière à désarmer l'envie : elle s'est tellement corrigée, que vous ne la reconnoîtriez pas. A ces manières hautaines qui lui faisoient des ennemis de tous ceux qui l'approchoient, ont succédé des airs si doux, si polis, si pleins d'égards, qu'elle ne peut manquer de ramener tous les cœurs qu'elle avoit aliénés.

Je n'ose me flatter du bonheur de vous voir ici avec la Marquise & son époux ; la délicatesse de votre santé, surtout dans un temps si voisin de votre convalescence, ne vous permettra pas de braver l'hiver, qui commence à rendre nos Alpes, sinon impossibles, du moins trop pénibles à passer pour une personne de votre âge ; mais j'espère que vous vous rendrez à nos vœux dans la belle saison, & que vous me ferez l'honneur de m'accepter pour votre guide. Je laisse la plume à mon épouse, qui n'aura que le temps de vous dire un mot, parce que le courier qui attend ma lettre pour partir, ne lui permettra pas de s'étendre autant qu'elle le souhaiteroit.



L A C O M T E S S E .

C'Est bien sincèrement , ma chere Mere , que j'abjure mes erreurs , & que je les confesse ; j'espere , le reste de ma vie , réparer toutes les peines que je vous ai causées par une conduite à laquelle je ne puis penser sans rougir. Venez être témoin des efforts que je ferai pour exécuter à la lettre tout ce que vous aurez la bonté de me prescrire ; venez m'affermir dans les bonnes résolutions que vous m'avez inspirées , & vous convaincre par vos yeux , que le respect filial peut opérer les plus grands miracles , lorsqu'il est aussi parfait que celui avec lequel je suis. . .





R E P O N S E

DE MADAME DU MONTIER,

A U C O M T E

ET A LA COMTESSE.

VOS lettres, mes chers enfants, m'ont procuré une des plus grandes satisfactions que j'aie reçues de ma vie ; le propre de l'humanité, est de faire des fautes : mais il faut s'élever au dessus de l'humanité pour en convenir & les réparer ; de tels actes sont frappés au coin de l'héroïsme, & certainement j'estime plus la grandeur d'ame de votre Roi en cette occasion, que s'il avoit gagné une bataille, ou fait quelques-uns de ces actes brillants que le monde estime. Le Marquis & son épouse ont pleuré de joie & de tendresse, en recevant des témoignages si touchants de sa justice ou de sa bonté ; & je puis vous assurer que l'inclination, plus que le devoir, va les conduire au delà des monts, malgré les neiges dont ils com-

mencent à être assiégés ; il m'en coûte infiniment de les voir partir dans cette mauvaise saison , cependant je n'ai pas la force de les arrêter ; il faut risquer le mal-aise quand il est question du devoir. Après qu'ils auront satisfait à celui que la gratitude leur impose , ils sont déterminés à retourner dans leur solitude. Le Marquis , comme je vous l'ai déjà marqué , veut absolument mettre un intervalle entre la vie & la mort ; il ne peut concevoir comment un homme échappé au naufrage , & qui se voit tranquille dans le port , puisse encore s'exposer aux tempêtes. Un seul motif eût pu le déterminer à rester à la Cour ; c'eût été l'intérêt de son fils : mais la santé de cet enfant est si foible , & si chancelante , qu'on ne peut , sans miracle , espérer de le conserver. L'état de ce cher enfant est une des grandes amertumes de ma vie. Je dis comme vous , mon cher Comte : mon peu de soumission aux ordres du Ciel , à cet égard , me met à portée d'apprécier au juste mon christianisme. Je suis pourtant soumise , & ne donnerois pas un cheveu de ma tête pour le conserver contre la volonté du Tout-puissant. Ce sentiment amer , qui n'est

point un crime, marque pourtant la foiblesse de ma foi & de ma soumission. Quelle fortune dans ce monde peut compenser les dangers de perdre la gloire éternelle, dont il seroit assuré dans l'autre s'il mouroit actuellement ? Il y porteroit non-seulement l'innocence de son baptême, mais encore toutes les vertus de son âge. Assez borné du côté des dispositions aux sciences, il a une capacité supérieure pour les choses du salut ; sa vertueuse Mere lui a inculqué, dès qu'il a pu l'entendre, une si grande horreur du péché, qu'il pleure amèrement les légères fautes qui lui échappent. Ses plus grands plaisirs sont de distribuer lui-même l'aumône aux pauvres ; il ne les approche qu'avec respect, tête nue, & les salue profondément en la leur distribuant, comme s'il la donnoit à Jesus-Christ. On ne le tient guere plus de quatre minutes à la Chapelle, & dans ces courts instants, il y est comme un Ange. Il y va régulièrement le matin & le soir : c'est sa premiere & derniere visite ; & s'il fait quelque chose dans la journée qui mérite récompense, il obtient quelques minutes de plus. Il s'y rend aussi toutes les fois qu'il a commis quelque

faute ; en un mot , c'est un fruit qui paroît mûrir de bonne heure pour le ciel : que Dieu en fasse ce qu'il lui plaira. Vous sentez qu'il ne feroit pas possible d'abandonner cet enfant à des soins mercenaires ; cette raison est la seule qui m'empêche d'accompagner mes chers enfants : car ma santé est telle que dans mes jeunes années , si on excepte une petite douleur qui trotte de ma main à mon pied , qui est imperceptible , & que la médilance qualifie de goutte naissante. Pour moi , je crois que c'est une vraie calomnie ; le temps éclaircira cette affaire : & à moins qu'elle ne fût bien décidée , cela ne m'empêcheroit point d'accepter vos offres pour ce printemps , si la santé de notre petit se fortifioit assez pour souffrir le voyage.





L E T T R E

*DE LA MARQUISE DE****

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

J'Aurois souhaité pouvoir vous écrire en arrivant ici, mais les violentes agitations que j'ai éprouvées sur la route, jointes aux fatigues du corps, m'ont forcée de laisser au Marquis le soin de vous rendre compte de notre voyage, & puis je n'aurois pas été capable de vous en rien dire. Mon corps alloit, & mon esprit étoit tellement fixé aux lieux que j'étois forcée d'abandonner, qu'on pouvoit dire de moi comme des idoles des Gentils, que j'avois des yeux qui ne voyoient point, & des oreilles qui ne pouvoient entendre. Je sais que vous appellerez cela une foiblesse, j'en conviendrai tant que vous le voudrez; & ce qui me consolera de la nécessité d'en convenir, c'est que le Marquis n'avoit

guere plus de courage que moi , quoiqu'il fit meilleure contenance. Après tout , la force n'est pas la vertu de notre sexe ; ma sœur a emporté la portion à laquelle je pouvois prétendre : je suis foible , & très-foible ; je me hâte de le dire , pour obtenir bon quartier de vous , ma chere Mere , qui êtes véritablement la femme forte. Je n'ai eu que vingt-quatre heures pour me remettre ; le Roi avoit marqué de l'empressement de nous voir , & il a fallu s'élever au dessus de la fatigue ; ce que j'ai fait sans difficulté : car je porte une ame pusillanime dans un corps fort actif , comme vous le savez. J'ai le cœur pénétré des bontés de ce Prince ; il n'a pas craint de trop s'abaisser en nous témoignant le regret qu'il avoit de s'être laissé surprendre , & cette action m'a paru héroïque : il est si peu naturel aux hommes , & surtout aux Grands , de s'avouer à eux-mêmes qu'ils se sont trompés , que je regarde comme le plus grand effort d'une ame noble , un pareil aveu , surtout vis - à - vis de ses inférieurs. Au sortir du Palais , nous avons eu chez nous toute la Cour , & si mon expérience , & plus encore vos leçons , ne

m'avoient appris à évaluer au juste les caresses des courtifants , j'aurois pu être la dupe des démonstrations d'amitié que je reçois de toutes parts. Je dois beaucoup au Comte pour l'attention délicate qu'il a eue d'éloigner Mastrilli : j'avois frémi plusieurs fois dans la crainte de le rencontrer chez lui , quoique je fois intimement persuadée que je n'ai plus rien à redouter de sa vue. Je ne puis penser sans frayeur aux dangers qu'il me fait éprouver , & je ne fais si j'aurois eu la force de soutenir ses regards. Le Comte l'avoit prévu sans doute , & la petite vient de m'apprendre que quelques jours avant mon arrivée , il avoit fait connoître à ce Seigneur , qu'il ne convenoit pas qu'ils se vissent si souvent , après ce qui s'étoit passé. Il faudra pourtant le voir une fois : il y auroit de l'affectation à refuser sa visite , s'il se présente : j'aime pourtant à me flatter que le Comte saura accorder la bienféance & mon inclination. La petite, qui ne peut entendre prononcer son nom sans horreur , attribue la démarche de son époux à sa complaisance pour elle , & je n'ai garde de la désabuser. Je renferme donc au fond de mon cœur ma

reconnoissance pour cet aimable Comte, & elle n'en fera pas moins vive pour être cachée. Que serois-je devenue, si... Mais je m'arrête trop long-temps sur ce sujet ; le plaisir que j'ai à vous en parler m'est suspect. Tout ce que je vois des effets des passions violentes, m'apprend qu'elles prennent toutes sortes de formes pour s'introduire ou se conserver dans le cœur ; c'est par un oubli absolu de l'objet qui les a fait naître, qu'on parvient à les détruire. Vous m'avez absolument commandé de vous dire mon sentiment sur celles de ma sœur ; la victoire qu'elle se flatte d'avoir remportée sur elle-même, est bien équivoque. L'orgueil est de bonne composition lorsqu'il se voit sur la tête de tout le monde ; il accorde de très-bonne grace aux autres tout ce qu'ils ne prétendent point exiger. Ma sœur est actuellement une espece de favorite, tout fléchit devant elle ; que pourroit-elle exiger de plus ? Mais je ne répondrois de rien s'il survenoit un revers. Malgré la flatteuse perspective qui s'offre aux yeux de mon époux, il soupire après sa retraite ; vous entrez pour beaucoup dans le violent desir qu'il a de s'y retrouver. Le mauvais

état de la santé de son fils est le motif, ou plutôt le prétexte dont il couvre son dégoût pour la Cour, & la vie tumultueuse qu'on y mene; cependant, quelque légitime que soit cette raison pour s'en absenter, je commence à craindre qu'il n'y trouve beaucoup plus de difficultés que nous n'en avions prévu. Cette pensée nous afflige bien sincèrement; le voile est tombé pour le Marquis; il voit les grandeurs, les richesses & les plaisirs sous leur vraie forme, & ne peut assez s'étonner que leur faux brillant ait pu le séduire pendant un si grand nombre d'années. Je crois notre cher Comte dans la même disposition, quoique sa complaisance pour ma sœur ne lui permette pas de s'expliquer aussi franchement que nous sur cet article; la Cour semble être l'élément de ma pauvre sœur, & il sera d'autant plus difficile de la guérir de son goût pour le grand monde, qu'il est justifié par un prétexte assez plausible, qui est celui de l'avancement de sa famille; elle n'oublie rien pour nous faire entrer dans ses vues, sans s'avouer à elle-même les propres motifs que je crois pouvoir dévoiler. Quelque sûre qu'elle affecte d'être de la

faveur de son Souverain, elle voudroit fortifier son parti par la présence de mon époux, auquel le Roi a rendu toute sa familiarité. Elle a fait entrer le Comte dans l'espece de conspiration qu'elle forme contre nous, & nous esfuions à ce sujet des persécutions journalieres. Mon époux est pourtant disposé à demander son congé aussi-tôt qu'il pourra le faire décemment; & le desir que nous avons de nous retirer, nous fait quelquefois illusion sur la possibilité de l'obtenir: nous saurons dans peu ce qu'il faut craindre ou espérer à cet égard. Je ne vous recommande point mon cher fils; votre tendresse à son égard m'est trop connue, pour qu'il puisse me rester la moindre inquiétude sur les soins assidus qu'il exige; & cette goutte, soi-disant rhumatisme, qui me paroissoit, comme à vous, une bagatelle, quand j'étois à portée d'en savoir des nouvelles tous les jours, je vous assure qu'elle me paroît quelque chose de formidable dans l'éloignement. Il n'y a qu'un moyen de me soulager, ma chere Mere; c'est de me dire sincérement l'état dans lequel vous êtes: je m'en fierai à votre parole, si vous me promettez d'être sincere.



R E P O N S E
DE MADAME DU MONTIER
A LA MARQUISE.

MA CHERE FILLE,

J'AI reçu par le même courier votre lettre & celle du Marquis; je suppose que la sienne a été retardée par les orages du Mont-Cenis; &, malgré tout mon courage & mes belles résolutions, je ne pouvois me défendre de quelque inquiétude sur les causes de ce retardement. J'avois prévu & vos fatigues & vos inquiétudes; mais je vous demande, ma chere enfant, de quoi vous troublez-vous? faut-il donc que la Providence change ses décrets adorables & éternels, pour les accommoder à vos goûts & à vos répugnances? Ne comprendrons-nous jamais, pauvres aveugles que nous sommes, qu'une sagesse infinie, qu'une bonté sans bornes préside à tous les événements de notre vie, & qu'ils sont dirigés à la

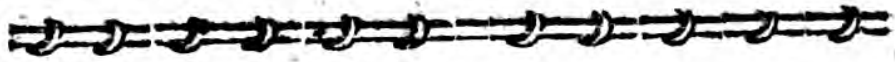
plus grande gloire du Créateur, & à l'avantage de la créature qui fait s'y foumettre avec confiance ? Mettez-vous bien dans l'esprit, que tel qui se sauroit à la Cour où l'ordre de Dieu l'appelle, se perdrait dans la solitude où son goût le conduiroit. Faites, à la bonne-heure, toutes les démarches que la prudence vous permettra pour obtenir votre congé, & soyez disposée en même temps à faire à Dieu le sacrifice de votre solitude, si sa Providence en ordonne autrement. Je vous l'ai dit mille fois, le grand monde, ce pays des illusions & des enchantements, n'a point de dangers pour ceux qui n'y trouvent point de charmes. Que seroit-ce, mon Dieu, si tous les gens de bien se livroient à leurs répugnances à cet égard ? Il est bien nécessaire que les ames foibles y trouvent quelques ressources dans leurs bons exemples. Je suis tellement persuadée que la volonté de Dieu se manifeste à nous, par les événements journaliers qui sont liés aux états dans lesquels il nous a placés, que je ne voudrois pas, sans y avoir fait les plus longues réflexions, conseiller à votre sœur le parti de la retraite. Il est pourtant

vrai que la Cour a beaucoup plus de dangers pour elle que pour vous ; cependant il ne nous appartient pas de fonder les conseils du Très-Haut , pour savoir quelles ont été ses vues en l'y conduisant. Laissons - lui le soin de l'en arracher lorsqu'il en fera temps , contentons - nous de prier pour elle , & n'effayons point , par notre petite industrie , d'en précipiter les moments , nous nous exposerions à tout gâter. Je suis bien de votre avis sur le changement de cette pauvre enfant ; son orgueil n'est rien moins que vaincu ; il faut attendre un revers éclatant , & j'aime à penser que la miséricorde de Dieu le lui prépare : elle n'est point actuellement en situation de recevoir des conseils ; laissons-la se flatter de sa victoire , jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur de lui ouvrir les yeux. J'applaudis à vos précautions & à vos craintes par rapport à *Mastrilli* , pourvu néanmoins que vous ne fassiez rien à l'extérieur qui puisse être remarqué. C'est dans ces occasions qu'il faut dire , avec le proverbe , la défiance est la mere de la sûreté. La santé de votre fils est beaucoup meilleure depuis votre départ , ces petites fièvres qui le pre-

noient sur le soir ont disparu ; il a plus d'appétit , plus de sommeil , plus de forces , & si , contre vos intentions , vous étiez forcée de prolonger votre séjour à Turin , je me flatte , si cela continue , qu'il fera en état de vous y joindre cet été : j'y mets une condition qui ne rompra pas le marché , je pense , c'est que je serai du voyage , à moins que vous ne me mandiez que vous ne voulez pas me recevoir ; c'est vous annoncer qu'il n'est plus question de ces douleurs qui n'avoient point un nom sûr , & sur lesquelles je triomphe ; la goutte en s'en va pas si aisément.

Adieu , ma chere enfant , ne m'épargnez point vos lettres , elles font tout le plaisir de ma vie.





LETTRE

DE LA MARQUISE DE***

A MADAME DU MONTIER.

MA CHÈRE MÈRE,

Que mes pressentiments sont cruellement vérifiés ! certainement la répugnance que j'avois à quitter ma chère solitude, étoit un avertissement du Ciel. Pourquoi n'ai-je pas prêté l'oreille à sa voix ? je ne serois pas dans la situation la plus douloureuse qu'on puisse imaginer, si j'y avois obéi. Pardon, Seigneur, de mes murmures ; ou diminuez mes maux, ou faites-moi la grace d'augmenter mon courage. Mais, ma chère Mère, pourquoi vous tenir plus long-temps en suspens ? Retarder de quelques instants le récit de nos communs malheurs, ne peut rien diminuer à la vive affliction qu'ils ne peuvent manquer de vous causer. Si vous ne voulez mettre le comble à la mienne, armez-

vous de ce courage qui prend sa source dans votre foi ; nous vivons tous , & le Ciel qui nous a sauvés comme par miracle , peut encore arrêter les suites fâcheuses du terrible accident que je vais vous raconter.

Le Marquis s'étoit enfin déterminé à demander son congé , & il se présenta dans cette intention au lever du Roi ; Sa Majesté , qui étoit prévenue , n'attendit pas sa demande , & lui a commandé de ne point penser à quitter la Cour où il avoit besoin de ses services , & avec une bonté beaucoup au dessus du bienfait , lui a accordé une pension considérable , & une place dans son Conseil ; en même temps , ce Prince m'a fait expédier le brevet de Gouvernante des Princesses , & en ma faveur a augmenté les émoluments attachés à cette charge. Cette nouvelle fut d'abord pour moi un coup de foudre , & je restai plus d'une heure comme sans faculté de penser , tant j'étois atterrée. Enfin , malgré ma répugnance pour un tel poste , fondée sur-tout sur mon incapacité , je me rappelai ce que vous m'aviez dit dans votre dernière lettre ; je crus entrevoir un ordre de la Providence dans l'offre d'un honneur

que je n'avois pu rechercher ni prévoir. Je me soumis ; & pour adoucir ce que ce sacrifice avoit de dur , je me flattai de vous avoir ici pour guide dans un emploi de cette importance , & si fort au dessus de mes foibles talents. Aussi-tôt que le bruit de ces faveurs se fut répandu , nous eûmes toute la Cour , & tout ce qui dans la ville porte un nom ; l'on s'efforçoit de cacher les transports d'une jalousie désespérée , sous les faux dehors d'une joie sincère. Excédée d'une journée si fatigante , je proposai au Marquis de demander permission au Roi d'aller passer quelques jours à la campagne ; j'avois besoin de me recueillir , & d'attendre vos conseils avant que de me charger du pesant fardeau qui venoit de m'être imposé. Une Dame , que je croyois moins mon ennemie que les autres , & qui sans doute l'est moins en effet , m'a priée d'accepter une jolie maison qui est située sur les bords du Pô , à quatre lieues de Turin ; elle me demanda seulement un jour de délai pour mettre tout en état de nous recevoir.

N'allez pas croire , ma chere Mere , que je soupçonne cette Dame d'être entrée en aucune maniere dans l'hor-

rible complot qui a manqué occasionner notre perre ; elle en est tout au plus la cause innocente : elle aura parlé de cette partie & du délai qu'elle nous a demandé , & quelque démon à face humaine se sera servi de cette occasion pour nous faire périr. Véritablement l'entreprise étoit si bien concertée , que nous n'avons pu y échapper que par miracle. Nous nous sommes embarqués dans une jolie barque , qui appartenoit à la Dame chez laquelle nous allions ; nos domestiques , en fort petit nombre , suivoient dans un autre bateau ; mais nos rameurs étant en plus grand nombre , nous les avons devancés de beaucoup. Nous étions au milieu de la rivière , vis-à-vis du Valentin , lorsque nous nous sommes aperçus que notre barque faisoit eau de tous les côtés. Nous ne pouvions raisonnablement attribuer cet accident qu'au hasard , & le Marquis a ordonné aux rameurs de gagner terre à force de rames. A l'instant ces misérables se sont jetés à l'eau , & ont gagné en nageant le bord opposé au Valentin. J'ai appris depuis qu'ils y avoient trouvé des chevaux de poste tout prêts , & qui avoient suivi

notre bateau depuis Turin , pour favoriser leur fuite. Cependant notre barque enfonçoit , & avant que le Comte & le Marquis se fussent débarrassés de leurs habits , nous fûmes submergés. Ne me demandez point ce que je devins alors ; je perdis tout sentiment , & lorsque je repris mes sens , je me trouvai sur le rivage , entre les bras de qui ? de *Mastrilli*. Un lion , un serpent , ou quelque autre animal beaucoup plus affreux m'auroit moins effrayée : je pouffai un cri perçant , & , sans considérer ma foiblesse , je me levai & m'enfuis avec une légèreté surprenante. Il est vrai que la vivacité de ma course fut bientôt ralentie ; mes forces me manquèrent une seconde fois , je retombai sur l'herbe , & voyant que *Mastrilli* me suivoit , je lui criai en joignant les mains , au nom de Dieu , ne m'approchez pas. Ce pauvre garçon , qui n'avoit garde de deviner le sujet de l'horreur que je témoignois pour lui , dans une circonstance où je lui étois redevable de la vie ; ce pauvre garçon , dis - je , s'arrêta quelques minutes les bras croisés : puis regardant ce qui se passoit comme une aliénation d'esprit , oc-

caſionnée par la grande frayeur que j'avois eue , il s'eſt rapproché malgré mes cris. Râſſurez - vous , Madame , m'a-t-il dit , votre époux eſt en sûreté , auſſi-bien que le Comte ; permettez - moi de vous conduire où je les ai fait transporter. Ah ! mon Dieu , me ſuis-je écriée , qu'eſt devenue ma malheureuſe ſœur ? Je la crois ſauvée , m'a répondu *Maſtrilli* d'un air embarraſſé ; du moins ſuis-je sûr que vos gens qui ſuivoient votre bateau , l'ont repêchée ; mais comme ils ſont débarqués de l'autre côté , à une aſſez grande diſtance d'ici , je n'en ai point de nouvelle poſitive , & j'ai envoyé un de mes gens pour en être inſtruit , n'ayant pas voulu vous abandonner dans l'état où vous étiez. A ces mots , qui ſembloient m'annoncer la mort de ma pauvre ſœur , je ſuis retombée dans un évanouiſſement ſi profond , qu'il a duré pluſieurs heures. On m'a fait porter en cet état dans une des chambres du Château , & lorsque j'ai ouvert les yeux , on s'eſt hâté de m'apprendre que ma pauvre ſœur étoit vivante. *Maſtrilli* n'avoit point quitté mon époux , auquel il a raconté ingénument l'eſpece d'horreur dont j'avois été

été faisie à son approche ; il vouloit se retirer aussi-tôt qu'il m'a cru hors de danger ; le Marquis ne le lui a point permis ; il me l'a présenté en me disant que nous lui devions tous la vie ; & voici le détail de ce qui est arrivé.

Mon époux , depuis qu'il est à Turin , avoit eu quelques accès de fièvre qui l'avoient beaucoup affoibli , & dont je ne vous avois point parlé de peur de vous inquiéter ; il me l'avoit expressément défendu , espérant que cela n'auroit point de suite , comme il est arrivé en effet , ainsi il étoit dans une sorte de convalescence. Il a su parfaitement nager dans sa jeunesse , mais , depuis trente ans , il a tout-a-fait abandonné cet exercice ; d'ailleurs , les eaux du Pô sont si extrêmement froides dans cette saison où cette riviere est grosse par la fonte des neiges qui tombent des montagnes , que ses sens en ont été surpris. Il alloit périr , si par le plus grand bonheur du monde , ou plutôt si par une bonté particuliere de la providence , *Mastrilli* ne s'étoit pas trouvé au bord de la riviere. Comme on perd absolument la tramontane dans ces sortes d'occasions , le Comte

croyant saisir son épouse m'avoit prise par ma robe qui étoit semblable à celle de sa femme, & nageoit de son mieux de l'autre bras. Ma malheureuse sœur, que personne ne secourroit, étoit disparue: le Marquis, après s'être débattu quelque temps sur l'eau, commençoit à boire; ainsi *Mastrilli* n'a pas eu le choix de ceux qu'il vouloit secourir, & me voyant dans les mains du Comte s'est jeté dans la rivière, a saisi le Marquis & l'a conduit à bord, & comme nous en étions encore éloignés, il n'a pas craint de s'exposer une seconde fois pour mettre ma vie & celle de mon beau-frere en sûreté. Il en étoit temps, les forces commençoient à manquer au Comte, & il avoue qu'il étoit sur le point de succomber. A peine a-t-il été à terre, que reconnoissant son erreur, il a voulu se rejeter dans l'eau pour secourir son épouse; hélas! si le Ciel n'avoit veillé à sa conservation, ses soins eussent été absolument inutiles. On lui a fait remarquer qu'elle ne paroissoit point, & le Marquis & lui m'ont abandonnée aux soins de *Mastrilli* pour aller, chacun de son côté, essayer de trouver un bateau. Ils n'étoient

point encore séparés lorsqu'ils ont aperçu un de leurs domestiques qui abordoit dans le bateau qui les avoit amenés de Turin , & qui les a beaucoup tranquillisés, en leur apprenant que ma sœur étoit vivante, & de l'autre côté ; ils y ont passé tout de suite, & le Marquis en est revenu sur le champ pour me donner cette bonne nouvelle.

Voici le détail de ce qui est arrivé à ma sœur. Plus courageuse que moi, elle avoit conservé son sang froid dans un aussi grand péril ; elle est dans l'usage de porter des jupes de baleines, elle s'est tenue droite quelque temps par ce secours : mais, comme elle étoit emportée par le courant, les eaux qui étoient extrêmement fortes dans un passage étroit, formé par deux isles, les eaux, dis-je, l'ont renversée : deux fois elle a été jusqu'au fond du fleuve, & deux fois elle a reparu ; la seconde fois, la Providence a permis qu'elle soit remontée à la surface de l'eau dans un lieu où de grosses racines d'arbres s'avançoient dans la rivière. Elle en a saisi une, & ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'elle s'est évanouie sans lâcher prise. On dit que cet éva-

rouffement lui a sauvé la vie : car la respiration étant interceptée, elle n'a point avalé l'eau dont les vagues la couvrent de temps en temps ; c'est en cet état que nos gens l'ont trouvée, le ciel ayant dirigé leur barque vers cet endroit ; car ils ignoroient le cruel malheur qui nous étoit arrivé, étant trop éloignés alors pour nous appercevoir. Comme ils étoient de l'autre côté, & vis-à-vis d'une ferme, ils l'y ont transportée ; les Médecins qu'ils ont envoyé chercher à Turin, assurent qu'elle n'est point en danger, quoiqu'elle ait un peu de fièvre ; cela n'est point surprenant après la frayeur & la fatigue qu'elle a éprouvée en luttant contre les flots. On dit que j'en ai aussi un peu, ce qui me fâche beaucoup, parce que cela empêche qu'on ne me transporte auprès de cette chère sœur, que je regarde comme resuscitée, & que je brûle d'envie de voir.

Il y avoit à peine une heure que tout ceci étoit passé, lorsque le Roi a été instruit de notre funeste aventure ; il a montré les plus vifs transports d'indignation en apprenant un si horrible attentat, exécuté presque sous ses yeux. Il a commandé qu'on courût après nos rameurs, & a promis une bonne ré-

compense à ceux qui pourroient les atteindre & les saisir. Toutes ces marques de bonté ne lui ont pas paru suffisantes ; il est venu lui-même au Valentin, a voulu me voir, & m'a témoigné fort obligamment la part qu'il prenoit au danger que nous avons couru. Dans le même temps, la Dame qui nous avoit prêté son bateau est arrivée dans un état à exciter notre compassion ; elle est dans le dernier désespoir, & s'est jetée aux pieds du Roi, le conjurant de lui permettre de se confiner dans la citadelle, jusqu'à ce qu'on ait éclairci les causes de cette trahison. Elle promet mille écus à celui qui pourra en donner quelques lumières, ou ramener un seul des rameurs : mais sans doute leurs précautions étoient trop bien prises, & l'avance qu'ils ont les fera échapper aux recherches. Tout ce que je viens de vous rapporter s'est passé en peu de temps, & , malgré l'abattement où je suis, je me hâte de vous l'écrire, de crainte que l'apprenant par les nouvelles publiques, vous ne croyiez le mal plus grand qu'il n'est en effet.

Immédiatement avant que de faire partir cette lettre, on m'apporte des

nouvelles de ma sœur ; elle est tout-à-fait remise , on va la transporter à Turin , où je serai en état d'aller dans quelques heures ; aussi-tôt que je l'aurai vue , je ferai partir un exprès , qui arrivera peut-être avant ma lettre , que je mets à tout hasard à la poste. Libre des inquiétudes que me causoit le danger de cette chere petite , je suis en état de réfléchir sur les suites terribles que tout ceci peut avoir par rapport à moi. Vous devez concevoir mes craintes , ma chere Mere ; ce cruel événement nous jette nécessairement dans la plus étroite liaison avec *Mastrilli* ; je ne puis , sans m'exposer à découvrir mes motifs , m'opposer aux volontés du Marquis , qui souhaitera sans doute que je le regarde comme un ami auquel nous devons tous la vie. Il ne me reste qu'un moyen pour éviter le désagrément , & peut-être le danger de le voir tous les jours : c'est la fuite ; j'attends vos ordres à ce sujet.

J'oubliois de vous dire que *Mastrilli* s'étoit présenté comme les autres pour me faire compliment sur mon nouvel emploi ; que je n'ai pu être assez maîtresse de moi-même pour le recevoir comme il devoit s'y attendre ; j'ai rou-

gi , j'ai pâli , je lui ai retiré ma main , qu'il vouloit baiser comme les autres. Cela est fort sot , j'en conviens : mais cela est involontaire , le seul nom de cet homme me fait frémir de la tête jusqu'aux pieds ; je ne fais s'il a remarqué l'impression que me fait sa vue , je le fouhaiterois presque : il croiroit que je le hais , & peut-être croiroit-il vrai , du moins je le haïrai bientôt , j'en suis sûre , & cela me tranquillifera.



LETTRE

DE LA MARQUISE DE***

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE ,

JE commence par vous conjurer au nom de Dieu , de ne vous point effrayer de ce que je vais vous mander par rapport à ma sœur , puisque les Médecins nous assurent que son état n'est point dangereux ; fiez-vous-en à moi à cet égard , & soyez bien persuadée que je ne voudrois pas vous

tromper. Pour vous tranquilliser en cette occasion, je vous donne ma parole d'honneur de ne vous cacher aucune des circonstances dans lesquelles elle se trouve, & où elle pourroit se trouver dans le cours de sa maladie, si elle étoit plus longue qu'on ne le croit ; vous savez bien que pour toute chose au monde je ne voudrois pas violer le ferment que je vous fais. Ma sincérité dans cette lettre & dans celles qui suivront, doit fixer votre imagination précisément à ce que je vous en dirai, & l'empêcher d'aller au delà. On ne m'a pas permis de voir cette pauvre femme le jour de son accident, véritablement elle avoit une fièvre violente, & je n'étois pas fort bien ; si je vous mandai quelque chose de moins effrayant, c'est qu'on m'avoit trompée moi-même pour vous tromper plus sûrement ; c'est une attention du Marquis, qu'il m'a juré de ne plus avoir. Je lui ai fait sentir qu'il étoit de la dernière conséquence de vous dire naturellement l'état des choses, afin que vous pussiez y compter. Je vous marquois aussi qu'elle avoit été transportée chez elle ; on le vouloit d'abord, les Médecins s'y opposerent,

& on ne m'instruisit de ce changement qu'après le départ de ma lettre, sans quoi je vous l'aurois appris. Après avoir passé une nuit assez tranquille, pour la situation où j'étois, j'ai déclaré que je voulois la voir absolument, & on m'a conduite ce matin dans la maison où elle est restée. La fièvre venoit de la quitter tout-à-fait, ou du moins extérieurement; il ne lui reste qu'une grande foiblesse, & une mélancolie profonde, dont elle s'obstine à nous cacher le sujet, & que les Médecins assurent être une suite de la frayeur qu'elle a éprouvée; ils nous demandent en grâce de l'abandonner à leurs soins, & véritablement elle paroît avoir quelque répugnance à nous voir, c'est-à-dire, le Comte & moi; elle souffre plus volontiers le Marquis. On dit qu'il y a encore un reste de fièvre interne qui embarrasse son cerveau, & qui lui peint d'une manière sinistre tout ce qui s'offre à ses yeux. On nous promet que deux jours de repos la remettront dans son état ordinaire, & vous devez vous fier à cette promesse, puisqu'elle nous est faite par les plus habiles Médecins de Turin, que le Roi envoya lui-même lorsqu'il apprit notre

accident, & auxquels il l'a recommandée de la manière la plus forte. Reposez-vous sur moi, ou plutôt sur nous tous du soin de cette chère sœur; je vous réitére la promesse de vous mander exactement sa situation, & de vous parler toujours avec sincérité. Rassurée sur l'état de cette pauvre enfant, je ne le suis pas sur le mien, ou, pour parler plus juste, il me cause des angoisses mortelles. *Mastrilli* ne nous quitte plus; le Marquis, pénétré de reconnaissance pour lui, se plaint de ma froideur à son égard, elle perce malgré moi; comment me délivrer d'une situation si cruelle? Tout mon espoir, c'est qu'aussi-tôt après le rétablissement de ma sœur, nous quitterons Turin; je m'en suis expliquée sur ce ton avec le Marquis, & je lui ai déclaré avec une fermeté dont il a été surpris, parce qu'elle ne m'est pas naturelle, qu'il m'étoit impossible d'y vivre, & que je n'y aurois pas un moment de tranquillité; que je m'y croirois toujours être environnée de poignards, de poisons & d'assassins. Je bénis le ciel de ce qu'il m'offre un prétexte si plausible pour cacher le vrai motif de ma répugnance à rester

ici , & mon desir de hâter mon départ. Vous l'approuverez sans doute , ma chere Mere ; il y auroit de la présomption en moi , si je consentois à rester dans un lieu où ma foible vertu seroit trop exposée. La funeste passion que j'y ai éprouvée autrefois , est prête à renaître de sa cendre : je le sens à l'horreur que la présence de *Mastrilli* m'inspire , cela va jusqu'à être prête à tomber en foiblesse lorsqu'il entre chez moi ; c'est un pressentiment qui me vient sans doute du ciel , & que je ne dois pas négliger.

Lorsque je finissois ma lettre , le Médecin vient de m'annoncer que ma sœur ayant reposé cinq heures de suite , s'est réveillée si tranquille , qu'elle est en état de soutenir le transport ; on va nous l'amener dans une litiere , & je ne fermerai ma lettre qu'après l'avoir vue.

Ma sœur a parfaitement soutenu le transport ; mon époux s'est mis dans sa litiere , & assure qu'elle a été tranquille dans le chemin ; je voulois l'aller recevoir , on m'a prié de lui éviter cette émotion , & de remettre ma visite à demain. Je ne l'ai donc vue que par la fenêtre ; elle a fort bon visage ; je ne

crois pas qu'elle m'ait apperçue, car elle a tourné la tête d'un autre côté en descendant de la voiture ; elle vouloit à peine qu'on la soutînt ; en un mot, je crois qu'elle touche à sa convalescence.



R E P O N S E

DE MADAME DU MONTIER

A LA MARQUISE.

MA CHERE FILLE,

VOtre tranquillité ne m'en impose point ; on a commencé à vous tromper sur la maladie de votre pauvre sœur, & on vous trompe encore. Je devine la triste situation de cette infortunée, & ce seroit en vain qu'on s'efforceroit de me la cacher. Si le Ciel n'avoit pas mis un obstacle invincible à mon départ, je volerois à son secours ; mais la providence m'intime ses ordres. Ce mal dont je sentois de temps en temps de légères atteintes, s'est enfin déclaré ; c'est une goutte

sciastique, qui n'a rien de fort douloureux, mais qui me cloue sur un lit. Que la Ste. volonté de Dieu soit faite, ce n'est pas à de pauvres créatures telles que nous, qu'il appartient de fonder ses décrets, il faut les adorer en silence. Il ne vous reste donc, pour me rendre tranquille, qu'à tenir la parole que vous m'avez donnée. C'est de ne me cacher aucune des circonstances de la maladie de cette chère enfant, ou plutôt de l'aliénation de son esprit; car, sur le peu que vous m'en avez dit, j'ai connue ce que vous n'osiez m'avouer, ou que vous ignorez peut-être encore vous-même: il est même essentiel que le rapport que vous me ferez soit exact; je suis vivement frappée d'une pensée que vous pourrez confirmer ou détruire. Pour travailler efficacement à remettre l'esprit de cette chère enfant, il faut savoir à quoi en attribuer le dérangement: je la connois trop pour croire que la crainte de la mort ait été assez forte pour déranger son cerveau; elle a trop de courage, & puis elle avoit conservé l'espoir d'échapper au péril. Vous m'avez peut-être indiqué sans y penser la cause de son

mal. Son orgueil a été cruellement blessé de certaines circonstances, qui ne sont que l'effet du hasard à parler humainement, & que je regarde d'un autre œil. L'abandon où elle s'est trouvée, pendant que tous les soins étoient pour vous, a mortellement offensé sa vanité, & est bien capable d'avoir produit en elle un effet si terrible. Si je perdois de vue un instant la soumission aveugle que la créature doit à son souverain Seigneur, je ne soutiendrois pas un instant cette pensée. Quel malheur de s'être mise en telle situation qu'on ait besoin d'un remède si amer ! Cependant cette réflexion, quelque accablante qu'elle soit, m'offre un point de vue qui me soutient : une voix secrète semble m'annoncer que cet événement ne sera pas pour elle aussi triste qu'il le paroît. Dieu n'a pas abandonné tout-à-fait ceux qu'il châtie encore. Une prospérité continuelle étoit le plus grand châtiement que je craignois pour cette infortunée.

Dieu veut la sauver puisqu'il la frappe d'une manière si terrible, il n'en falloit pas moins pour confondre sa superbe. Je ne vous recommande

point de prier fans cesse pour elle , votre christianisme vous en imposeroit la loi , quand même vous n'y seriez pas incitée par le tendre attachement que vous avez toujours eu pour cette pauvre enfant , qui , d'ailleurs , le mérite par un grand nombre de bonnes qualités. Je suis intimement persuadée que c'est à Dieu seul qu'il faut s'adresser pour voir la fin de tout ceci , & que cette humiliante maladie est en même temps le châtement & le remede qu'il avoit préparé dans sa miséricorde , & de toute éternité , pour guérir cette plaie profonde que l'orgueil a fait dans l'ame de cette fille de ma douleur. Que cette pensée qui soutient mon courage , serve aussi à ranimer le vôtre : gardons-nous d'irriter le Seigneur par nos murmures , & adorons sa sagesse , qui fait tirer des plus grands maux , des biens que nous n'aurions pu prévoir , ni même osé espérer. Je vous répète fans cesse cette maxime , ma chere Marquise , parce que je la crois seule capable de nous conserver dans la paix. Que ferions-nous dans le monde , si elle pouvoit s'affoiblir dans votre ame. Hélas ! nous y sommes

comme assiégées par une cohorte de maux & de périls. Nulle source de bonheur pour des créatures telles que nous, qui ne porte en elle le germe des plus cruels déplaisirs, parce que les objets sur lesquels nous fondons notre satisfaction étant périssables par leur nature, peuvent nous être enlevés à chaque instant. Le moyen après cela d'en jouir avec tranquillité; de s'y reposer. Oh ! que nous pouvons bien nous écrier avec le sage : Vanité des vanités ; tout n'est que vanité, hors aimer Dieu & le servir. C'est ce divin amour qui est notre bien, notre seul bien, parce qu'il n'y a que lui qu'on ne puisse nous ôter malgré nous. De tous les malheurs que votre pauvre sœur avoit à craindre, celui qu'elle éprouve paroïssoit le moins vraisemblable ; son esprit étoit ferme, courageux, inaccessible à la crainte. Combien de fois l'ai-je vu s'applaudir de cette qualité ? Combien s'estimoit-elle supérieure à celles de son sexe, dont les petiteesses la faisoient rougir ? Insensée qui ne savoit pas que ce génie supérieur qu'elle admiroit en elle étoit un prêt, & que celui qui le lui avoit donné étoit le maître de l'en priver

en un instant. Au reste, ma chere enfant, il y auroit une barbarie, dont je ne vous soupçonne pas d'être capable, à abandonner votre sœur dans la triste situation où elle est. Je sens que les circonstances présentes vous fournissent de fortes raisons de quitter un lieu où votre vertu aura peut-être à soutenir de rudes combats, mais cette occasion éloignée & très-éloignée de pécher, vous ne l'avez point cherchée; la providence vous fournira des forces à proportion des dangers auxquels elle vous expose. Il n'est point du tout convenable de laisser appercevoir au Marquis vos craintes & vos répugnances pour *Mastrilli*: comme elles ne sont point raisonnables, il y soupçonneroit un mystere qu'il voudroit peut-être approfondir: si les choses en venoient à de certaines extrémités vous pourriez recourir au Comte; je me flatte même qu'il n'attendroit pas que vous l'en priassiez, son attachement pour vous, & la connoissance qu'il a de vos dispositions, lui feront sentir le pénible de votre état. Au milieu de toutes nos peines, le Seigneur nous a ménagé un grand sujet de consolation; la santé de votre

enfant se rétablit à vue d'œil ; son tempérament se fortifie ; & je commence à me flatter que Dieu qui connoît votre foiblesse & la mienne , nous dispensera de boire le Calice qui a été sur le bord de nos levres pour ainsi dire. Il faut pourtant le remettre entre ses mains comme tout le reste.



L E T T R E

*DE LA MARQUISE DE****

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

J' Ai bien besoin de lire votre dernière lettre à tous les moments du jour pour me soutenir dans la soumission que je dois aux ordres du Tout-puissant. La situation où je suis réduite a quelque chose de si effrayant , de si terrible pour moi , que je suis à chaque instant en danger d'oublier que rien n'arrive que par une sage disposition de l'être infiniment éclairé & infiniment bon. Vous n'avez que trop

deviné l'état de ma malheureuse sœur, son esprit est aliéné ; & ce qu'il y a de plus terrible pour moi , c'est que j'ai lieu d'appréhender d'être la cause innocente de son mal. Son aversion pour moi , pour le Comte , & pour *Mastrilli* , font des preuves certaines que vous avez pensé juste au sujet de sa maladie : elle ne peut souffrir que le Marquis qui ne la quitte presque plus , & elle s'agite d'une manière si épouvantable lorsque nous approchons d'elle , que les Médecins nous ont interdit l'entrée de son appartement , en sorte que je suis aussi séparée d'elle dans la même maison , que si nous étions à cent lieues l'une de l'autre. N'allez-pas croire que ce soit un prétexte pour vous rejoindre , & l'abandonner ; non , ma chere Mere , mon cœur ne me permettroit pas une telle cruauté , il me reste d'ailleurs ici la foible consolation d'apprendre de ses nouvelles à toutes les minutes , je fatigue ses gardes , & vais cent fois par jour à la porte de son appartement. Elle se plaint sans cesse du malheur qu'elle a d'avoir trouvé dans une sœur qu'elle aimoit uniquement , une rivale qui lui ravit tous les cœurs. Elle fait du ma-

tin au soir la comparaison de ce qu'elle vaut, avec le peu que je mérite, & finit par assurer qu'elle ne me pardonnera jamais. Me voilà donc chargée de la haine de ma pauvre sœur, & dans le fond, elle a quelque sujet de se plaindre, je ne la vau pas. Fatal voyage ! Dieu l'avoit déterminé dans sa colere. Outre ma douleur, j'ai encore à supporter celle du Comte, qui, banni de la chambre de son épouse, ne quitte pas la mienne : il n'a de consolation qu'à répandre sa douleur dans mon sein, & il est dans un accablement qu'il n'est pas possible de vous représenter. Quant à *Mastrilli*, il ne paroît chez moi qu'avec mon époux, & j'ai bien des graces à rendre au Seigneur par rapport à lui ; soit que Dieu ait béni, par une victoire complete, les efforts que je fis autrefois pour l'arracher de mon cœur, soit que la pénible situation dans laquelle je me trouve, ait absorbé tous mes autres sentiments. Il est certain que je le vois sans émotion, & avec une sorte d'indifférence qui me rassure. Le Seigneur qui connoît ma foiblesse, n'a pas permis le nouveau genre de peines que j'eusse éprouvé s'il avoit fallu com-

battre sans cesse contre mon propre cœur. En vérité, je crois que j'y aurois succombé, car la seule idée d'une pensée contraire à mon devoir & à ce que je dois au plus respectable des hommes, cette seule idée, dis-je, me fait dresser les cheveux de la tête.

Ma sœur est entre les mains d'un des plus habiles Médecins qu'il y ait au monde, jugez-en par ce qui va suivre. Il a décidé d'abord, & sans avoir été prévenu, que la maladie avoit sa cause dans une passion violente, & en conséquence il a annoncé qu'il falloit renoncer aux méthodes usitées pour en suivre une particulière qu'il nous assure devoir être infallible. Il s'est associé le Marquis dans le soin qu'il rend à la malade, & nous donne sa parole que nous en verrons bientôt le plus heureux succès. J'en crois plus vos pressentiments que ses promesses; Dieu ne pourra vous refuser la guérison de cette chère enfant, & cette guérison sera complète: plus le remède dont il se sert est amer, plus il sera efficace. J'admire avec vous les consolations que la Providence me ménage dans le rétablissement de la

santé de mon fils ; s'il me rend ma sœur & ma chere solitude , je n'ai plus rien à souhaiter. Le Marquis rentre actuellement, & je ne fermerai ma lettre qu'après avoir reçu des nouvelles positives de ma sœur.

Ah ! ma chere Mere , quel nouveau malheur ai-je à craindre ? Ma sœur est beaucoup mieux , tout le monde me l'atteste , j'en juge par la joie que je vois sur le visage de tous ceux qui l'approchent , & cependant le Marquis est d'une tristesse qui me glace d'effroi. Son visage est si prodigieusement changé , que le Comte est demeuré immobile en le regardant. J'ai beau lui demander le sujet qui l'affecte si désagréablement , il est aussi impossible de le faire parler , que de chercher à le deviner ; il me regarde tristement , soupire & verse des larmes qu'il veut en vain s'efforcer de retenir. Le Comte qui l'a pris en particulier s'est inutilement servi du pouvoir qu'il a sur lui , pour l'engager à lui ouvrir son cœur , il s'obstine à garder un silence qui me tue. Après être resté plus d'une heure dans son cabinet où nous l'entendions marcher à grands pas comme un homme

fort agité, il est rentré dans ma chambre pour me dire qu'il avoit besoin de prendre l'air, & me prier de retenir *Mastrilli* à dîner, supposé qu'il vînt pendant son absence : j'avois une forte répugnance à me charger de cette invitation, & je crois que j'ai rougi ; cependant je me suis remise d'abord, & n'ai pu lui refuser cet acte de complaisance. Le Comte vouloit sortir avec lui, il l'a prié de le laisser seul, & il a été obéi.

La présence de *Mastrilli* a paru rendre au Marquis une sorte de tranquillité, il a été aussi gai que notre situation pouvoit le lui permettre. Déjà je me flattois que l'état où nous l'avions vu n'auroit point de suite ; je n'ai pas conservé long - temps cet espoir. Le Marquis a passé la nuit la plus agitée, & je ne puis m'ôter de l'esprit que je suis la cause de sa perte. Auroit-il découvert le malheureux penchant que j'eus autrefois pour *Mastrilli* ? Il ne manqueroit plus que cette circonstance à mon infortune. Je m'alarme sans doute mal-à-propos ; le Comte est le seul qui ait entrevu un penchant que je ne connoissois pas moi-même, & sa probité m'est trop

connue pour me permettre de douter de sa discrétion. Dans le premier mouvement que ces craintes m'ont occasionné, j'ai été tentée de me jeter aux pieds de mon époux, pour lui faire une confession sincère & des dispositions passées, & de celles dans lesquelles je suis : le Marquis est trop juste pour me faire un crime d'un penchant involontaire que j'ai combattu aussi-tôt que vous me l'avez fait connoître, & dont le Ciel m'a fait la grace de triompher. Je suis actuellement bien éloignée de craindre le retour de ma foiblesse à cet égard. Je vous assure que je hais *Mastrilli*, & cette haine parviendroit à son dernier période, si je pouvois croire qu'il entrât pour quelque chose dans les inquiétudes & les peines qu'éprouve mon époux. Je m'abuse sans doute dans mes craintes : cependant quelles peuvent être les causes de ces larmes & de ces soupirs ? Faites - moi part de vos conjectures, ma chère Mère, & dictez - moi la conduite que je dois tenir, si malheureusement mes pressentiments étoient vérifiés. On m'interrompt.

Vous m'avez commandé de ne vous
rien

rien cacher par rapport à ma sœur ; j'ai juré de vous obéir , & il me faut toute la crainte de manquer à mon serment pour m'engager à vous découvrir l'étrange remede dont on se sert pour guérir son esprit : une sotte femme de chambre vient de m'en instruire fort mal-à-propos. Cette imbécille qu'on avoit mise auprès de la pauvre malade , s'est échappée pour venir me dire , la larme à l'œil , qu'elle ne pouvoit plus rester dans un lieu où l'on me déchiroit sans cesse. Votre époux & le Médecin , m'a-t-elle dit , se relayent pour dire du mal de vous ; ils n'ont pas honte d'affurer la Comtesse que sa beauté l'emporte de beaucoup sur la vôtre , qu'elle a mille fois plus d'esprit que vous. Non-seulement , Madame , ils vous outragent , mais ils trahissent aussi le Comte , puisqu'ils veulent persuader à sa femme que le Roi est amoureux d'elle , & qu'il n'attend que sa parfaite guérison pour la faire la première Dame de la Cour. En tout autre temps j'aurois ri de la simplicité de cette femme , & de la colere que son attachement pour moi lui suggere. J'ai tâché de lui faire entendre raison de mon mieux , & de l'en-

gager au silence, en lui promettant de lui faire sa fortune si elle pouvoit se taire. Elle est aussi fâchée contre ma sœur que contre mon époux, parce qu'elle paroît prendre beaucoup de plaisir au mal qu'on lui dit de moi. Quelle sera la confusion de cette pauvre femme, si elle peut jamais être informée du grand nombre de témoins qu'ont eu ses foiblesses ? Je n'oublierai rien pour lui en dérober la connoissance, & si le Ciel exauce les vœux que nous faisons pour sa santé, je ferai partir cette femme, & je l'établirai avantageusement dans une de nos terres pour prix de sa discrétion. Ma sœur dort à présent d'un sommeil très-tranquille ; l'appétit lui est revenu, elle descend au jardin pour prendre l'air, & je la vois de ma fenêtre, au travers de ma jalousie s'entend, car il ne faut pas qu'elle m'apperçoive. Elle n'a pas eu de fièvre depuis plusieurs jours, c'est ce que le Médecin vient de m'apprendre, & ce qu'il assure être le présage d'une guérison prochaine ; il me fait même espérer que je pourrai la voir bientôt sans précautions. A toutes mes inquiétudes se joignent celles que me donne l'état de votre santé ; je

tremble que vous ne la négligiez. Le Marquis a écrit à Monsieur M. . . . à Genève pour vous remettre entre ses mains : il a beaucoup de confiance en lui ; plût au ciel que vous puissiez y en prendre un peu. Au nom de Dieu , ma chere Mere , rappelez-vous le besoin que j'ai de vos conseils , aussi-bien que ma pauvre sœur. Que deviendrions-nous , si nous avions le malheur de vous perdre ?



L E T T R E

DE MADAME DU MONTIER

A LA MARQUISE.

MA CHERE ENFANT,

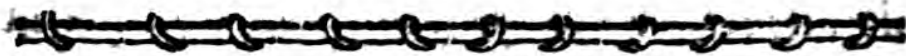
Répassez , je vous en conjure , sur toutes les circonstances de votre vie ; rappelez-vous avec quel soin la Providence vous a conduite , les miracles qu'elle a fait pour vous justifier. Dites-vous à vous-même ce que je vous ai répété tant de fois : que les Jugements de Dieu & sa conduite sont im-

pénétrables à nos foibles yeux ; qu'on ne peut vouloir les sonder sans témérité : voilà le seul remede que je puisse vous offrir dans la pénible situation où vous êtes. La tristesse de votre époux est un labyrinthe où je me perds, & il s'en faut peu que je n'adopte vos idées par rapport à sa cause. Je ne dois pas même vous dissimuler ce que j'ai cru appercevoir ; votre dernière lettre m'a paru avoir été ouverte & décachetée. Je me trompe peut-être, il pourroit fort bien arriver que mon imagination ait travaillé ; quoi qu'il en soit , ne m'écrivez plus directement quand vous aurez quelque chose de secret à me mander , remettez votre lettre au Comte , qui saura me la faire tenir sûrement , & je lui adresserai mes réponses. Je reviens à votre pauvre sœur ; j'eusse été accablée de sa situation, si le ciel ne m'avoit ménagé une ressource dans la pensée dont je vous entretenois dans ma dernière lettre. Je vous le répète ; j'ai plus tremblé pour elle dans le temps de sa prospérité qu'à présent ; Dieu qui la frappe, veut la sauver. Un bonheur continuel dans le crime, est le plus terrible châtement , & une marque de réproba-

tion ; j'ai toujours cru que c'étoit la punition que redoutoit le Roi Prophete , lorsqu'il disoit au Seigneur : ne me punissez pas dans le fort de votre colere. J'espere que c'est dans sa miséricorde qu'il châtie & humilie mon enfant ; demandez-lui sans cesse que ce châtiment soit momentané & salutaire. Hélas ! ma chere , ce n'est pas d'à présent que son délire a commencé , l'excès de son orgueil en étoit un réel , quoiqu'il ne fût pas aussi sensible. Lorsque je réfléchis à la sorte de tranquillité où je suis par rapport à elle , je suis prête à m'accuser de barbarie ; cependant je sens qu'elle m'est plus chere qu'elle ne me le fut jamais. Mais une voix secrete semble me dire à chaque instant : de quoi te plains-tu ? Cet événement si terrible , ne l'as-tu pas souhaité , demandé du fond de ton cœur ? La conversion de cette pauvre enfant étoit attachée à cette humiliante aventure ; il n'en falloit pas moins pour lui dessiller les yeux , & lui montrer jusqu'où pouvoit la mener sa superbe. Voilà , ma chere fille , ce qui me soutient , & qui ne m'empêche pas d'avoir le cœur déchiré de sa situation & de la vôtre. Je ne vou-

drois pourtant pas les changer, je respecte la conduite de la Providence sur mes chers enfants. Je répète à tous les instants la prière de Jesus-Christ au jardin des Oliviers; je ne demande au Seigneur que le salut de mes enfants; qu'importe le chemin par lequel il daigne les y conduire? Ma goutte continue à m'ôter l'usage de mes membres, malgré les fomentations, les bains, &c... Ne craignez point que je néglige aucune des choses qu'on croira nécessaires à mon soulagement. Dieu m'a chargée du soin de mon corps, ce seroit l'offenser, d'avancer le moment de sa dissolution; je respecterai donc le Médecin, parce que l'Écriture l'ordonne. Quant au succès des remèdes, il m'est bien plus aisé de dire *fiat*, que sur ce qui vous regarde. Remerciez le Marquis de l'attention qu'il a eue pour moi, & mettez-vous bien dans la tête, que ces sortes de maux sont sans danger, & qu'on en est quitte pour souffrir. Votre fils est tellement changé en bien, que vous auriez peine à le reconnoître; le cœur me dit que nous le sauverons. N'admirez-vous pas les obstacles que Dieu avoit préparés de longue main

pour empêcher un voyage qui feroit l'objet de mes desirs, si je pouvois desirer quelque chose; il faut croire que je vous serois inutile à Turin, & peut-être nuisible: car il fait tout pour le mieux.



L E T T R E

DU MARQUIS

A MADAME DU MONTIER.

MADAME ET TRÈS-CHÈRE MÈRE,

Jugez de ma confiance en vous, par l'humiliant aveu que je vais vous faire. Jugez-en par la demande qui suivra cet aveu; mais avant tout, Madame, permettez-moi de vous prévenir sur l'inutilité des questions que vous pourriez me faire pour découvrir la source des funestes lumières qui vont empoisonner le reste de ma misérable vie.

Je n'ai donc pu toucher le seul cœur dont j'ai souhaité la possession; le

devoir seul m'a attaché votre charmante & vertueuse fille, un autre a fait naître chez elle des sentiments qui eussent fait toute ma félicité. Hélas ! Madame, pour comprendre toute la violence des mouvements qui m'agitent, je vous dois encore un aveu. J'ai toujours estimé la Marquise comme la plus vertueuse & la plus respectable de toutes les femmes ; j'ai eu pour elle la confiance de l'amitié, je l'ai respectée, chérie comme ma sœur : mais ces sentiments n'avoient rien des passions tumultueuses qui m'ont agité dans ma jeunesse ; en un mot, je n'étois point amoureux, & c'est à cette malheureuse tranquillité que je dois attribuer la cause de mon infortune. Comment aurois-je inspiré à mon épouse une passion dont elle n'avoit pas l'idée, & qu'elle ne voyoit point en moi ? Elle m'a rendu l'équivalent de ce que je sentoie pour elle, & quelque insipide que soit une telle union, ces sentiments suffisoient à mon bonheur. Ce temps heureux n'est plus ; la jalousie est ordinairement la fille de l'amour, c'est elle qui fait naître le mien. A peine ai-je connu qu'elle avoit brûlé pour un autre, que tous les feux de l'amour

se sont allumés dans mon cœur, sans espoir de les voir passer dans son ame. Vous avouerai-je tous mes crimes ? Dans les premiers transports j'ai osé l'accuser d'injustice. J'ai même été plus loin ; j'ai taxé de dissimulation l'éloignement qu'elle avoit pour *Mastrilli* ; j'ai cru qu'il étoit affecté ; ma situation étoit trop violente pour pouvoir durer long-temps, & je crois que le désespoir auroit terminé ma vie, si je n'avois cru avoir un moyen sûr de connoître à fond ses sentiments. Je fais la confiance entière qu'elle a pour vous : je suis sûr que sa vertu est sublime & pure, d'où j'ai conclu qu'elle chercheroit de la consolation & du secours dans vos conseils, supposé qu'elle eût à combattre un penchant involontaire. C'est donc dans la lettre qu'elle vous écrivit immédiatement après s'être apperçue du trouble de mon ame, que j'ai cherché des éclaircissements ; j'ai séduit le domestique qui la portoit à la poste, j'ai exigé qu'il me remît cette lettre, j'ai payé le silence que je lui ai demandé sur cette démarche si opposée à tous mes principes, & véritablement la lecture de cette lettre m'a donné quelque consolation. On m'avoit effrayé

d'un amour que je croyois subsister encore, & je démêle qu'il y a long-temps que ma vertueuse épouse l'a combattu, qu'elle ignoroit même son existence, & que ce furent vos sages avis qui l'éclairerent. Si une telle découverte étoit propre à redoubler mon respect pour elle, elle devoit aussi augmenter mon amour, & elle a produit cet effet. J'ai recouvré une sorte de tranquillité pendant quelques heures; bientôt de nouveaux troubles font venus déchirer mon cœur. Mon heureux rival a-t-il ignoré son bonheur? son absence subite a-t-elle eu la vertu pour principe? & sûr d'être aimé, n'a-t-il consenti à une absence rigoureuse, que par obéissance à une amante dont la craintive innocence étoit justement alarmée? A qui m'adresser, Madame, pour éclaircir ces doutes si affreux, si ce n'est à vous? Je fais que vous conservez soigneusement les lettres de votre charmante fille, elles peuvent me convaincre qu'elle a toujours été semblable à elle-même, & je ne doute pas d'y trouver de quoi guérir des soupçons que je crois injustes, & qui me tourmentent autant que s'ils s'étoient changés en preuves. Si vous m'accordez cette gra-

ce , je vous devrai mon repos : mais si la prudence vous forçoit à me la refuser , il ne me resteroit qu'à mourir , puisque ce refus m'engageroit à la croire plus coupable qu'elle ne l'est peut-être en effet.

Il me reste une autre peine qui me trouve autant de sensibilité que celle dont je viens de vous instruire. Après mon épouse , je n'ai jamais rien autant aimé que le Comte, jamais le moindre nuage n'a altéré notre amitié, si l'on en excepte le moment fatal où je crus qu'il m'avoit joué par rapport à la misérable Rose. On m'assure que cet ami me trahissoit , qu'il brûloit pour la Marquise , & que je dus , moins à son amitié qu'à son amour , les efforts qu'il fit pour l'attirer auprès de la Reine. J'ai beau me dire pour l'excuser , qu'il n'est pas possible de voir mon épouse sans l'adorer , il n'en paroît pas moins à mes yeux un perfide indigne de mon amitié. Je me persuade que si cet amour a jamais existé , il n'est pas probable qu'il ait échappé à votre fille , & que je trouverai dans ses lettres de quoi régler les sentimens que je dois avoir pour lui , le reste de ma vie. Il me seroit dur de le haïr

pendant le peu de jours qui me restent à vivre ; au nom de Dieu, Madame, justifiez-le, si cela est possible.

En relisant ma lettre, je la trouve d'une extravagance qui me forceroit à la mettre en pieces s'il me restoit une autre ressource à mes maux ; mais telle est ma situation qu'il faut que je périsse, ou que je sois éclairci. Vous trouverez dans le Bureau de la Marquise, un petit coffre où je fais qu'elle a ferré toutes vos lettres avant son départ, ne craignez point de forcer la serrure pour avoir ce coffre, & me le faire remettre par exprès. Qu'il ne se rende point ici en arrivant, qu'il descende à l'auberge ; je mourrois de honte & de confusion si votre vertueuse fille pouvoit entrevoir mes soupçons.





L E T T R E

DE MADAME DU MONTIER

A U M A R Q U I S.

Que vous me faites de pitié, mon
 cher Marquis, & que vous vous
 reprocherez la démarche irrégulière à
 laquelle vous me forcez par vos injus-
 tes soupçons. Ne pourroit-il pas arri-
 ver que votre épouse eût eu à me
 communiquer des secrets de famille
 qui ne dussent être connus que de moi,
 que vous me forceriez pourtant à
 vous dévoiler? Heureusement notre
 chère & vertueuse Marquise ne m'a
 jamais rien écrit dont elle ait rougi,
 & vous vous trouverez le plus coupable
 de tous les hommes après avoir
 vu ses lettres. Vous croyez que chez
 vous la jalousie a précédé l'amour;
 pauvre Marquis! faut-il qu'une fem-
 me assez heureuse pour n'avoir jamais
 connu les passions par expérience,
 vous instruisse de leurs effets, vous qui
 si souvent en avez été la victime?

Pardonnez - moi cette injure , mon cher Marquis , je suis vraiment irritée de l'injustice que vous vous faites à vous-même. Où avez-vous rêvé que vous n'avez jamais été amoureux de votre épouse ? parce que vous n'avez pas eu le temps de vous inquiéter dans la crainte de ne la pas obtenir , parce que vous vous êtes toujours cru certain de son cœur , parce que vous n'avez jamais appréhendé de le perdre , votre amour est resté tranquille au fond de votre cœur ; faut - il en conclure qu'il n'existoit pas ? & de quoi se seroit - il alarmé ? Dans les circonstances les plus critiques (permettez-moi de vous les rappeler) n'avez - vous pas vu dans votre épouse les marques de l'attachement le moins équivoque ? Vous vous plaignez de ne devoir les sentiments qu'elle a pour vous qu'à sa vertu , vous verrez dans ses lettres que le dépit lui a fait tenir une fois le même langage , mais la circonstance dans laquelle elle croyoit n'avoir pour vous qu'un amour de devoir , étoit une preuve constante d'un attachement beaucoup plus tendre. Elevée par mes soins dans l'habitude de modérer ses passions , quoi-

qu'elles fussent si réglées, qu'on étoit tenté de dire qu'elle n'avoit point péché en Adam; il ne faut pas s'attendre à trouver en elle des mouvements très-vifs pour les choses même qui l'affectent le plus; la raison, la sagesse, la modestie, la décence, régulent toutes ses démarches. Savez-vous la seule chose capable de la faire sortir de cette heureuse modération? c'est la crainte du crime. Sa seule ombre la jette hors d'elle-même, elle craint tout alors, elle exagere tout, & qui l'entendrait parler d'elle-même, pourroit la croire très-coupable. Cependant elle s'est rendu justice par rapport au penchant qu'elle avoit à son insu pour *Mastrilli*, vous verrez qu'elle n'a pas cru sa volonté complice de l'erreur de ses sens. Mais je ne veux pas vous prévenir, la lecture de ses lettres vous convaincra de son innocence plus que ne pourroient le faire les plus longs discours. Vous y apprendrez aussi à connoître tout le prix de la tendre amitié du Comte à votre égard. Il est vrai que je le soupçonnai d'abord d'avoir menagé l'occasion de faire connoître à la Marquise l'attachement qu'il avoit pour elle, ce jugement étoit

pardonnable , je ne le connoissois pas , & son caractere est d'une telle perfection qu'on ne la devine pas dans un homme du grand monde. Cette excuse qui est très - légitime pour moi , ne peut vous servir , mon cher Marquis ; on ne peut sans injustice se plaindre des sentimens d'un homme qui expose sa vie pour sauver celle de son rival , & encore d'un rival heureux. Où trouverez-vous un amant qui mette tous ses soins à ramener un époux volage à l'objet de sa tendresse ? Voyez-vous , mon cher ami , j'excuserois plutôt vos soupçons contre la plus vertueuse des femmes , que ceux que vous avez formés au désavantage d'un ami si parfait. Je ne vous demande point d'où vous avez tiré ces lumieres que vous appelez vous-même funestes. Un jour viendra , & j'espere de la miséricorde de Dieu qu'il viendra bientôt , où j'aurai besoin de tout l'ascendant que Dieu m'a donné sur la coupable , pour la rassurer contre les remords que lui donnera son indiscretion , quoiqu'elle ait été involontaire. Adieu , mon cher Marquis , sur ma parole , reprenez toute votre tranquillité , vous seriez le plus ingrat de tous les hommes si vous ne vous

croyez pas le plus heureux, & il s'en trouve bien peu qui puissent espérer de rencontrer comme vous, une femme qu'on peut proposer pour modele à toutes les autres, & un ami qui a fait revivre en votre faveur, ces miracles de l'amitié qu'on a peine à croire quand on les lit. Croyez encore sur ma parole, que vous avez toujours été amoureux de la Marquise. Tout ce que je puis vous accorder, c'est que votre amour s'étoit endormi dans une bonace trop continuelle, & qu'il falloit un vent de jalousie pour le réveiller. Voyez-vous, je suis si sûre du cœur de ma fille, que je ne vous sollicite pas d'éloigner *Mastrilli*, elle peut le voir impunément, je vous en assure; je ne lui dirois pas cela, une femme doit prendre cent précautions inutiles plutôt que d'en manquer une qui seroit nécessaire; je suis charmée qu'elle ait des terreurs paniques à cet égard, & je n'essaierai jamais de l'aguerrir, je ne dis pas contre le danger, mais même contre l'ombre du danger. J'aurois dû commencer cette lettre par vous remercier de la confiance que vous avez eue en moi, mais méchamment je pense que vous étiez une pauvre ame en

peine, & que c'est par pure nécessité que vous m'avez fait votre confidente : je ne traite pas ceci fort gravement, comme vous voyez ; c'est que je ne crains pas que votre mal ait des suites, & le petit coffre que je vous envoie, où j'ai fourré mes réponses, vous guérira radicalement, à moins que vous ne soyez dans un état pareil à celui de ma pauvre Comtesse. J'ai enfoncé le bureau de bon cœur, & je n'ai pas le plus léger scrupule de la trahison que je fais à la Marquise.



L E T T R E

DE MADAME DU MONTIER

A MONSIEUR LE COMTE.

VOUS recevrez cette lettre par une voie détournée, mon cher Comte, parce qu'il est de la dernière conséquence qu'on ignore que je vous ai écrit. J'ai enfin découvert l'origine de la mélancolie qui accable le pauvre Marquis depuis quelques jours, & je crois y avoir trouvé un remède effica-

ce ; cependant , dans l'incertitude où je suis de l'effet qu'il produira (car les violentes passions s'aigrissent quelquefois de ce qui devrait les guérir) dans cette incertitude , dis-je , je me crois nécessaire de vous prévenir. Le Marquis n'ignore plus les sentiments que vous eûtes autrefois pour son épouse , il est encore instruit d'un autre secret beaucoup plus fatal à son repos. Si , par un malheur que je n'ose prévoir , les moyens que j'emploie pour lui rendre sa tranquillité , produisoient un effet contraire , armez-vous d'une patience à toute épreuve , d'une douceur inalterable ; c'est une tête malade & un cœur blessé , qui demandent le plus grand ménagement. Comme il n'ignore plus aucune des choses qui ont été la suite de vos anciens sentiments pour la Marquise , s'il vous fait quelques questions à cet égard , n'usez d'aucune restriction , d'aucun ménagement , & avouez-lui tout franchement l'aventure du bal telle que vous me l'avez dite à moi-même ; il trouvera dans la conformité de nos témoignages , de quoi rassurer sa délicatesse alarmée ; surtout n'oubliez rien pour empêcher que tout ceci ne parvienne jusqu'à la Mar-

quise , son cœur seroit brisé si elle pouvoit soupçonner certaines démarches que j'ai été forcée de faire. Hélas ! le mien est submergé par la douleur, & il m'a fallu jouer le dégagement en écrivant à notre cher Marquis. Toutes vos peines diverses se sont réunies sur moi & je crois qu'il ne me seroit pas possible d'en porter davantage ; que dis-je , si une force étrangère , & qui me vient d'en haut , n'affermissoit mon ame , elle succomberoit sans doute. S'il n'étoit question que de moi , ma sciatique ne m'enpêcheroit pas de me mettre en chemin pour aller mêler mes larmes avec les vôtres, mais le petit Marquis m'arrête ; il n'est pas en état de me suivre , quoiqu'il soit infiniment mieux , & je ne dois pas l'abandonner : je me trouve donc clouée sur la croix d'une manière bien douloureuse , & je suis fixée sur le même côté d'un ordinaire à l'autre. J'espère toujours que le Courier , que j'attends en comptant les minutes , m'apportera des nouvelles consolantes , & depuis votre accident , je n'ai point reçu de lettre qui n'ait aggravé ma peine. Je fais que les vôtres ne sont pas petites , & je sens tout le prix de la discrétion qui vous a em-

pêché de chercher à les soulager, en les versant dans mon cœur ; c'est pourtant la pousser trop loin, mon cher fils ; usons du seul soulagement que Dieu nous ait laissé, & cessez de craindre de me causer de nouveaux tourments en me confiant ceux qui vous accablent. La mesure est comble, cependant j'ose me promettre que le surplus ne la fera pas renverser, ce n'est point la philosophie qui peut opérer un tel miracle ; si je n'avois que son soutien, je vous dirois, c'est assez, & je pense vous l'avoir écrit en commençant cette lettre ; c'étoit une ingratitude de ma part ; celui qui fortifie mon ame peut donner le plus comme le moins, & s'il augmente mes peines, il augmentera mon courage.





L E T T R E

D E L A M A R Q U I S E

A M A D A M E D U M O N T F E R.

M A C H E R E M E R E ,

Lorsque je vous écrivis ma dernière lettre, je croyois mes maux parvenus à leur dernier période, & je ne pensois pas que mon cœur pût en supporter davantage sans se fendre, tant il étoit oppressé; mais, mon Dieu, qu'il a de capacité pour souffrir; il semble qu'il se dilate & s'étend, pour se prêter à la douleur, & je dirois presque qu'il devient immense. Je ne puis presque plus douter que le Marquis ne soit instruit du funeste penchant que j'eus autrefois pour *Mastrilli*. Les regards attentifs, curieux & tristes qu'il jette sur moi comme à la dérobée toutes les fois que ce Seigneur est chez moi, m'en donnent une sorte de certitude qu'il ne m'est presque plus pos-

sible d'é luder. Vainement je cherche à me rassurer par la probité du Comte, qui peut lui seul l'en avoir instruit ; cependant . . . il faut suspendre mon jugement , crainte d'en faire un injuste , & pleine de confiance en son honneur, c'est à lui que je vais m'adresser pour savoir ce que je dois espérer ou craindre. Je vous écris immédiatement après avoir reçu votre lettre , je n'ai de consolation qu'en vous détaillant mes peines , & je compte tellement sur votre bonté , que je ne crains point de vous importuner par des répétitions qui seroient à charge à tout autre qu'à ma tendre Mere. Le Marquis n'est plus reconnoissable , & il ne peut, quoi qu'il fasse , nous cacher le noir chagrin dont il est la proie ; il ne paroît plus chez lui que dans des instants qu'il cherche à rendre courts ; il se promene depuis le matin jusqu'au soir , & refuse même la compagnie du Comte dont il faisoit autrefois ses plus cheres délices ; il est sorti dès le matin , & nous a annoncé qu'il seroit absent toute la journée. Son valet de chambre qui me voit mourir à petit feu par l'inquiétude que me cause son état , m'a dit ce matin , pour me consoler sans doute , qu'il suppo-

soit que son maître avoit quelques affaires fâcheuses en France, & voici sur quoi il fonde sa conjecture. C'est qu'il lui a donné l'ordre de se mettre en sentinelle au bureau de la poste, pour savoir à l'arrivée du Courier, s'il n'y avoit point de lettre pour lui, & en cas qu'il y en eût quelqu'une, il a ordre de partir sur le champ, pour la porter à la meute, où le Marquis doit passer sa journée. Effectivement, les paroles de cet homme m'ont donné quelque consolation: il m'est bien douloureux de voir le chagrin du Marquis, mais si je n'en suis pas la cause, je parviendrai à découvrir son secret, & peut-être à le consoler. Ah! si sa peine n'avoit d'autre source que quelque perte de biens ou autre chose de même nature, quelle seroit ma joie!... actuellement mon mari a ses lettres, car je reçois la vôtre, & le valet de chambre n'est pas de retour. Je vous disois que de tous mes chagrins, le plus cuisant est de pouvoir craindre d'occasionner les siens; & de quoi pourroit-il légitimement se plaindre? Je sonde sans cesse les replis les plus cachés de mon cœur, pour tâcher de découvrir s'il cache quelque sentiment
qui

qui le puisse offenser, & cet examen ne produit en moi que la certitude d'être pour lui tout ce qu'il peut souhaiter. Le temps qui détruit tout, augmente mon attachement pour lui, & chaque jour, je croyois l'aimer plus que je ne le faisois la veille; je sens même que son état me le rend plus cher que jamais. Je puis vous assurer que mes terreurs pour Mastrilli étoient imaginaires; il seroit à mon égard comme l'homme que j'aurois le moins connu, si les peines qu'il m'occasionne depuis quelques jours ne me le rendoient odieux: c'est une injustice que cette haine, je l'avoue, mais ce mouvement est aussi peu volontaire dans mon ame, que l'étoit celui qui me l'avoit fait distinguer des autres hommes. Je ne puis prononcer ces mots sans frémir; ils me rappellent le cruel moment où vous m'ouvrîtes les yeux sur ce qui se passoit à mon insu dans mon cœur. Quelque pénible que soit pour moi le souvenir de ce moment terrible, je ne puis l'éloigner quand il se présente; il m'anéantit, il me pénètre de reconnoissance pour la bonté divine, qui me donna la force de détruire ce penchant aussi-tôt qu'il me

fut connu. Je ne cesse de lui en rendre mes très-humbles actions de graces, aussi-bien que de tous les secours qu'il me donne à chaque moment ; j'éprouve bien la réalité des promesses que vous m'avez faites de la part du Tout-puissant ; il proportionne mes forces aux maux qu'il m'envoie. L'état de ma sœur en est un bien sensible ; on m'assure qu'elle est beaucoup mieux, sans pouvoir parvenir à me tranquilliser, car je me suis apperçue plusieurs fois qu'on ne se fait pas un scrupule de me tromper, & jusqu'à ce qu'on m'ait permis de la voir... On m'annonce le Comte, je frémis,...

Hélas ! ma chere Mere, il est donc vrai que le Marquis connoît ma foiblesse, & que ce cher époux, pour lequel je donnerois mille fois ma vie, est sur le point de perdre la sienne par la conviction où il est, que mon cœur a pu se laisser surprendre à des sentiments que je ne devois qu'à lui, & qui me rendoient infidelle ; si toutefois on peut appeller infidélité des mouvements où ma volonté n'eut jamais de part, & qui n'étoient qu'une erreur de mes sens. Si le Comte ne m'arrêtoit en votre nom, je ne balancerois pas à me jeter aux

pieds de ce cher époux , je lui offrirois
 tout mon sang pour expier une erreur
 qui m'a déjà coûté tant de larmes : j'at-
 tendrai vos ordres à cet effet , puisqu'il
 l'exige , j'espère qu'ils seront conformes
 à mes desirs , outre que ce seroit un
 moyen d'expier ma faute (si l'on peut
 en commettre sans le vouloir.) Cela
 l'engageroit sans doute à me délivrer
 de la vue d'un objet odieux. Quand je
 vous annonce que le Marquis fait
 tout , ce n'est pas que nous en ayions
 une certitude absolue , nous n'avons
 que de violents soupçons. Le Comte
 vient de m'avouer avec désespoir , que
 pour engager ma sœur à faire quelques
 efforts pour vaincre sa fierté , il lui
 avoit cité mon exemple , & l'avoit
 instruite du violent combat qu'il m'avoit
 vu soutenir pour étouffer dans sa nais-
 sance un amour qui ne survécut pas
 vingt-quatre heures à la connoissance
 que j'en eus , & il soupçonne que ce
 funeste secret a pu lui échapper dans
 son délire. La douleur de ce respec-
 table ami n'est pas concevable , en
 sorte qu'au lieu de lui reprocher son
 indiscretion , comme j'en avois le des-
 sein , j'ai été obligée de le consoler ,
 & de plaider la cause de ma pauvre

sœur ; il est outré contre elle , & véritablement vous ne sauriez vous imaginer ce qu'il a souffert de ses hauteurs depuis son mariage ; elle l'a brouillé avec tous ses amis , & lui a suscité plusieurs affaires très-fâcheuses. Je me garderois bien de vous instruire d'une chose qui ne peut que vous affliger bien sensiblement , mais deux raisons m'y obligent. La première , c'est que je vous ai promis de ne vous rien cacher de ce qui la regarde ; la seconde , c'est que je ne connois que vous qui puissiez lui rendre le cœur de son époux , supposé que le Ciel exauce les vœux que nous faisons pour sa santé. Il jure que le seul respect qu'il vous porte le retient auprès d'elle , mais qu'il ne pourra jamais la regarder sans horreur. Il falloit des motifs aussi puissants pour me forcer à vous découvrir l'excès des maux que cette pauvre femme s'est attirés par sa faute. Mon cœur ignore absolument la haine & la vengeance , & malgré le mal qu'elle m'a fait , Dieu m'est témoin que non-seulement je n'ai pas l'ombre d'un ressentiment contre elle , mais encore , qu'elle ne cesse pas de m'être chère. A toutes mes peines se joint l'inquiétude que me donne votre

situation ; vous êtes loin des secours , & Monsieur M... ne peut vous voir que rarement ; votre vivacité doit vous rendre insupportable l'inaction dans laquelle vous êtes forcée de rester. Quel supplice d'être déchirée par des devoirs si opposés , qu'on ne peut en remplir un sans manquer à l'autre. Il faudroit succomber si on n'étoit soutenue par une vue constante de l'ordre de Dieu dans les choses qui paroissent grandes , dans les petites , dans celles que l'on croit pénibles , dans les événements fâcheux , dans les agréables , en un mot , en tout & par-tout. Voilà ce qui m'engage à rester à ma place , & à penser qu'elle est la meilleure , parce qu'elle est celle où il m'a mise. Cette pensée dont j'ai tant de besoin est gravée de ma main sur plusieurs de nos arbres , où on lit : tantôt *fiat* , tantôt *il a bien fait toutes choses. Ce qui est , est le mieux.* Je l'ai écrite dans mon appartement , & je demande sans cesse à Dieu qu'il la mette dans mon cœur. Cette divine sagesse m'accorde encore un autre soulagement , ma chere Mere , c'est la consolation que je reçois de vos lettres. Je vous assure que je puis fort bien me servir

de cette figure : mon pauvre cœur, comme une terre sèche & sans eau, est tout desséché, tout flétri, & les jours de poste il s'ouvre avec avidité pour recevoir une rosée qui le rafraîchit & le fortifie. J'ai bien des actions de grâces à rendre au Seigneur qui n'a pas permis à la goutte de s'attacher à vos mains aussi-bien qu'à vos pieds ; les choses dont nous traitons sont de nature à ne pouvoir être traitées par un tiers : il faudroit donc renoncer au seul bien qui me reste ? il faut que j'écarte bien vite cette pensée, elle me fait frissonner. J'ai peine à croire que le Marquis ait voulu chercher dans mes lettres la confirmation de ses soupçons, supposé qu'on lui en ait donné, cela est tout-à-fait hors de son caractère. Il est vrai qu'une violente passion en fait sortir, j'ai donc une meilleure raison de penser qu'il ne se fera point abaisé jusques-là, c'est que si ma sœur a parlé, elle l'aura fait de manière à ne lui laisser aucun doute, & comme dans la situation où elle est, il n'est pas probable qu'elle ait été maîtresse de choisir ses termes, Dieu sait si elle n'aura point exagéré de beaucoup.



L E T T R E

D U M A R Q U I S

A M A D A M E D U M O N T I E R.

Q U E je suis confus, chere & respectable amie, Mere trop digne d'avoir un autre fils ! que je suis confus, dis-je, de toutes les douleurs que mon extravagante passion à dû vous causer ! Cette confusion & ma reconnaissance envers vous sont dans un degré égal ; votre lettre a calmé, comme par miracle, les cruelles agitations qui troubloient ma raison & mon ame. Ma guérison a été entiere, parfaite, & je suis en état de vous en donner une preuvenonéquivoque. Votre exprès vous rendra le petit coffre, tel que vous me l'avez envoyé ; il n'est pas sorti de ses mains, & je n'ai point eu d'effort à me faire pour me priver de la lecture de ces lettres que j'avois souhaitée avec une ardeur si vive, qu'il sembloit que ma vie fût attachée à cette satisfaction. Je fus surpris moi-même

de sentir ma curiosité expirer en lisant votre lettre ; je m'étois attendu à un refus de votre part , & la forte persuasion où j'étois , que vous ne consentiriez jamais à me confier des papiers où je supposois des preuves certaines d'une infidélité de cœur dans mon épouse , causoit en partie le trouble affreux dans lequel j'ai souffert au delà de l'expression. La noble franchise avec laquelle vous me les avez abandonnés , m'a convaincu de l'injustice de mes soupçons , & j'aurois rougi de vouloir un autre garant de votre parole , que votre parole elle-même. Je m'exprime mal , je le sens : mais n'attribuez point le mauvais ordre de cette lettre à un reste d'embarras causé par la jalousie ; c'est à la joie de me voir délivré d'un mal si humiliant , & si cruel , que vous devez vous en prendre. Je suis comme un criminel dont on vient de briser les chaînes ; il s'agite , il va , il vient , & dans les transports de sa satisfaction , il ne peut rendre ce qu'il sent , qu'avec un désordre qui marque celui de son ame. Je ne doute point que votre charmante fille ne vous atteste ma guérison ; elle semble avoir recouvré une nouvelle vie

depuis qu'elle m'a vu délivré du poids énorme qui m'écrasoit, & dont heureusement elle n'a pu soupçonner la cause. Que je me reproche les maux que j'ai causés à cette chère & respectable épouse ! Je suis vraiment pour elle un époux de sang & de douleur. Au moment où mes yeux se sont ouverts, toutes les peines que je lui ai causées se sont retracées dans ma mémoire ; mon cœur en a été déchiré, & pour la première fois de ma vie, j'ai vu couler mes larmes ; je n'aurois jamais cru à cinquante ans, être capable d'un tel attendrissement. Je me suis fait à moi-même tous les reproches que vous avez eu la générosité de m'épargner. Que nous sommes injustes, me suis-je écrié machinalement ! Nous traitons de bagatelle les désordres les plus réels, & nous osons faire un crime à nos épouses des moindres distractions ; c'est nous qui avons fait les loix, & l'équité n'a point présidé à leur établissement. De quel droit pourrois-je me plaindre, si ma chère Marquise avoit cherché dans le goût qu'elle sentoit pour *Mastrilli*, un dédommagement à l'injustice dont je m'étois rendu coupable à son égard, en osant lui

donner une rivale ? Sa vertu m'a sauvé de ce malheur, & je dois payer ce sacrifice par une confiance sans bornes. Je me rappelle l'état violent où elle fut pendant vingt-quatre heures, immédiatement avant le départ de *Mastrilli* ; je me souviens fort bien que sa douleur ne pouvoit être causée par la crainte de le perdre. Le soir de ce même jour, ce Seigneur étoit déterminé à rester à Turin ; son changement fut subit, & n'avoit pu être prévu par la Marquise. Je vous avoue que sur ce seul article, il me reste une curiosité que je n'ose vous prier de satisfaire ; je m'imagine pourtant que je trouverois dans la conduite de mon épouse en cette rencontre, de nouveaux motifs d'admiration. Je m'abandonne à votre prudence, & je serai satisfait de tout ce que vous jugerez à propos de faire à cet égard ; je n'ai pas ressenti moins vivement mon injustice à l'égard du Comte ; il est le modèle de la perfection de l'amitié. Je vois clairement que le ciel m'a favorisé des biens les plus précieux ; un ami réel est, dit-on, le présent le plus précieux & le plus rare qu'il puisse donner aux hommes pour tempérer les amertumes qu'ils ne peuvent manquer d'éprouver dans cette

vallée de larmes & de misere, & par un privilege spécial, il a doublé pour moi cet avantage précieux & inestimable, en m'accordant un second ami dans une Mere que je ne puis assez respecter. Je ne finirois pas si-tôt, si je voulois vous rendre les sentimens délicieux que cette pensée fait naître dans mon ame; mais je craindrois de les peindre mal: il est des choses qui ne peuvent qu'être senties, & qui perdent à être dites.

Voici une seconde absence de *Mastrilli*, que je ne prévoyois pas, & que je ne fais à quoi attribuer; la joie de la Marquise n'a point été équivoque, & je n'y ai pas remarqué la plus légère nuance de contrainte. Croiriez-vous bien, après tout ce que je vous ai mandé, que j'ai été quelques instans dans le danger d'une rechûte? Mon épouse n'aime plus *Mastrilli*, cela est sûr; mais elle se craint elle-même, & cette crainte me paroissoit un reste d'inclination; c'est encore dans votre lettre que j'ai trouvé la guérison de ce retour de jalousie; ce n'est point dans son propre fond qu'elle a trouvé une raison légitime de crainte, c'est vous qui la lui avez donnée, & le ciel en vous inf-

pirant de me le marquer , avoit préparé d'avance le remede à un mal qui n'existoit point encore. Plaise à sa bonté , que cette attaque de jalousie soit la dernière que j'éprouve ; j'oserois vous le promettre , si les maux cruels que cause cette passion pouvoient en devenir le préservatif.

Je ne vous dis rien de la petite ; mon épouse se charge de vous mander son état ; je l'ai peu vue depuis quelques jours , j'avois besoin de me distraire ; d'ailleurs on dit qu'elle est assez bien pour vous écrire elle-même ; vous jugerez beaucoup mieux , par son style , de l'état de sa tête , que nous ne le pourrions faire nous-mêmes : car elle garde un silence qu'elle a peine à interrompre pour prononcer quelques monosyllables. Je suis avec un respect qui égale ma reconnoissance , &c....





L E T T R E

D U C O M T E

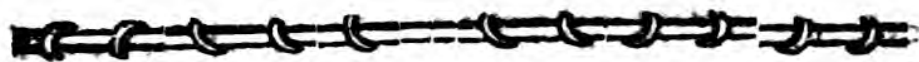
À MADAME DU MONTIER. (a)

Vous me forcez de rompre le silence, Madame & très-chère Mere, ne pouviez-vous pressentir les raisons qui m'y engageoient. Vous me mandez que la mesure est comble, & que rien ne pourra pourtant la faire renverser ; cette assurance ne peut me forcer à vous dévoiler mon cœur, & ma plume se refuse à vous en tracer les sentiments. J'ai perdu pour jamais tout espoir de paix & de tranquillité. Rien ne pourra

(a) Pour bien entendre ces lettres, il faut faire attention que le Marquis, son épouse & le Comte écrivoient par le même ordinaire. Le Marquis annonce qu'il est guéri de la jalousie, & son épouse se plaint encore ; c'est qu'il a écrit de l'auberge où étoit l'express qui lui a apporté les lettres promises, & n'a point encore paru devant la Marquise, qui ignore son changement ; de même la poste allant plus vite que l'express qui porte la lettre du Comte, Madame du Montier répond à sa fille & au Comte avant que de savoir l'effet heureux que sa lettre a fait sur le Marquis.

réparer les maux que mon indiscretion a causés ; rien ne pourra me faire oublier... mais je respecte en vous la cause de toutes mes peines ; ne m'en demandez pas davantage , c'est tout ce que je puis gagner sur mon cœur ; on l'a blessé d'une manière trop sensible pour que cette plaie puisse jamais se refermer. Mon attachement pour la famille dans laquelle vous m'avez fait l'honneur de m'admettre , me fait éviter un éclat , sans quoi j'irois jusqu'aux extrémités du monde... Je m'arrête , rien de ce qui se passe en moi ne transpirera ; j'agirai auprès du Marquis comme vous me l'ordonnez , & vous me trouverez toujours prêt à vous obéir , pourvu que vous n'exigiez rien d'impossible , & ce seroit le faire que de me demander de l'estime & de l'amour , pour qui je ne peux plus avoir qu'une haine qui va jusqu'à l'horreur , & un mépris trop mérité pour pouvoir jamais cesser.





R E P O N S E S

A CES TROIS LETTRES,

PAR MADAME DU MONTIER.

LETTRE POUR LA MARQUISE.

JE loue Dieu, ma chere enfant, de l'abondance des graces qu'il répand sur vous, qui êtes véritablement pour moi une fille de consolation. Les contradictions, les peines redoublées que vous éprouvez depuis quelques années, commencent à produire leur effet sur votre ame; elle s'affermit, se fortifie, & se dénature pour ainsi dire: car vous étiez naturellement foible & pusillanime; vous ferez bientôt supérieure à tous les événements, tels qu'ils puissent être, pendant que mes héros sont renversés. N'allez pourtant pas croire que vous parviendrez jusqu'à l'insensibilité, à Dieu ne plaise; cette disposition que je regarde comme monstrueuse, fait mon horreur. La vertu solide n'endurcit point le cœur, &

ne diminue rien de la faculté que nous avons de souffrir, au contraire, une vraie chrétienne aime tout ce qu'elle doit aimer, mille fois plus tendrement qu'une autre, & par conséquent ressent plus vivement le contre-coup des peines des personnes auxquelles elle est attachée; mais elle en est affligée sans trouble, sans abattement, & comme vous me le marquez dans votre dernière lettre, elle ne perd point de vue la main qui frappe & qui conduit tout pour le mieux. Je suis si persuadée de votre parfaite soumission aux ordres de Dieu, que je me ferois un scrupule de diminuer le mérite de cette soumission, en vous dissimulant que vos peines peuvent encore augmenter. L'adresse du Tout-puissant (si je puis me servir de cette expression) n'a point de bornes; quand il veut conduire une ame à la perfection, il fait lui créer des occasions de souffrir dans le sein même de la félicité, & il change pour elle les roses en épines. Humiliez-vous en, pensant combien vous étiez peu digne que Dieu vous choisît pour opérer en vous de si grandes choses; ne mettez point de bornes à votre résignation, & sans vous permettre d'envisager rien

de positif dans l'avenir , baïſſez la tête , & préparez-vous à tout. Voilà la diſpoſition où la divine Providence m'a miſe. Je diſ que nous ne devons rien prévoir de positif ; c'eſt que nous n'avons de graces pour ſupporter les maux , qu'à meſure qu'ils arrivent. Si j'avois pu réunir ſous un ſeul point de vue , tout ce que j'ai eu à ſouffrir depuis un an , la maladie de votre ſœur , la mauvaiſe ſanté de votre fils , &c... la nature auroit ſuccombé ſous ce faix. A chaque nouveau malheur , je le regarde comme le dernier période , & il me paroît qu'il n'eſt pas poſſible d'aller plus loin : cependant il eſt un au delà tant que nous ſerons ſur la terre ; préparons-y notre cœur , & ſi notre foi eſt vive , nous marcherons ſans enfoncer ſur les eaux de la tribulation , comme Pierre , qui ne fut en danger qu'au moment qu'il eut peur. N'ayez , je vous en conjure , aucune inquiétude ſur ma ſanté , elle eſt parfaite , excepté cette ſciatique qui me rend les jambes lourdes ; car je marchotte un peu , à ce que dit la Françoisiſe ; je vous rends ſon expreſſion. Le Médecin du Marquis me voit deux fois la ſemaine , & je lui obéis par

pure complaisance ; je suis persuadée que le Chirurgien du village eût suffi pour tout ce que je voulois faire , & qui dans la vérité n'étoit pas grand' chose : il faut que ces maux aient leur cours.

Je ne puis , sur ce que vous me mandez , porter un jugement positif sur l'état de notre cher Marquis , & je serois assez portée à croire que quelques discours de votre infortunée sœur ont produit les nuages qui vous effraient. Croyez-moi , ma chere fille , pour n'être pas trompée , mettez les choses au pire : persuadez-vous que votre époux connoît votre foiblesse , & livrez-vous de bon cœur à l'humiliation que cette idée doit vous causer ; elle sera d'autant plus salutaire que vous ne l'avez point méritée ; que vous ne l'avez point choisie , & qu'elle vous vient directement de la main de Dieu. L'amour propre est tellement subtil & adroit qu'il se mêle par-tout , même dans les bonnes œuvres qui sont de notre choix. Pour savoir si notre vertu n'est point imaginaire , il faut être attentive à examiner comment nous nous comportons dans les peines que la Providence nous envoie , & qui

nous prennent, pour ainsi dire, au dépourvu. N'est-il pas vrai, chere enfant, que de toutes les manieres d'être humiliée, celle que vous craignez aujourd'hui vous paroît la plus terrible, & celle que vous auriez le moins choisie. Cependant la foi aussi-bien que la raison vous apprennent qu'elle est la meilleure & la plus avantageuse pour vous, puisque c'est celle que Dieu vous envoie. Je suis persuadée que votre pauvre soeur eût consenti à tout plutôt qu'à l'affreuse situation à laquelle elle est réduite; c'est pourtant le seul remede qui pouvoit la guérir radicalement, puisque c'est celui dont il se sert. Je ne fais si ce que je prévois à son égard, doit être attribué à mon imagination qui se persuade aisément des choses qu'elle souhaite avec ardeur, ou si c'est un pressentiment que Dieu m'envoie pour soutenir mon courage. Quoi qu'il en soit, je me persuade que la fin de tout ceci fera le changement absolu de cette chere fille: son orgueil & sa superbe seront absolument écrasés, confondus, & nous la verrons sincérement convertie. Si ce bonheur lui arrive, je vous avertis qu'elle ira loin dans le bien, & que je n'aurai plus qu'à l'arrêter.

Cette pensée ne me quitte pas un seul moment, & je vis dans cet heureux espoir. C'est ainsi que ce Dieu de bonté nous ménage des consolations qu'il proportionne aux maux que nous avons soufferts. Combien, par exemple, m'est-il doux de voir votre fils dans un état de santé qui ne paroît pas vraisemblable après la foiblesse à laquelle il étoit réduit. Cet enfant fait pour moi une petite société toute charmante. Le bon sens préside à tous ses raisonnements : point de brillant, de faillie, mais un vol toujours égal, toujours mesuré qui plaît sans surprendre. Je pourrois ce me semble tirer son horoscope ; si Dieu nous le conserve, il sera le plus honnête homme du monde, dans toute l'étendue de ce terme ; je ne demande sa vie qu'à cette condition. Adieu, ma chère fille ; confiance, abandon, résignation, voilà ce que je souhaite le plus ardemment & pour vous & pour moi, car je dois l'avouer, nous en avons un extrême besoin.





R E P O N S E

DE MADAME DU MONTIER

A U C O M T E.

ET vous appelez votre lettre un ménagement, mon chere Comte ? qu'il est cruel ! & que pouviez - vous me dire qui pût m'affliger davantage ? Je ne chercherai point à excuser la malheureuse cause de tous vos chagrins ; j'avoue qu'un mariage qui eût fait votre félicité, si mes vœux eussent été exaucés, est devenu pour vous une source féconde des maux les plus terribles ; mais n'aviez-vous rien à réparer, à expier aux yeux de Dieu ? Votre confiance me permet de vous parler à cœur ouvert. Rappelez-vous un entretien que nous eûmes ensemble, quelques jours avant votre départ pour Turin, vous m'avouâtes que sous le nom d'honnête homme selon le monde vous cachiez un cœur antichrétien ; que vous n'aviez jamais estimé que les biens périssables ; qu'indif-

férent sur les choses du salut , glacé pour votre Dieu , vous n'aviez jamais rempli les devoirs que vous impositoit le christianisme que par décence , habitude & sans que ni l'esprit ni le cœur y entraissent pour rien. Souvenez-vous que cette vie toute payenne vous paroissoit alors ce qu'elle étoit en effet , une vie véritablement criminelle aux yeux de celui qui ne nous a fait que pour lui. Vous frémissiez à bon droit de ce que vous aviez à craindre de sa justice ; vous sentiez la nécessité de la fléchir , non-seulement par une vie plus chrétienne , mais encore par une pénitence austère ; vous gémissiez d'être engagé dans des liens qui ne vous permettoient pas de vous y livrer ; vous demandiez avec larmes au Seigneur de vous châtier en cette vie , pourvu qu'il vous fit miséricorde dans l'autre. Que sont devenues ces heureuses dispositions ? Le Seigneur commence à exaucer vos prières , & vous vous rebellez contre ses ordres : mais votre épouse , par une noire ingratitude , a oublié tout ce que vous avez fait pour elle ; & le Seigneur n'avoit-il pas plus fait pour vous en vous créant , en vous rachetant , en vous comblant de ses biens ? ce qui ne vous a pas empê-

ché d'être ingrat. Comment pourrez-vous espérer qu'il vous pardonne ? Comment osez-vous le lui demander, vous qui fermez votre cœur à la miséricorde, à une pauvre créature actuellement sous la main de sa justice, & prête peut-être de devenir l'objet de ses complaisances par une conversion sincère. Vous la haïssez, vous la méprisez ; savez-vous bien que ces sentiments vous mettent à son niveau, & vous ôtent le droit de la traiter en coupable. De quoi l'est-elle en effet ? d'avoir cédé à l'orgueil ? vous cédez bien à la haine. Son âge lui offre de grandes ressources & un temps considérable pour réparer ses excès. Dans quel temps prétendez-vous réparer les vôtres, puisque, dans le court espace qui vous reste, vous ne pensez qu'à les accumuler ? Ah ! mon cher Comte, la perte de votre fortune, de votre réputation, de votre santé, de votre vie même, me causeroit beaucoup moins de peines que la connoissance de vos malheureuses dispositions. Il fera donc vrai que la douleur doit terminer une vie que la maladie avoit épargnée, car vous ne devez pas vous attendre que je sois capable de sup-

porter de tels coups. Vous allez conduire ma vielleſſe au tombeau dans l'affliction & dans les larmes. Hélas ! cher Comte, je comptois ſur vous autant que ſur la Marquiſe. Quel modele plus digne de vous, que celui qu'elle offre à vos yeux ! Comptez, ſi vous le pouvez, toutes les croix dont le Seigneur l'a favorifée depuis ſon mariage. Si je voulois employer le langage de la chair, ne pourrois-je pas dire : étoit-elle faite pour éprouver de telles infortunes ? Le haut rang auquel elle s'eſt vu élevée ſans l'avoir même deſiré ; les grandes richelſſes dont elle jouit, en un mot, tous ces frivoles avantages que le monde eſtime, n'ont été pour elle qu'une ſource féconde des maux les plus cuifants, qu'elle eût toujours ignorés dans ſon premier état. Cette réflexion que je vous préſente, elle ne l'a pas fait elle-même ; tranquille ſous la main de Dieu, jamais une plainte, un murmure n'ont altéré ſa parfaite ſoumiſſion. Oh Ciel ! pourriez-vous vous écrier, comme St. Auguſtin, les foibles raviffent le Ciel, & nous, avec tout notre courage & notre ſcience, nous demeurons derriere. Vous vous croiriez insulté ſi
on

on vous disoit que vous avez moins de courage qu'une femme , & je ne fais jusqu'où vous porteriez le ressentiment contre un homme assez téméraire pour vous le dire en face. Si ce reproche vous paroïssoit un affront , rougissez donc de le mériter. Elevez-vous au dessus de vous-même , & montrez-vous vraiment chrétien. Si vous n'aimez que ceux qui vous font du bien , dit notre divin maître , quelle récompense mériterez-vous ? les païens & les publicains en font autant. Mais moi je vous dis , aimez ceux qui vous haïssent , qui vous persécutent ; le Pere céleste fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons. Il ne vous refuse pas ses rayons à vous qui lui défobéissez actuellement , il se sert de moi pauvre misérable pour vous rappeler à l'amour & à l'observance de sa Ste. Loi , & vous mettre en état de recevoir sa miséricorde ; pourriez-vous la refuser à une pécheresse moins coupable à votre égard que vous ne l'êtes au sien ? Non , mon cher Comte , votre cœur n'est pas fait pour la haine ; vous surmonterez le mouvement passager qui vous a vaincu , & vous mériterez par ce sacrifice que Dieu vous

pardonne , car il se servira pour vous de la même mesure dont vous allez vous servir envers mon infortunée fille. Vous êtes le maître du jugement qu'il portera un jour contre vous ; vous allez lui offrir le modèle de votre propre sentence. Si vous êtes sans miséricorde , n'en attendez pas de sa part. Comment votre ressentiment pourroit-il subsister un instant vis-à-vis d'une telle vérité. C'est un endurcissement dont je ne vous crois pas capable. Quelle abondance de graces ne va pas attirer sur vous un tel sacrifice ! Qui fait même si vous n'en recevrez pas la récompense dès cette vie ? Vous allez peut-être forcer , pour ainsi dire , la justice de Dieu à céder à sa clémence ; peut-être vous devrai-je le double miracle de la guérison du corps & de l'ame de votre épouse ; que je vous la doive , mon fils , mon cher Fils ; je vous en conjure par toute l'amitié que vous m'avez jurée , ou plutôt je vous en conjure au nom de Jesus. Votre réponse décidera de ma vie ou de ma mort.





L E T T R E

DE MADAME DU MONTIER

A U M A R Q U I S.

J'Avois grande opinion de votre force & de votre vertu, mon cher Marquis, cependant je vous avouerai franchement, que je ne m'attendois pas à vous voir pousser l'héroïsme si loin; je dis l'héroïsme, & je ne crois pas rabaisser ce terme en l'employant dans une occasion qui paroîtroit de peu d'importance aux yeux du vulgaire. Il faut à ceux qui composent cette classe d'hommes, des actions d'éclat pour mériter le nom de héros; & dans la vérité, il est mille occasions où elles peuvent être faites par des gens qui n'ont qu'un courage fort mince. Le brillant de l'action, les applaudissements & la gloire qui en sont les suites, enivrent le soi-disant héros, qui, remis dans son sang froid, dans son état ordinaire, seroit le très-humble serviteur de l'héroïsme, & absolument in-

capable de s'élever au dessus de la pusillanimité naturelle pour y parvenir. A mes yeux , ce n'est pas la grandeur de l'action , mais sa difficulté qui constitue le degré de gloire qu'on acquiert en la faisant ; il faut encore que cette gloire n'en soit pas le motif , que le seul amour du bien , du bon , du juste , ait animé celui qui l'a faite : en sorte qu'il s'y porte d'aussi bon cœur , quand il n'a que Dieu pour témoin , que lorsqu'il fixe les yeux d'une multitude , prête à l'applaudir. C'est d'après cette définition de l'héroïsme (que je crois la seule juste) que je juge de votre action , qui , sans contredit , vous a coûté davantage que de vous exposer à être emporté d'un coup de canon , comme vous l'avez fait cent fois sans réfléchir sur le danger. Je suis sûre que vous goûtez actuellement des fruits bien doux de votre victoire. La paix du cœur , trésor inestimable & si peu connu , la paix du cœur , dis-je , vous dédommage amplement de tout ce que vous avez souffert ; & moi qui n'ai rien sacrifié , je partage le fruit de votre victoire. Avec quel tremblement n'attendois-je pas le jour de poste après avoir reçu votre première

lettre ? j'étois dans l'état d'un homme prêt à recevoir sa sentence de mort ; je suis aujourd'hui dans une disposition bien contraire, & chaque heure, jusqu'à celle où je jouirai des transports de joie de ma chere Marquise, va me paroître un siecle. Je conçois qu'elle m'écrivit la derniere fois pendant votre absence, & avant d'avoir pu remarquer l'heureux changement que vous m'annoncez. Vous souhaitez de connoître les motifs de l'absence subite de *Mastrilli* ; je vais vous en instruire. Vous savez que ce Seigneur, qu'on dit fort aimable, étoit désespéré des refus de la petite, & n'avoit de satisfaction qu'à parler de son malheur & de son amour à votre épouse. La compassion qu'il lui inspira, porta dans son cœur une forte d'attendrissement, qu'elle me peignit sans y faire aucune attention, & qui me devint suspect, eu égard aux circonstances critiques dans lesquelles elle étoit alors. C'étoit précisément dans le temps où elle sentoit les premieres pointes de la jalousie, & où un délire, dont vous avez gémi, vous avoit extraordinairement refroidi à son égard. La comparaison du feu de *Mastrilli* pour sa soeur, & de votre glace pour elle, lui arracha

des soupirs & des plaintes ; je connois tout le danger de cet état , & j'aimai mieux l'alarmer mal-à-propos , que de la laisser exposée à un péril qu'elle ne prévoyoit pas ; son amour propre étoit cruellement blessé , sa tendresse pour vous , vivement outragée , & le dépit est un conseiller dangereux. Je fus véritablement effrayée de l'effet que produisit ma lettre ; l'ombre d'un sentiment contraire au devoir , terrassa cette ame pure & craintive ; & manqua causer sa mort. Déterminée à tout pour s'arracher à un péril que j'avois exagéré , comme je vous l'ai dit , elle s'adressa au Comte , & comptant pour rien le jugement qu'il alloit porter de ses motifs , elle le conjura de faire en sorte que *Mastrilli* ne parût jamais devant ses yeux : le Comte le lui promit , & pour ne point commettre la Marquise , parla au nom de la petite , contre laquelle vous étiez alors fort irrité , & fit entendre à ce jeune Seigneur , que le seul moyen de n'en être pas haï , étoit de faire cesser par son absence l'espece de persécution à laquelle il l'exposoit contre son intention. Voilà , mon cher , ce qui occasionna cette absence , dont *Mastrilli* n'a eu garde

de deviner les motifs ; vous auriez eu tout ce détail dans les lettres que vous me renvoyez , & dont la lecture ne pouvoit qu'augmenter votre respect & votre admiration pour votre vertueuse épouse ; j'en suis si persuadée , que je vais occuper mon loisir à copier ces lettres avant de les remettre en place , & je veux absolument que nous les lisions ensemble au premier moment où nous serons réunis. Mais je ne puis attendre jusques-là à vous donner une preuve non équivoque de l'attachement de ma chere Marquise pour vous ; je vous renvoie la lettre qu'elle vient de m'écrire , & je ne vous demande pour prix de mon infidélité , qu'un grand secret par rapport à elle. Cette pauvre femme seroit inconsolable , si elle pouvoit soupçonner ma trahison , & franchement , elle a eu assez de peines sans y ajouter celle-là ; il faut la laisser respirer.

Vous sentez bien que je ne puis ignorer d'où vous font venus vos soupçons , & vous serez convaincu en lisant la lettre de votre épouse , qu'elle ne l'ignore pas. Imitiez-la dans le généreux pardon qu'elle accorde à sa sœur ; vous avez tout sujet de vous plaindre

de cette pauvre infortunée, & le Comte sur-tout, ressent son indiscretion d'une maniere si forte, que dans une ame commune j'aurois à en craindre les effets les plus funestes; j'espere amortir son ressentiment par l'idée de l'état terrible où il me réduiroit s'il demeureroit inflexible. Donnez-lui l'exemple d'un généreux pardon, & que j'aie le bonheur de voir ma famille réunie par les liens d'une tendre & vive charité, qui produira la gloire de Dieu & notre commun avantage.

Je suis, &c.



L E T T R E

*DE LA MARQUISE DE****

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

J'Accepte de bon cœur la devise que vous m'avez envoyée : ne rien prévoir, s'attendre à tout. Quel risque peut courir un enfant docile en s'abandonnant

aux soins d'un pere aussi tendre que sage & puissant ? Cette pensée s'est tellement imprimée dans mon esprit, qu'elle a passé jusques dans mon cœur ; & il me semble qu'il ne pourroit, sans se rendre coupable, former un seul desir, excepté celui de l'aimer. Vous m'avez découvert aussi une illusion dont j'ai été la victime jusqu'à ce jour, & à laquelle je dois attribuer tous les troubles qui m'ont agitée : Dieu m'a fait la grace de ne jamais souhaiter que sa gloire, mon salut, & celui de toutes les personnes qui me sont cheres. Ces desirs sont bons en eux-mêmes, & leur objet m'empêchoit de me défier de la vivacité avec laquelle je faisissois les moyens de les effacer. Voici à quoi je n'aurois peut-être jamais pensé sans vous, ma chere Mere. C'est que ma petite prudence vouloit choisir ces moyens, & qu'au moment où ils n'avoient pas le succès que je m'en étois promis, je tombois dans le découragement & dans la langueur comme si tout étoit perdu, comme si Dieu eût dû asservir ses voies à mes lumieres. Je reconnois aussi combien la volonté propre domine en moi ; un acte de vertu que j'ai choisi de

faire, perd la moitié de son amertume, au lieu que j'ai les plus grandes répugnances à ceux que Dieu choisit pour moi. J'espère, avec le secours de la bonté divine, éviter cet écueil à l'avenir. J'abandonne de bon cœur à la sagesse éternelle, & mes desirs les plus justes, & les moyens de les accomplir, & le genre d'expiation qu'il trouvera le plus convenable à sa gloire & à mon salut. Dans ce moment où je me résigne sans restriction, je ne puis me refuser à une lumière dont je veux vous faire part : c'est que mon amour propre est de bonne composition, & ma soumission bien parfaite quand tout a réussi au gré de mes desirs, & que mes peines ont quelque relâche. Je me sens alors prête à tout faire, & des désagréments que je ne vois plus qu'en perspective, & dont la probabilité même est fort équivoque ; ces désagréments, dis-je, me paroissent des bagatelles que je suis prête à sacrifier à la première marque de la volonté du Seigneur. C'est donc le calme dont je jouis à présent qui fonde toute ma vertu ; du moins j'ai lieu de le craindre. Ma situation est bien changée depuis ma dernière lettre : si j'en

avois cru mes transports , j'aurois commencé celle - ci par vous annoncer cet heureux changement , mais j'ai voulu ménager les vôtres , & vous amener par degrés à la bonne nouvelle que j'avois à vous dire , & que vous avez dû deviner par le commencement de ma lettre qui étoit d'un style bien différent de toutes celles qui l'ont précédée. Mon époux a repris toute sa tranquillité & m'assure que l'état déplorable où il voyoit ma sœur , étoit la seule cause de sa tristesse ; je n'ai pas de peine à me le persuader , il la quittoit peu , & cela pouvoit fort bien lui occasionner des vapeurs mélancoliques. Vous savez qu'il a toujours aimé cette enfant , il avoue qu'elle lui a causé des maux infinis. Il redouble pourtant d'assiduité auprès d'elle , depuis trois jours , & il me dit qu'elle est devenue si pâle & si maigre , qu'on a peine à la reconnoître. Le Médecin m'interdit son appartement jusqu'à ce qu'elle paroisse le souhaiter ; il m'assure que sa maladie a changé de nature , & qu'elle dégénere dans une profonde tristesse : dans cette situation , il faut la ménager extrêmement. Elle mange comme autrefois , dort tran-

quillement , tient quelques discours suivis. On ne se sert d'autre régime avec elle , que de chercher à la divertir , ce qui est fort difficile ; cependant elle commence à paroître sensible aux soins qu'on se donne pour cela , & en marque de la reconnoissance. Elle demanda hier à voir *Mastrilli* , & voulut lui parler en particulier. Ce pauvre garçon est sorti de son appartement si pâle & si abattu , qu'on eût pu croire qu'il relevoit d'une grande maladie , & il nous déclara en soupant qu'il avoit été si affecté de sa tristesse , qu'il avoit besoin de s'absenter quelque temps pour dissiper les tristes idées que cet accident a laissées dans son cerveau. Mon époux s'opposa d'abord au départ de son libérateur , pour moi , je lui dis que si nous aimions *Mastrilli* , nous le laisserions partir , de peur qu'il ne tombât malade à Turin. Ma vivacité a trop percé dans cette occasion , & je n'en ai point été la maîtresse ; on me proposoit d'ôter de dessus mes épaules un poids énorme sous lequel j'étois comme affaissée , j'ai secondé la bonne volonté qu'on avoit à mon égard. *Mastrilli* n'a pas remarqué , à ce que je crois , l'empressement que j'avois de

le voir bien loin , & que je laissois transpirer fort impoliment ; le Marquis m'en a fait des reproches , & je ne fais ce que j'aurois répondu , si ce Seigneur , comme s'il eût deviné mon embarras , n'eût détourné la conversation. C'est à Venise qu'il va chercher à se distraire ; le temps du carnaval qui viendra bientôt est propre à ce dessein. Le Marquis l'a pressé d'abrégé le temps de son absence ; il n'a d'abord répondu que par un soupir , & quelques instans après il a ajouté , que Turin lui avoit été si favorable & si funeste , qu'il craindroit toujours également de s'en éloigner où d'y revenir ; qu'il prévoyoit pourtant qu'il seroit obligé d'aller passer quelque temps à Naples où des affaires de conséquence demandent ses soins. En vérité , je crois que la compassion a réveillé dans son cœur des sentimens trop tendres pour notre pauvre malade , & dans ce cas , c'est agir en honnête homme que de s'éloigner. Quoi qu'il en soit , me voilà entièrement libre , & il est probable que je le vis hier pour la dernière fois de ma vie ; car je me flatte toujours qu'aussi-tôt après la convalescence de ma sœur , nous pourrons repasser

les Alpes ; mes répugnances pour ce pays-ci sont autorisées par le péril que nous y avons couru. Je suis pourtant entièrement soumise à ce que la Providence ordonnera à cet égard ; n'ayez point de peur que je veuille rien déranger : j'ai dit mes raisons au Marquis , il a paru les approuver , & je me suis imposée la loi de ne lui en plus dire un mot , de peur qu'il ne fasse céder sa volonté au desir de me satisfaire. Depuis le retour de sa gaieté , sa complaisance pour moi augmente , ce semble , à chaque instant , aussi-bien que mon attachement pour lui.

J'oubliois de vous dire , qu'au moment où j'ai été sûre du départ de *Mastrilli* , j'ai cessé de le haïr , & que je ressens pour lui tous les mouvements de la reconnoissance la plus sincère. La crainte du péril où sa vue pouvoit m'exposer , les avoit fait disparaître , ou plutôt les avoit suspendus ; j'étois , ce me semble , à tout moment prête à lui dire : de quoi vous mêliez-vous de me tirer de la rivière ? je voulois être noyée , moi. Cette folie m'a passé très-sérieusement dans l'esprit : mais à présent je suis charmée de lui devoir la vie de deux personnes qui me sont extrêmement chères.

Le pauvre Comte a été plusieurs jours sans oser me regarder en face , tant le souvenir de son imprudence le rendoit confus. Je n'ai rien oublié pour lui persuader que j'avois absolument tout pardonné ; il ne peut se pardonner à lui-même ; enfin , le changement d'humeur du Marquis a plus opéré que mes paroles , & il paroît assez porté à croire que nous nous sommes alarmés mal-à-propos. Cette pensée semble l'avoir adouci en faveur de ma pauvre sœur ; il est entré plusieurs fois dans son appartement , & la répugnance qu'elle avoit pour ses soins étant passée , elle a témoigné de la sensibilité en le voyant. Les bonnes nouvelles que vous avez données au Marquis au sujet de son fils , n'ont pas peu contribué , à ce que je crois , au retour de sa santé & de sa bonne humeur : il a pourtant une inquiétude que je ne partage pas. Il souhaiteroit qu'on pût l'appliquer à l'étude , & le lieu où vous êtes lui paroît peu propre à cela , à cause de la disette des maîtres. Je lui demande s'il ne sera pas content , au cas que son fils devienne aussi habile que mes freres ; il me répond qu'il n'en demande pas davantage , & tout

aussi-tôt, je le tranquillise en le faisant souvenir qu'ils n'ont point eu d'autres maîtres que vous jusqu'à quatorze ans.

A propos de mes freres, l'aîné vouloit demander un congé pour nous venir voir à Turin; comme je connois son extrême amitié pour ma sœur, j'ai crain qu'il ne fût trop sensible à son état; je lui ai donc donné d'assez mauvaises raisons pour le prier de différer son voyage: mais il pourroit fort bien arriver que ma lettre ne vînt trop tard, & qu'il n'eût déjà pris ses mesures; il faut laisser le tout à la Providence.





R E P O N S E

D U C O M T E

A MADAME DU MONTIER.

M A D A M E ,

SI je n'eusse pas appréhendé que vous n'eussiez interprété mon silence comme une preuve de la dureté & de l'inflexibilité de mon cœur, je n'aurois pu surmonter le sentiment de honte & de confusion qui m'empêchoit de vous écrire : car, dans la vérité, je me sens tout-à-fait indigne de cet honneur. N'attendez pas le détail des effets que votre lettre a fait sur moi ; je suis anéanti, confondu, c'est tout ce que je puis distinguer. Femme vraiment forte ! lien sacré que Dieu a destiné pour réunir une famille qu'il frappoit dans sa colere, & pour laquelle vous avez présenté des larmes & des prieres qui ont arrêté sa foudre ! votre lettre a fait revivre en moi ces sentiments que vous

me rappelez , & qui n'avoient fait sur mon ame qu'une impression trop légère & trop momentanée pour pouvoir produire des fruits durables. Je ne le vois que trop , à tous mes crimes j'ai ajouté celui d'une conversion simulée ; je vous trompois , je me trompois moi-même : mes sentimens vertueux n'étoient que dans mon imagination , & n'avoient point leur source dans mon cœur ; je m'abusois Mais non ; c'est bien sincèrement que j'ai abjuré mes erreurs passées ; c'est de toute l'étendue de ma volonté que j'ai promis de les réparer , je dois même convenir avec vous , que j'ai fait des efforts sinceres pour m'attacher au bien que j'aime , & m'arracher au mal que je déteste , même en le commettant. Ma foible vertu me prête des forces dans les bagatelles , dans les occasions de néant : mais quand il s'agit d'un effort un peu pénible , elle m'abandonne , & je succombe. Je me flattois qu'il ne falloit que vouloir être vertueux pour le devenir ; débrouillez-moi ce cahos , Madame. Je suis dans l'état d'un homme lié de toutes parts , & attaché contre terre , qui brûle du desir de recouvrer sa liberté ; il s'a-

gite & se fatigue en vain ; ses efforts aboutissent à briser des fils déliés : mais lorsqu'il croit avoir fait beaucoup , il se trouve des chaînes pesantes , qu'il n'avoit pas apperçues , & qui sont telles , que son courage en est abattu , & qu'il n'a pas même la pensée d'essayer à les rompre. Oh pauvre Philosophie ! misérable raison , honneur du monde ! que je reconnois bien votre foiblesse & votre impuissance ! C'est à un secours étranger , à une force qui n'est point au dedans de moi-même , que je dois la victoire que je viens de remporter sur la haine qui s'étoit emparée de mon cœur , & ce secours , je le dois sans doute à vos prieres. De toutes les passions qui tyrannisent l'homme depuis sa dégradation , il n'en étoit point qui me parût plus odieuse , plus contraire à l'humanité en général , & en particulier à mon caractère , que celle dont je suis devenu la victime , & dont je me sens affranchi comme par miracle. De quel poids m'avez-vous délivré , chere & respectable amie ? A mesure que je lisois les caractères tracés par votre cœur , plus que par votre main , arrosés & presque effacés par vos larmes , je sentois cette horrible passion

s'évanouir : mais quand je suis parvenu à l'endroit où vous me dites , que je vais dicter à mon Dieu la sentence qu'il prononcera un jour contre moi-même , & que la mesure que je ferai à mon épouse , sera celle dont il se servira pour moi , je n'ai point été le maître d'achever ma lecture ; une sueur froide a coulé de tout mon corps , mes genoux ont fléchi malgré moi , & , terrassé comme un autre Paul , je ne me suis relevé qu'après avoir , comme vous le dites , assuré mon jugement. Oui , j'ai dit de bon cœur : pardonnez-moi , mon Dieu , comme je pardonne à ma malheureuse compagne ; quelque grands que soient les maux qu'elle m'a faits , ils n'approchent point de ceux que vous avez à me remettre. Quand elle eût été encore plus loin , le bien qu'elle m'a fait en me donnant une Mere telle que vous , Madame , doit tout compenser. A peine ai-je eu fini ma priere , que j'ai couru à l'appartement de la Comtesse , que je n'avois pas vu depuis le premier jour de sa maladie , & comme on craignoit que ma vue ne lui causât une révolution , on l'a prévenue ; elle n'a répondu que par un geste d'acquiescement. Je l'ai

trouvée triste , elle soupire souvent , & comme je lui disois que nous espérons de la voir bientôt entièrement rétablie , elle m'a ferré la main sans me regarder , & s'est inclinée très-profondément : mais il ne m'a pas été possible d'en tirer une parole , ni cette fois , ni toutes les autres que j'y ai retourné ; il est vrai qu'elle est presque toujours assoupie , & que je n'ai pas voulu qu'on la réveillât : ainsi elle peut fort bien ne m'avoir point vu. On va , on vient dans sa chambre sans qu'elle paroisse y faire attention , & il me paroît que ce changement intrigue le Médecin , qui ne nous dit pas tout ce qu'il pense ; on peut pourtant deviner , à l'air de son visage , qu'il aimoit mieux son premier état , & qu'il craint que cela ne dégénere en imbécillité. J'espère mieux , parce que j'ai une grande confiance en vos prieres ; si les miennes peuvent y contribuer , je les offre avec une ardeur qui toucheroit le ciel ; il faut croire que mon indignité en arrête l'effet. Honorez-moi souvent de vos lettres ; servez-moi de guide dans le chemin de la vertu , où je veux sincèrement entrer , & soyez persuadée que la

compassion & la tendresse pour mon épouse , ont pris la place des autres sentiments que je déteste , & dont le Seigneur m'a délivré.

En réfléchissant sur mon état , je suis revenu d'une erreur , qui est celle de bien des gens. On dit qu'il faut bien peu de chose pour faire un bon chrétien d'un honnête homme ; tout le monde m'accorde ce dernier titre , & je vous avoue que je crois le mériter , cependant je suis à cent mille lieues du christianisme , je ne puis me le dissimuler.



L E T T R E

D U M A R Q U I S

A MADAME DU MONTIER.

LA Marquise vient de m'apprendre qu'elle vous avoit fait part d'un discours vague que je fis il a quelques jours par rapport à mon fils , & qu'elle auroit dû , ce me semble , vous laisser ignorer , c'est ce qui vous attirera encore l'importunité , ou plutôt la

fatigue d'une lettre , à condition que vous n'y répondez pas ; je fais que vous êtes accablée , & qu'outre notre commerce , vous en entretenez un avec tous vos enfants ; cela pourroit altérer une fanté qui nous est trop précieuse pour ne pas chercher à la rétablir ; & ce que nous avons de plus habiles Medécins ici assurent qu'une trop grande contention d'esprit aigriroit votre mal , & rendroit inutiles les remedes que vous faites ou que vous devriez faire , car je me défie sérieusement de vous sur cet article , & quand je me rappelle que dans les temps où vous souffriez de cruels maux de dents, vous nous disiez en vous moquant de nos inquiétudes ; mes enfants , *ce n'est que de la douleur sans danger.* Quand je me rappelle , dis-je , ces paroles , je me persuade que vous traitez cavalièrement ce rhumatisme , sous prétexte que *ce n'est que de la douleur.* Mais je laisse cet article sur lequel je vous connois très - incorrigible , pour vous dire , que je ne le suis pas , & que vous m'avez guéri de tous les préjugés que j'avois sur l'éducation ; c'étoit par une vieille habitude qu'il m'échappa de souhaiter des maîtres pour mon

filz ; on en trouve pour toutes les sciences dans les grandes Villes , excepté pour la morale , & nul ne se charge d'enseigner aux enfans à régler leurs passions , car le métier seroit trop ingrat. Or , ce que le mien n'apprendroit point dans les Colleges , je suis sûr qu'il en sera instruit auprès de vous : je vous l'abandonne donc pour tout le temps que vous le jugerez à propos , & je serai content de lui voir un esprit & un cœur façonnés de votre main. Plût à Dieu qu'on eût sacrifié pour moi tous les autres avantages à celui-là ; cela vous auroit épargné bien des peines , & à moi infiniment davantage , car j'ai toute ma vie été le martyr des passions. Pour la dernière attaque que j'en ai soufferte , en vérité , c'étoit une trahison ; je croyois en être le maître , & je ne me fusse jamais soupçonné d'une telle foiblesse. Il semble que la Cour soit un lieu qu'elles regardent comme leur domaine : car elles avoient respecté notre chere solitude. Je n'ai pas des desirs moins vifs que ceux de votre chere fille de nous y voir rassemblés ; cependant je ne fais si nous devons écouter notre goût à cet égard. Nous
avons

avons des devoirs à remplir ici, & les ordres du meilleur de tous les maîtres me paroissent quelquefois une vocation. Décidez ce point comme tous les autres, Madame; vous êtes notre guide, & je me ferai toujours un honneur, un plaisir & un devoir de suivre aveuglément vos conseils, ils m'ont été trop avantageux pour m'en écarter jamais.



L E T T R E

DE MADAME DU MONTIER

A LA MARQUISE.

Courage, ma chere enfant, vous commencez à recueillir le fruit de vos sacrifices: désormais, comme je crois vous l'avoir mandé dans ma dernière lettre, mes leçons vous seront inutiles, & Dieu vous conduira lui-même sans que je m'en mêle. Vous me marquez que votre résignation pourroit bien n'avoir pour fondement que la tranquillité qui a chez vous succédé à la tempête. C'est trop dire,

ma chere Marquise, elle n'étoit pas moindre dans le temps du trouble, & c'est de quoi vous rassurer un peu. Cependant nous avons toujours sujet de nous défier de ce qui paroît de meilleur en nous; notre perfection est une marchandise bien mêlée, & la corruption naturelle est un ver dont il n'est presque pas possible d'éviter les piquures. Humilions-nous donc pour le mal que nous faisons, humilions-nous pour le bien que nous ne faisons pas, & humilions-nous encore pour celui que nous faisons d'une maniere très-imparfaite: c'est-à-dire, que nous devons nous humilier en tout temps, ou plutôt nous remettre à notre place qui n'est qu'un peu au-dessus du néant; mais il faut le faire d'une maniere tranquille, & qui ne diminue rien de la reconnoissance que nous devons à Dieu, pour le calme qu'il daigne nous rendre après un orage si terrible: il connoît notre foiblesse, nous ne sommes ni dignes ni capables de porter sa croix sans relâche; il nous donne le temps de respirer pour renouveler notre courage & nos forces pour supporter les nouvelles peines qu'il lui plaira de nous envoyer, & auxquelles

nous devons préparer notre cœur. C'est le partage des élus, ma chere Marquise, & nous devons dire bien respectueusement aux approches de la croix : *Domine, non sum dignus*. Seigneur, je n'en suis pas digne.

Je vous félicite du départ de *Mastrilli*, non que je craignisse beaucoup pour vous son séjour à Turin. Je suis intimément persuadée que la récompense du sacrifice que vous fites du germe d'inclination que vous sentiez pour lui, fut l'extinction entière de ce sentiment trop tendre. Vous croyez le haïr avant qu'il vous eût déclaré son prochain départ : non, ma fille, votre cœur est trop juste pour avoir payé si mal les services qu'il vous a rendus ; vous craigniez, vous haïssiez le crime, & si-tôt que vous avez cru n'avoir plus rien à craindre, la reconnaissance a repris tous ses droits ; ne vous opposez pas à la juste estime que vous devez à ses vertus, tous ceux qui le connoissent, assurent qu'il est un très-honnête homme ; je le plains bien sincèrement, car j'augure des paroles qui lui sont échappées, qu'il aime encore votre sœur, & son départ augmente la bonne opinion que j'avois de

lui ; car dans ce combat la fuite seule peut assurer la victoire. Vous vous flattez de quitter Turin avant qu'il y revienne, le cœur ne me dit point que je doive vous revoir si-tôt ; la Providence semble vous destiner à faire de grands biens où vous êtes ; il faut suivre ses vues ; remettez toute cette affaire à la prudence de notre cher Marquis ; abandonnons aussi à Dieu votre pauvre sœur. Je vous avoue que j'ai actuellement besoin de tenir ma confiance à deux mains ; la tristesse dans laquelle elle est tombée, est un des plus mauvais symptômes, & il me feroit tout craindre si je ne l'avois pas remise absolument entre les mains de Dieu. Que vouloit-elle à *Mastrilli* ? On diroit que c'est cette visite qui a occasionné son départ. Il faut se rappeler à chaque moment que nous sommes des aveugles, & que le Seigneur est le seul dont les voies sont justes & sages. J'ai reçu une lettre du Marquis, qui m'abandonne son enfant de fort bon cœur ; il me semble que j'aurois été bien dénuée si on m'eût ôté cet enfant. Je vous assure pourtant, ma chère, que j'aurois sacrifié de bon cœur sa bonne petite compa-

gnie à son avancement , si je pouvois croire qu'il perdît ici son temps ; votre époux me paroît convaincu à présent qu'il l'emploie d'une manière utile , & qu'il fait un fonds pour le reste de sa vie. Vous seriez charmée de la facilité qu'il a pour tout ce qui est bon ; son cœur vole au devant de mes leçons , & je paroissais moins l'enseigner , que convenir des choses qu'il fait déjà , & applaudir à ses lumières , comme à ses penchans. Il n'en a que de louables , quoique le retour de sa santé ait développé en lui un ton de vivacité que vous ne lui connoissiez pas , & qui m'a fait un plaisir infini , car je crains les cœurs lents & glacés. Cette santé se fortifie tous les jours : mais en vous rappelant l'état dans lequel vous l'avez laissé , vous comprendrez qu'il lui reste une grande délicatesse. Je suis les progrès de son esprit , de son cœur & de son corps , pour donner à chacune de ces choses , l'exercice convenable , & le succès justifie ma méthode. Je le marque au Marquis , & je vous dis à tous deux qu'il ne faut point troubler les intentions bienfaisantes de la nature , qui travaille à se rétablir ; & je suis persuadée qu'on ne pourroit le

transplanter sans le risquer. Vous en ferez convaincue lorsque vous saurez que mes jambes sont dans un si bon état, qu'elles me permettroient, avec un peu de peine pourtant, de passer les monts. Vous devez concevoir l'ardeur des desirs qui m'appellent auprès de vous, sur-tout dans les circonstances où se trouve votre pauvre sœur : cependant je sacrifie ces violents desirs à la volonté de Dieu, qui m'est manifestée par l'état de cet enfant, que je ne veux ni quitter, ni mener éprouver un changement de climat qui pourroit fort bien lui devenir funeste, sur-tout dans cette saison qui est beaucoup plus froide qu'elle ne l'est ordinairement.





L E T T R E

DE MADAME DU MONTIER

A U C O M T E.

DIeu cache aux grands & aux sages ce qu'il veut bien manifester aux petits & aux ignorants, parce qu'il veut qu'on le reconnoisse pour la source de toute lumiere & de toute sagesse ; voilà, mon cher Comte, ce qui me donne la hardiesse de répondre à vos questions, sans quoi je serois bien honteuse d'être consultée, & très-incapable de résoudre vos doutes. Vous vous flattiez qu'il ne falloit que vouloir devenir vertueux pour l'être en effet, & cette persuasion est un des plus grands obstacles à la vertu, parce qu'elle a sa source dans la confiance en ses propres forces. Nous pouvons nous dépraver à notre gré ; voilà le malheureux apanage de notre nature : mais quand il est question de réparer les maux que notre volonté perverse nous a causés ; quand il faut guérir

les bleffures qu'elle nous a faites, & consolider nos plaies, elle demeure impuiffante, & nous avons befoin du fecours d'un plus habile Médecin que nous. Je vous jure, mon cher Comte, & je le fais par expérience : la Philofophie ne guérit de rien. On s'indigne contre foi-même à la vue de fes foibleffes ; on se débat dans fes liens, & puis c'est tout. Le premier pas qu'il faut faire pour les brifer, c'est d'être bien convaincu de notre impuiffance ; cette connoiffance porte naturellement à implorer le fecours de Dieu, il ne nous le refuse jamais : cependant on peut dire que fa fageffe met des bornes à fa bonté & à fa libéralité. Si par des fecours puiffants nous remportions tout-à-coup une victoire complete, nous oublierions bientôt à qui nous en ferions redevables ; nous nous attribuerions insolemment notre victoire, & l'orgueil prendroit la place des autres vices vaincus. Il est bon que vous m'ayiez humilié, difoit le faint Roi Prophete, qui, après avoir reçu l'affurance de fon pardon, ressentit fi longtemps les triftes suites de fes foibleffes ; lisez fes expressions dans les Pfeaumes : *La pourriture & la corruption s'est*

formée dans mes plaies à cause de ma folie ; mes cicatrices se sont envieillies , & ont dégénéré , par ma folie , en une corruption sans remede. Voilà notre état , mon cher Comte ; notre corruption seroit vraiment sans remede de notre part ; ce qui doit nous consoler , c'est que le secours ne nous manquera jamais , tandis que nous confesserons humblement notre impuissance , & que la persévérance de nos cris fera violence à la justice de Dieu. Il est juste qu'il se fasse chercher , mon cher ami , nous l'avons rebuté pendant tant d'années , & nous voudrions qu'au premier mot il se rendît à nos desirs ; c'est une présomption qui ne peut manquer de ralentir sa grace. Vous me dites que vous aviez cru jusqu'à présent , avec bien d'autres , qu'il falloit peu de chose pour faire un bon chrétien d'un honnête homme ; vous pouvez bien le croire encore , sans craindre de vous tromper , pourvu que vous définissiez bien ce que c'est qu'un honnête homme ; ce mot est dans la bouche de tout le monde , & en vérité , presque personne n'en connoît la signification.

Un honnête homme est celui qui aime l'honneur & la probité , au point

de leur sacrifier sa vie , si cela étoit nécessaire. On n'est guere plus avancé qu'auparavant , après cette définition , parce qu'on n'a pas de justes notions de l'honneur. Vous autres gens de qualité , vous le faites consister à mépriser le péril , & à être toujours en disposition , ou de vous faire casser bras & jambes à l'armée , ou à vous égorger pour une vétille. Vous croyez qu'il vous engage à tenir inviolablement la parole que vous avez donnée à un ami , à garder vos mains nettes du bien du prochain que vous pourriez ravir par violence , à payer les dettes du jeu , à respecter la vérité jusqu'à un certain point. Entre un honnête homme de cette espece & un bon chrétien , il y a une différence bien formelle. Tel qui se croiroit indigne de voir le jour , s'il s'étoit abaissé jusqu'à prendre un écu dans la poche d'un autre , ne se fait point de scrupule de ruiner les Marchands & les Artisans , en retenant leur bien & leur salaire pendant des années. Je fais qu'en lisant ceci , vous direz : oh cela ne me regarde pas , j'ai toujours été exact à payer mes dettes ; fort bien , & vous n'en êtes pas moins un voleur ; permettez - moi ce

mot. L'innocence de cette jeune fille que vous avez ravi, l'honneur de cet époux que vous avez flétri, la fortune de ces enfants que vous avez diminuée en mettant un des vôtres en droit de la partager, tout étranger qu'il est : cette dissimulation qu'on appelle politique, & qui tend sourdement à écraser tout ce qui nous fait ombre pour s'élever sur ses ruines : voilà ce que les soi-disants honnêtes gens du monde se permettent sans scrupule. Mon honnête homme est celui qui suit les règles de la loi naturelle, en gros & en détail, & qui, dans aucune rencontre, ne voudroit pas faire aux autres une chose qu'il seroit fâché qu'on lui fit à lui-même. De celui-là au bon chrétien il n'y a qu'une chose à faire, c'est de purifier l'intention en agissant par des motifs surnaturels. Examinez-vous sur ce pied, mon cher Comte, & vous trouverez bien à décompter. Au reste, je vous dirai, pour votre consolation, qu'il est certains pas qui font faire bien du chemin, soit dans le bien, soit dans le mal. Le sacrifice de votre haine vous ayant été fort pénible, vous attirera une grande facilité pour le reste ; il ne s'agit que de soutenir cette dé-

marche. Je remets votre épouse entre les mains de Dieu , priez pour elle ; il n'est pas plus difficile au Tout - puissant de dissiper sa tristesse , qu'il ne lui a été de calmer ses fureurs.



B I L L E T

DE MADAME DU MONTIER

A U M A R Q U I S.

SAvez - vous bien , mon cher Marquis , comme je regarde la priere que vous me faites de ne point vous faire de réponse ? comme une pure cérémonie. Il est vrai que j'écris beaucoup , & que ma correspondance est fort étendue , mais il n'est pas vrai que cela m'épuise , je serois même fort à plaindre si cet amusement me manquoit , puisqu'il me met au milieu de ma famille aujourd'hui si dispersée. Ne seroit - ce point pour me prévenir honnêtement sur le desir que vous avez de ne plus écrire vous-même ? car , soit dit sans vous offenser , vous êtes fore

pareilleux quand il s'agit de prendre la plume, & si vous n'aviez point été en peine, je n'aurois pas eu de votre écriture. La Marquise est votre secrétaire, & la seule impossibilité de faire passer par son canal ce que vous aviez à me dire, vous a engagé à vous vaincre. Que ceci ne vous effraie point sur un commerce que mon amitié pour vous me rend cher ; je suis bonne Princesse, & fais compatir aux foiblesses de mes amis, en voici la preuve dans la précaution de mettre ceci sur un petit bout de papier, afin que vous puissiez communiquer ma lettre à votre épouse, & la charger de me répondre. J'espère que le cas de lui cacher quelque chose ne reviendra jamais.





L E T T R E

*DE MADAME DU MONTIER**AU MARQUIS.*

JE suis extrêmement flattée, mon cher Marquis, de l'abandon que vous me faites de notre cher enfant, vous pouvez vous en fier à ma tendresse; il est vrai que vous pourriez avec raison être inquiet sur mes talents, cependant il est certain que Dieu les accorde en proportion des emplois auxquels il nous destine. Voilà ma réponse pour ma fille qui s'inquiète de son incapacité pour l'emploi auquel le Roi lui fait l'honneur de la destiner; elle doit penser qu'il est l'organe dont Dieu se sert pour lui déclarer ses volontés, & dans cette persuasion baisser la tête, & se soumettre humblement, sans retour sur elle-même; une humilité qui lui causeroit du découragement, ne viendroit point du Ciel qui ne peut être contraire à lui-même dans les ordres qu'il nous intime.

Je ne crois point votre fils en état d'être transplanté, & c'est ce qui me retient ici ; je lui tiens la place de sa Mere, il faut que ma chere Marquise prenne la mienne auprès de sa pauvre sœur ; je vais aussi me mêler de raisonner sur son état. La solitude ne lui vaut rien, il faut qu'on l'égaie & surtout qu'on ait pour elle une douceur inaltérable. Je viens de recevoir une lettre de ma troisième fille qui me sollicite d'abrèger le terme que je lui ai marqué pour prendre le voile ; j'y consens de bon cœur, pourvu qu'on prolonge celui de son noviciat pendant six ans ; car assurément, je ne consentirai point qu'elle s'engage pour jamais avant qu'elle en ait vingt-cinq. Ce qui l'a engagé à redoubler les sollicitations pour être Religieuse, c'est qu'une de mes sœurs lui a trouvé un fort bon parti ; c'est un homme de trente ans, aimable de sa figure, bon Gentilhomme, jouissant de douze mille livres de rente, & qui est généralement estimé dans notre canton. Ma fille convient de tous les avantages d'un tel établissement, & les exalte pour en conclure que puisqu'elle n'est point tentée, elle ne le sera jamais. Je nie la conséquence

& je lui soutiens que Dieu comptera son engagement du jour où elle a eu dessein de le prendre ; qu'elle peut vivre en Religieuse, & que par conséquent rien ne la presse. Je lui fais remarquer que le Seigneur ne béniroit pas un engagement formé contre la volonté de ceux qui lui tiennent sa place, & comme je lui défends expressément de se lier par aucun vœu, je lui mande que si elle passoit mes ordres, son offrande seroit rejetée de celui qui aime mieux l'obéissance que le sacrifice.



L E T T R E

*DE LA MARQUISE**A MADAME DU MONTIER.*

MA CHERE MERE,

JE ne fais comment mon cœur a pu suffire pour contenir les sentimens les plus vifs & les plus opposés que j'ai éprouvés depuis ma dernière

lettre ; c'est la vue de ma pauvre sœur qui les a fait naître. Elle a demandé à me voir dans le temps où j'allois solliciter cette permission, puisque vous décidiez que la compagnie pouvoit plutôt lui procurer du bien que lui nuire. Comme le Médecin s'est imposé la loi de ne la contredire en rien, il a cédé à son desir, quoiqu'il appréhendât que cette visite n'eût des suites fâcheuses pour les raisons qu'il croit que j'ignore ; je crois même avoir remarqué à son air qu'il l'eût refusé tout net, s'il n'eût craint de faire naître mes soupçons. J'ai volé à l'appartement de cette chere malade, & avec quelle ardeur n'ai-je pas, dans le chemin, prié le Seigneur d'écarter de son cœur & de son esprit les souvenirs funestes qui seroient capables de retarder sa convalescence ! Mon premier mouvement a été de me précipiter dans ses bras : elle m'a repoussé doucement avec sa main, & sans que je pusse ni le prévoir ni l'empêcher, elle s'est jetée à mes pieds, & m'a tellement pressée dans ses bras, qu'il m'a été impossible de lui faire quitter cette humble posture. Ne me demandez point ce que je faisois alors ; je criois, je pleurois,

je lui ferrois la tête contre mon sein, je la conjurois de se relever, j'adref-sois mes vœux au Seigneur, sans sa-voir quelles paroles sortoient de ma bouche. A la fin, ses femmes m'ont aidée à la remettre dans son fauteuil : elle y a resté tranquille en apparence, les yeux baissés, mais l'agitation de ses levres & les divers changements qui se peignoient sur son visage, me mon-troient qu'elle étoit fortement & triste-ment occupée au dedans d'elle-même. Après quelques moments elle m'a dit, mais sans me regarder : Priez pour moi, ma chere sœur; au nom de Dieu, priez pour moi. Oui ! chere sœur, che-re amie, lui ai-je dit, en l'embrassant malgré ses efforts; je n'ai pas cessé un seul moment de vous offrir au Sei-gneur, & notre digne Mere a tant importuné le ciel par ses cris, qu'il se laissera sans doute toucher, & vous rendra une santé parfaite. Faites sortir mes femmes, m'a-t-elle dit d'une voix basse, & souffrez-moi à vos pieds, c'est l'unique situation où je puisse me souf-frir en votre présence. J'ai proposé à sa principale garde de passer dans l'ap-partement prochain; mais cette fem-me a refusé absolument de me laisser

seule avec elle ; elle craint , dit-elle , le retour de ses fureurs à mon égard ; les foux sont malins , a-t-elle ajouté. Ce calme apparent pourroit bien nous présager une rechûte , & qui fait si elle ne se contraint pas pour passer l'envie qu'elle a de vous étrangler , comme elle l'a juré tant de fois ? Quelles paroles , ma chere Mere , & qu'il y avoit de barbarie à m'en assassiner ; je crois que c'est par bêtise que cette femme en a agi ainsi ; ces sortes de gens sont grossiers , ainsi je lui pardonne le mal qu'elle m'a fait. Ce qu'il y a eu de plus cruel , c'est qu'affectant de parler bas , elle l'a pourtant fait de façon à être entendue de la pauvre malade. Je l'ai vue frissonner , élever les yeux au Ciel , & se recueillir pendant quelques instants au dedans d'elle-même ; après quoi se tournant vers sa garde d'en air fort doux & fort soumis , elle lui a dit : vous avez raison , on ne doit pas exposer ma sœur : ensuite s'adressant à moi : accordez - moi , a-t-elle dit , la satisfaction de pouvoir écrire à Madame votre Mere , & vous attendrez ma lettre pour la lui faire tenir. Votre Mere , a repris la garde d'un air

brusque & gai , comme s'applaudissant d'avoir deviné , comme si votre Mere n'étoit la pas sienne , vous voyez que sa cervelle n'est rien moins que saine. Oh ! pour le coup , ai-je dit à cette femme , vous m'impatientez , sortez de la chambre de ma sœur , je vous défends d'y rentrer. Il faut lui pardonner , a repris la malade , vous ne savez pas ce que je lui ai fait souffrir ; d'ailleurs , elle m'est très-nécessaire ; souffrez qu'elle revienne après que j'aurai écrit. Je me suis hâtée de faire donner à ma sœur tout ce qu'elle me demandoit : je suis restée dans son cabinet une heure & demie que j'ai passée à prier avec une telle ardeur , que mon cœur sembloit se fendre , & s'élançer hors de moi , pour voler aux pieds du Trône du Pere des miséricordes. On m'a rappelée ; elle m'a remis une lettre à votre adresse que vous recevrez avec celle-ci. Je lui ai trouvé pour cette fois un air plus tranquille , mais extrêmement abattu. Tout alloit bien jusques là , même au gré de la garde ; malheureusement je me suis oubliée ; je lui ai dit que toute la famille alloit être dans la joie de son rétablissement ; que son époux & le Marquis avoient

été si touchés de son état que j'avois craint pour leur vie. A ces mots, ses yeux se font remplis de larmes : elle sanglotoit de telle sorte que j'ai craint qu'elle ne fût suffoquée : on m'a mise hors de la chambre sans qu'elle ait paru s'en appercevoir ; voyez un peu quel mal j'ai causé par mon imprudence. . . . Le Médecin de ma sœur, auquel on a dit combien j'étois affligée de l'accident dont j'avois été la cause innocente, est entré chez moi dans le temps que je vous écrivois pour soulager ma douleur qu'il vient de changer dans une joie bien sensible ; il chante victoire & regarde comme une crise favorable l'abondance des pleurs que notre chere malade a répandus ; sa tristesse l'inquiétoit plus que ses fureurs, aussi-bien que vous, & il nous le dissimuloit, crainte de nous inquiéter ; il dit qu'actuellement les esprits ont repris leur cours & qu'elle touche au moment d'une guérison parfaite. Je m'en flatte, ma chere Mere, & à vous parler sincèrement, je la crois beaucoup plus avancée dans cet heureux état qu'on ne se le persuade. Je n'ai rien remarqué dans elle qui puisse faire soupçonner la plus légère aliénation d'esprit ; sa tristesse même.

loin de m'effrayer, me paroît une preuve du retour de son bon sens ; elle ne peut réfléchir sur l'état d'où elle sort , sans éprouver des sentiments bien capables de nourrir sa mélancolie. Sa lettre vous apprendra sa situation d'une manière plus certaine que tout ce que je pourrois vous dire ; je suis si affectée de l'état où je l'ai vue , que je ne puis vous parler d'autre chose , & je remets à vous entretenir de ce qui me touche , dans quelques heures. J'invite le Marquis à m'accompagner à la promenade du côté de la Citadelle ; je n'ai pas encore eu le courage d'aller dans le quartier du Valentin , je l'essayerai pourtant , c'est une foiblesse dont je rougis.





L E T T R E

DE LA COMTESSE

A MADAME DU MONTIER.

MADAME,

P Ar où commencer cette lettre ? L'abondance de mes sentiments met une telle confusion dans mes pensées, l'atrocité de ce que j'ai à vous confesser y porte un tel trouble, que je ne fais comment les exprimer, quoiqu'ils se fassent sentir avec une si grande vivacité que j'en suis comme terrassée. Il faut pourtant me résoudre à débrouiller ce cahos, ou, pour parler plus juste, à remuer ce fumier: Ce terme ne rend point encore l'idée que j'ai de mon ame; je me vois, je me sens au dessous de tout, & pourtant je suis sûre de ne reconnoître que la moindre partie de ma misere. Dans cette foule de sentiments qui assiegent mon ame, il y en a deux sur-tout qui la rempliront toute entiere, & que le temps

ne pourra même affoiblir. C'est la honte & le regret d'avoir si fort abusé de la miséricorde de Dieu, en méprisant vos salutaires conseils, & la reconnaissance à la vue des miracles de bonté que Dieu a faits en ma faveur, dans le temps que mon endurcissement & l'horrible abus que j'avois fait de ses graces, eût dû l'engager à m'anéantir. Que mes idées sont changées, Madame, (car je me trouve absolument indigne de vous donner un nom plus tendre.) Quel voile à été déchiré! & comment toute l'éternité pourra-t-elle suffire à remercier la main toute-puissante & bienfaisante qui l'a arraché de devant mes yeux. Je vous le répète, Madame, il me faut une grace supérieure pour soutenir mes nouvelles lumières, & sans cette grace je mourrai de l'horreur que je m'inspire à moi-même. Fille ingrate, sœur dénaturée, épouse perfide, infidèle amie, j'ai trahi, j'ai foulé aux pieds tous les devoirs qui m'étoient imposés par la religion, la nature & l'honneur: je suis véritablement un monstre dont il faudroit purger la terre. Que n'ai-je pas souffert en présence de ma vertueuse sœur! Avec quelle honte & quelle confusion l'ai-je

l'ai-je vu accabler de ses caresses la furie qui n'a rien épargné pour empoisonner le bonheur de sa vie ; qui, dans les transports de ses fureurs jalouses, a souhaité de lui ravir l'honneur, la vie, & quelque chose de plus précieux encore, la vertu. Comment réparer le mal que je lui ai causé & à tout ce qui devoit m'être de plus cher ? Ah ! Madame, s'il ne falloit pour cela que déclarer mes crimes à la face de tout l'univers, le Ciel m'est témoin que je ne balancerois pas un seul moment à le faire. J'eusse déjà déclaré à tout ce qui m'entourne combien je suis indigne des soins qu'on prend de moi, si je ne craignois de les scandaliser. Qu'il me soit permis au moins de rougir à vos yeux, & de vous montrer le fond de ma corruption & l'atrocité de mes excès.

Ma raison a paru aliénée depuis l'heureux accident dont Dieu s'est servi pour me ramener à lui par une voie bien incompréhensible. Hélas ! elle l'étoit déjà d'une manière bien plus funeste. L'applaudissement général qu'on donnoit à ma sœur, les caresses sincères, les louanges naturelles qu'on lui prodiguoit, commencerent

à me la rendre odieuse, je me fatiguois à lui trouver des défauts, & l'inutilité de mes soins à cet égard augmentoit ma rage. Elle parvint à un tel degré, que mon époux commença à me devenir odieux & insupportable par la juste admiration qu'il avoit pour elle & par les éloges éternels qu'il faisoit de sa bonne conduite: je me persuadai que l'amour qu'il avoit eu autrefois pour elle s'étoit rallumé, j'osai le lui reprocher, & la douceur avec laquelle il tâcha de se justifier, parut à mes yeux une preuve du crime que je lui imputois. Enfin la marque d'estime que le Roi lui donna en la choisissant pour gouvernante de ses filles acheva de porter ma haine pour elle au souverain degré. Je n'ai dû qu'à mon orgueil le secret impénétrable de mes sentiments. Martyre de ma superbe, combien m'a-t-il coûté d'efforts pour renfermer au dedans de moi-même les affreux effets d'une passion honteuse à laquelle j'abandonnois mon ame, & dont je ne pouvois me dissimuler la bassesse. Elle m'inspira l'affreux projet de ruiner la vertu de ma sœur, & de la rendre aussi méprisable que moi si cela étoit possible. Le Comte m'avoit

avoué qu'elle s'étoit senti autrefois un germe d'inclination pour *Mastrilli*, & avoit cherché à exciter mon courage en me racontant l'effort héroïque qu'elle avoit fait dans cette rencontre. Cette confiance, loin d'attirer mon admiration, me fut un nouveau motif de jalousie, & un secours pour exécuter l'horrible complot que j'avois fait contre elle. Un jour que *Mastrilli* me paroïssoit empressé auprès d'une jeune personne qui rebutoit ses soins, quoiqu'ils n'excédassent guere la simple politesse, je feignis de l'en croire fort passionné, & je lui dis : votre cœur vous sert mal, & n'a pas pu vous découvrir le seul sujet digne de le toucher, & auprès duquel vous pouviez espérer du retour. La Marquise valoit mieux que nous, & eût été sensible ; je ne vous craignois point assez pour souhaiter votre départ, & ce fut à sa sollicitation que mon époux vous pria de quitter Turin. Chez une femme comme elle, craindre d'aimer est une preuve d'amour. A peine eus-je prononcé ces odieuses paroles, que j'en sentis tout le crime, & j'y fus moins sensible qu'à l'horreur qui se peignit sur le visage de *Mastrilli* ; il

se leva en me lançant un regard d'indignation qui me terrassa, & qui me le rendit aussi odieux que l'étoit ma rivale. Ce fut pour l'éloigner de mes yeux que je représentai au Comte, que la prudence ne nous permettoit pas de le souffrir chez nous, & il suivit mon conseil, plus, sans doute, par considération pour ma sœur, que pour moi : car il commençoit à laisser transpirer son refroidissement à mon égard ; ce que j'attribuois au renouvellement d'une passion mal éteinte. La priere du Comte à *Mastrilli* fit, je pense, plus d'impression sur ce jeune Seigneur que ce que je lui avois dit de ma sœur, & je m'apperçus avec joie qu'il se rendoit assiduellement dans tous les lieux où il espéroit de la rencontrer, qu'il la regardoit avec une attention toute nouvelle, comme pour chercher à lire dans son ame la confirmation de mon discours. La timide vertu de ma sœur servoit à souhait ma méchanceté ; elle rougissoit toutes les fois qu'elle surprenoit les regards de ce Seigneur sur elle, & sa précipitation à détourner sa vue, pouvoit fort bien lui donner lieu de croire que je ne l'avois point trompé, & qu'elle le craignoit

encore. Voilà la situation dans laquelle j'étois , Madame , lorsque la miséricorde de Dieu m'a terrassée. Jugez de l'excès de mon aveuglement : à deux doigts de la mort , au moment d'entrer dans une éternité malheureuse , j'étois moins effrayée de la crainte de perdre mon ame , qu'occupée du dépit & de la rage de me voir abandonnée de tout le monde , pendant que tous les soins étoient pour mon odieuse rivale , & dans cette terrible extrémité , je m'abandonnai à la justice de Dieu , sans même essayer de fléchir sa miséricorde. La force & la violence des passions auxquelles je m'étois abandonnée aliéna mon esprit , mais non pas si absolument qu'il ne me restât une connoissance superficielle de ce qui se passoit autour de moi. J'ai resté dans ce malheureux état jusqu'au temps où vos prières ont forcé , pour ainsi dire , la bonté divine à faire en ma faveur un des plus grands miracles , & c'est de la vertu de ma sœur qu'il s'est servi pour l'opérer. Il y a environ quinze jours que mes idées ont repris quelque ordre. Le premier rayon de ma raison m'a découvert toute l'humiliation de l'état dont j'étois à peine sortie.

Mon premier mouvement a été de fuir & d'aller errer inconnue dans des lieux où l'on ignorât ma honte & mes excès: je ne pouvois supporter la vue de celles à qui l'on avoit commis le soin de veiller sur moi, & pour me soustraire à leurs regards insultants, & les éloigner d'auprès de moi, je feignois de donner au repos, un temps dans lequel je m'abandonnois à tous les excès du désespoir. Je ne voyois nulle ressource dans mes malheurs. Mes crimes me paroissoient trop grands pour espérer sans témérité d'en obtenir le pardon; mes passions avoient pris un tel empire sur mon ame, que je n'avois pas même la pensée d'essayer à faire pour les vaincre des efforts que je regardois comme inutiles. J'étois devenue odieuse à tous ceux qui m'environnoient. Dans cette terrible extrémité, je crus n'avoir d'autre ressource que la mort, & je résolus d'y avoir recours. L'entreprise étoit difficile; j'étois exactement veillée, & ma garde ne me perdoit pas de vue pour ainsi dire. Le désespoir me fit imaginer un moyen de tromper sa vigilance. Je feignis d'avoir un grand besoin de dormir, & je fis fermer exactement les ri-

deaux de mon lit, déterminée à me servir du cordon de ma sonnette pour m'ôter la respiration. En attendant le moment de pouvoir exécuter mon horrible dessein, je restai immobile. Ma garde qui me croyoit ensevelie dans un profond sommeil, s'entretenoit librement avec une des femmes de ma sœur, qui ne m'a pas quittée depuis le commencement de ma maladie, & elles étoient assez proche de mon lit pour que je ne perdisse pas un mot de leur conversation. Mon Dieu! que les passions de Madame la Comtesse sont vives, & son humeur impérieuse & insupportable, disoit ma garde! Qu'elle a dû causer de chagrin à la Marquise sa sœur, qui est si douce! Je suis sûre que cette Dame, & toute la famille, feroit bien aise d'être débarrassée d'un esprit dangereux. Que dites - vous là, répondit la femme de chambre? Vous connoissez bien mal ma maîtresse; elle aime sa sœur avec une tendresse qui n'a jamais eu d'égale. Je me suis avisée de lui rapporter tous les discours que cette folle a tenus d'elle; elle m'a bien grondée de cette indiscretion, & elle m'a promis de me faire ma fortune, si je gardois le secret sur toutes les

extravagances de celle-ci. Ces paroles furent comme un trait de lumière qui perça mon cœur ; je sentis toute ma superbe s'évanouir en présence d'une vertu si pure & si héroïque, & l'horreur que je conçus pour moi-même, me fit jeter un cri qu'on attribua à l'effet d'un rêve, car ma garde s'étant approchée, je feignis de dormir. Je ne voulois perdre aucun rayon de cette clarté précieuse qui venoit de dissiper heureusement mes ténèbres. La vue de ce fonds immense de corruption que j'appercevois en moi, ne fut point accompagné de cette révolte que produit l'orgueil lorsqu'il est démasqué : je me trouvois la plus criminelle de toutes les créatures, & dans le même temps où je détestois les crimes qui m'avoient réduite en cet état déplorable, il me semble que j'aimois la confusion qui m'en resteroit pour toute ma vie. Mon premier mouvement fut un acte de reconnoissance envers la bonté divine, & un desir ardent de tout faire pour lui prouver ma gratitude. Tout à coup la vue des combats que j'aurois à livrer pour exécuter le vœu que je formois d'une vie nouvelle, me causa une agonie terrible : tout

chez-moi se révolta. Un regard fixe sur les promesses de Jesus-Christ en faveur des criminels repentants affermit mon ame ; l'orage qui s'élevoit en moi se calma , & je pris une ferme résolution de demander sans relâche un secours qui ne me seroit pas refusé. Depuis cet heureux jour je n'ai pas cessé de regarder les excès où mon orgueil m'a précipitée , comme le premier châtiement de cet orgueil ; je me suis soumise de bon cœur , ce me semble , au mépris de toute la terre. Cette crainte que j'avois d'être rabaisée a disparu , je sens au contraire un aussi grand desir d'être avilie , que j'en aurois de prendre une médecine qui devoit me sauver la vie , & sans la crainte de commettre une indiscretion , j'aurois déjà cherché à paroître en public pour avaler jusqu'à la lie , le calice d'ignominie qui m'est préparé. J'attends vos ordres à cet égard , Madame ; une obéissance aveugle doit réparer mes révoltes passées, j'ose vous la promettre avec l'assistance du Seigneur. Jusqu'au moment où je recevrai vos commandements , je continuerai à laisser tout le monde dans l'idée qu'il ne faut point encore se fier au retour de mon

bon sens ; il vient de m'en coûter infiniment pour ne pas faire connoître à ma sœur les dispositions de mon ame , je sens que j'avancerois le moment de la parfaite félicité , supposé que je n'aie pas commis à son égard un crime irréparable. Elle m'a dit que mon époux & le Marquis avoient été affectés de ma situation , au point de courir risque de la vie. Je fais certainement que je ne méritois plus de leur être assez chere pour que la crainte de me perdre ait pu produire un tel effet , & ce discours a confirmé chez moi d'affreux soupçons.

A mesure que j'ai examiné ce qui s'est passé dans ma maladie , j'ai craint que le secret que le Comte m'avoit confié au sujet de ma sœur & de *Mastrilli* , ne m'ait échappé ; j'ai même lieu de croire que j'ai instruit le Marquis de l'inclination de mon époux pour la Marquise , & le triste état des deux personnes à qui je dois tout , est sans doute mon ouvrage. Oh mon Dieu ! préservez - moi de cet horrible malheur. Je ne puis vous assurer qu'il existe , jugez-en vous - même , & ne m'épargnez point sur ce qu'il faudroit faire pour le réparer s'il étoit possible.

J'ai cru pouvoir, en attendant vos ordres, faire une démarche qui ne pouvoit être retardée. J'ai demandé *Mastrilli*, je lui ai avoué que ma maladie étoit entièrement finie: mais je l'ai assuré qu'elle avoit commencé beaucoup de temps avant notre accident, & je lui en ai donné pour preuve, le discours insensé que je lui avois tenu sur le compte de ma sœur, & qui n'avoit pas le plus léger fondement. Je lui ai fait part du doute dans lequel j'étois, d'avoir tenu de pareils discours au Marquis, & je lui ai fait remarquer qu'en supposant que j'eusse fait une telle calomnie, il importoit au repos d'une famille qu'il chérissoit, de le perdre de vue pour quelque temps. Hélas! ma chere Mere, cet infortuné Seigneur est une nouvelle victime de ma méchanceté. Mon discours a fait naître dans son cœur une passion qui va faire le malheur de sa vie, il me l'a reproché sans ménagement, & je méritois trop ces reproches pour ne pas convenir avec lui qu'il devoit m'en accabler; ma confusion a fait cesser sa colere, il s'est attendri sur mon état, & m'a quitté sans haine. Grace au Ciel, il a suivi mon conseil, sans paroître pourtant

désabusé des idées flatteuses que je lui avois fait concevoir.

J'aurois souhaité de communiquer cette lettre à ma sœur pour pouvoir me rassasier d'opprobres en sa présence; vous verrez en la lisant, que je n'ai résisté à ce desir que par ménagement pour elle, je n'en veux plus avoir pour moi; une créature qui s'est rendue si méprisable aux yeux de Dieu, ne peut être trop méprisée des hommes.



R E P O N S E

DE MADAME DU MONTIER

A LA COMTESSE.

Lorsqu'une femme enfante, dit saint Paul, elle est dans la douleur, mais à peine est-elle délivrée, que la joie d'avoir mis un homme au monde, lui fait oublier tous ses maux; voilà, ma chere enfant, le tableau fidèle de ce qui s'est passé en moi. Depuis six mois j'ai été véritablement une femme qui enfante; je ne crains point de vous le dire aujourd'hui. Vous êtes

la seule de mes enfants qui ait mis ma vie en danger en venant au monde ; cependant s'il eût été en mon pouvoir, j'eusse choisi de voir renouveler chaque jour les douleurs que je souffris alors, plutôt que d'éprouver la millième partie des peines que m'a causé votre éloignement de Dieu. Actuellement tous mes maux sont passés, oubliés, métamorphosés en une joie si pure & si vive, qu'elle est au dessus de toute expression. Miséricorde du Seigneur, voilà de tes coups ; il n'appartient qu'à toi de changer le poison en remède. Que ne lui devez-vous pas, ma chère fille, pour les grandes choses qu'il a daigné faire en votre faveur ? Ah ! comme vous le dites fort bien, l'éternité toute entière sera trop courte pour lui en marquer votre reconnoissance. Cet heureux changement, qui, à n'en croire que les apparences, ne paroît pas vraisemblable ; cet heureux changement, dis-je, j'y comptois, ma chère enfant, un serviteur de Dieu me l'avoit promis, & sans cet espoir vous auriez à présent ma mort à vous reprocher. Dans le plus fort des douleurs que me causoit votre aveuglement, je me traînai malgré ma sciatique à

la Paroisse : là , nouvelle Anne , je priaï avec tant d'ardeur , qu'on eût pu me soupçonner comme l'autre , d'être ivre , tant les mouvements de mon visage & de tout mon corps étoient extraordinaires. Notre bon Curé , qui est un saint , ne me fit pas cette injure , mais il crut fermement que je me trouvois mal , & me le demanda tout effrayé. Hélas ! lui répondis-je , comme la Mere de Samuël , je ne suis point souffrante dans mon corps , mais je suis une pauvre femme crucifiée dans mon cœur : priez le Seigneur qu'il m'exauce , je ne lui redemande une de mes filles , que pour la lui consacrer toute entiere. Il vous la rendra , Madame , me dit ce saint homme , il n'a pas le courage de résister à des vœux aussi ardents que ceux que vous lui offrez. Je reçus comme une promesse du ciel , l'assurance naïve que me donnoit ce digne Pasteur : depuis ce temps j'ai toujours espéré , & je n'ai point espéré en vain , puisque ma chere fille est dans la ferme résolution de ratifier le vœu que je formai alors pour elle , & qu'elle ne veut plus vivre que pour se consacrer au Seigneur.

La peinture que vous me faites de votre état passé & des différents degrés

que vous avez parcourus pour descendre au fond de l'abyme ne m'a point surpris. Hélas ! ma chere , ces excès je les prévoyois & je les ai pleurés dès la premiere lettre que je reçus de vous dans ma convalescence. Je connus dès lors que la guérison de votre orgueil étoit une cure qui surpassoit le pouvoir de la raison ; il falloit un miracle , je le répete , & vous avez besoin que Dieu les multiplie à tous les instants pour vous soutenir dans les combats auxquels vous devez vous attendre. Il ne faut point regarder votre ennemi comme absolument vaincu ; Dieu l'a terrassé , & lui tient actuellement le pied sur la gorge, si je puis m'exprimer ainsi : mais il viendra un temps où il lui permettra de se relever , & d'employer toutes ses forces contre vous. Voilà la matiere de votre pénitence , de vos combats & de votre couronne ; c'est cette couronne de justice dont parle saint Paul , & qui ne se donne qu'à celui qui a combattu jusqu'à la fin. S'il étoit question d'entreprendre quelques - unes de ces choses que les hommes appellent grandes , relevées , héroïques , je ne craindrois pas pour vous ; la trempe de votre ame est ferme , & le péril ne pour-

roit vous arrêter. Ici tout ce courage devient foiblesse : il faut combattre Goliath, & on ne peut aller à lui qu'au nom du Seigneur, & armé de sa force. Si vous êtes bien persuadée de votre impuissance & de l'efficace des secours qu'il vous destine, vous triompherez & vous irez aussi loin dans la vertu comme vous avez été dans le mal. Vous marcherez à pas de géant dans la nouvelle carrière que Dieu vous ouvre si vous êtes fidelle à la grace ; pour les personnes de votre caractère il n'y a point de milieu ; de violentes passions conduisent aux grands crimes, ou aux vertus héroïques. Du côté du Seigneur, je suis sûre que cette œuvre s'achèvera, il me semble qu'il vous conduit lui-même, & j'ai quelque scrupule de vous donner des conseils. Je ne me rends à la prière que vous me faites, de vous conduire, que pour vous donner un moyen de joindre le mérite de l'obéissance à celui des autres vertus que vous allez pratiquer.

Ne perdez point de vue votre état passé, continuez à vous plaire dans la vue de la corruption de votre nature ; frémissez en pensant où vous seriez à présent, sans une très-grande miséri-

corde de Dieu : je frissonne moi-même en vous le disant ; vous seriez au nombre des réprouvés. Soumettez-vous de bon cœur aux humiliantes suites de votre maladie , & loin de chercher à éloigner les discours qui pourroient y avoir rapport , parlez-en vous-même librement , & de maniere à persuader que vous ne ferez point offensée , lorsqu'on vous en rappellera le souvenir. Je ne vous dis rien par rapport à votre garde , l'esprit de Dieu vous a déjà dicté la conduite qu'il faut tenir avec elle ; vous lui devez beaucoup , agissez en conséquence.

Par rapport à votre époux , il ne vous est pas possible d'imaginer combien vous êtes coupable & chargée de réparations. Vous avez fait tout le malheur de sa vie , & le seul christianisme peut avoir la puissance de l'engager à vous pardonner. Vous ne devez pas balancer à vous jeter à ses pieds , à lui avouer vos excès par rapport à lui , à lui faire voir combien vous les détestez. Je le connois assez pour vous assurer que c'est un moyen infallible de regagner son estime & son cœur. Je crois même que vous pouvez avouer à votre sœur , l'horrible jalousie que vous aviez conçue

contre elle , cachez - lui seulement ce qui a rapport à *Mastrilli* , elle ne soutiendrait pas la pensée de le savoir infirmité de sa foiblesse pour lui. Je fais qu'il est dur à l'orgueil de faire de tels aveux , mais si votre conversion est sincère , vous n'aurez de soulagement qu'à vous faire mépriser toutes les fois que la prudence vous le permettra sans ostentation. Remarquez ce dernier mot , ma chère enfant : c'est ici un des écueils que doivent éviter celles qui commencent à retourner à Dieu ; elles trouvent une satisfaction dans l'aveu de leurs misères , qui tient encore à l'amour propre. Evitez le danger ; ne faites rien d'extraordinaire qui puisse vous faire remarquer ; remettez à la Providence le soin de vous fournir les occasions d'être anéantie & méprisée ; ne les cherchez point , contentez-vous de ne les éviter jamais. Ecrivez-moi souvent , & me marquez avec simplicité vos progrès dans le bien , comme vos foibles. Choisissez un guide éclairé dont vous puissiez tirer du secours ; que ce soit sans affectation & sans publicité. Affichez le christianisme , & non ce qu'on appelle mal-à-propos la dévotion , qui ne touche qu'à l'extérieur ,

& à l'ombre de laquelle on nourrit les passions.

J'approuve votre conduite par rapport à *Mastrilli*, la vue ne pouvoit qu'être désagréable à votre sœur, quoiqu'elle n'ait pas le moindre soupçon des sentiments que vous lui supposez. Je crains bien que vos craintes sur votre indiscretion ne soient fondées ; c'est un nouveau sujet d'humiliation dont vous devez bien profiter. Vous n'avez d'autre moyen de réparer ce mal, s'il est réel, que de prier beaucoup ; faites-le sans relâche, je me joindrai à vous. Si j'en croyois mes mouvements, je volerois à Turin pour embrasser ma chere enfant, qui étoit morte, & qui est ressuscitée ; il faut modérer ce desir, la Providence me fixe ici où je vais jouir d'une nouvelle existence en pensant à l'heureux état où Dieu vous a mise. Je dis de bon cœur avec le vieillard Siméon : désormais, Seigneur, vous pouvez laisser mourir votre servante en paix. Mon cœur ne desire plus rien, tous mes vœux sont comblés, & si à toutes les faveurs qu'il vous a faites, il joint celle de vous faire persévérer dans le bien, je pourrai, à juste titre, m'appeller la plus heureuse de

toutes les Mères , après avoir été depuis plusieurs mois la plus infortunée. Adieu , ma chere fille , rendez-moi le nom que la nature m'a donné à votre égard , celui de *Madame* me blesse , quoique je respecte le sentiment qui vous a engagé à vous en servir.



L E T T R E

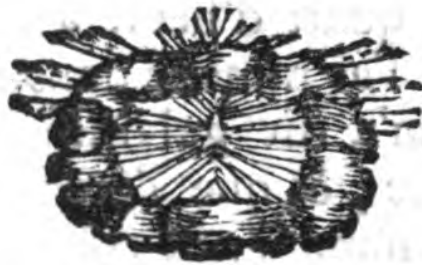
DE MADAME DU MONTIER

A LA MARQUISE.

Vous n'aurez qu'un mot de moi , ma chere Marquise , mon cœur est si plein de ma joie , que ma plume se refuse à toute autre idée. Mes presentiments sont vérifiés , votre sœur est parfaitement guérie pour le corps , & elle entre dans la carrière de la vertu d'une maniere si héroïque que j'espere pour elle une éminente perfection ; je ne vous recommande rien par rapport à elle , la charité vous dictera mieux que moi tout ce qu'il conviendra de faire. Employez tout le pouvoir que

vous avez sur l'esprit du Comte & du Marquis, pour les engager à diminuer le poids de la situation humiliée de notre chere pénitente ; ou je me trompe fort, ou elle me sauroit mauvais gré de cette priere : mais il faut lui laisser le soin de se rabaisser, & d'ailleurs, elle aura assez d'occasions de le faire sans que nous lui en procurions. Pour moi, ma chere, j'ai tué le veau gras, c'est-à-dire, que j'ai donné à dîner à tous les pauvres de la paroisse, en reconnoissance du grand bienfait que nous avons reçu de la miséricorde du Seigneur. Vous auriez pleuré de joie si vous aviez vu avec quelle grace notre jeune Marquis a servi nos pauvres, tête nue & avec un tel respect, qu'on eût dit qu'il servoit celui dont ils sont les images. J'ai eu besoin de modérer son zele, crainte de le trop fatiguer, & après avoir employé le premier demi-quart d'heure à cet acte de charité, je l'ai ramené dans ma chambre où il m'a dit galamment que j'étois rajeunie, & que j'étois aussi belle que sa maman. Vous comprenez-bien que ce compliment ne m'a pas rendue vaine ; il est pourtant vrai que mon visage d'aujourd'hui & celui de hier

font deux visages qui ne se ressembtent guere. Oh ! que la joie est un merveilleux fard. Je mets votre humilité à une terrible épreuve, ma chere Marquise ; je permets à votre sœur de vous apprendre que Dieu s'est servi de votre charité envers elle pour opérer sa conversion ; c'est que je suis persuadée que vous rapporterez à Dieu toute la gloire de cet heureux changement, & que, loin de vous élever, vous n'éprouverez qu'un sentiment d'action de graces pour la faveur qu'il vous a faite en employant un instrument si foible pour faire de si grandes choses. Adieu, je ne puis durer dans ma chambre, & je la quitte à tout moment pour courir à la chapelle ; vous devinerez, à ce qui va se passer chez vous, à quoi je m'y occupe.





L E T T R E

DE LA MARQUISE DE***

A MADAME DU MONTIER.

Quelle scene attendrissante j'ai à vous écrire, ma chere Mere : nos guerriers en sont abattus, & assurent qu'ils sont impuissants à vous rendre ce qu'ils ont ressenti, & ce qu'ils ressentent encore ; de pareilles impressions ne s'effacent point en un jour. C'est donc à moi qu'ils s'en rapportent pour vous faire part de leurs sentiments & de leur joie. Que vous dire de la mienne, je n'ai d'autre moyen de vous la faire comprendre qu'en vous rappelant celle que je ressentis au moment où les Médecins m'annoncerent que cette crise qu'ils avoient décidé devoir vous emporter, vous rendoit à nos vœux.

Aussi - tôt après avoir reçu votre lettre, ma sœur me fit appeller dans son appartement, & parut souhaiter d'être seule avec moi. Pour cette fois,

j'interposai mon autorité auprès de la terrible garde, & lui commandai de se retirer. Si j'avois prévu ce qui alloit arriver, je me serois bien gardée d'éloigner les témoins. Ma pauvre sœur prosterinée contre terre, me fit, malgré mes efforts, une confession que son humilité lui a fait exagérer sans doute. Non ! je n'ai jamais vu un air si pénétré que celui de cette pauvre femme ; elle me conjura de prévenir mon époux & le sien sur le retour de sa raison, & de les conduire dans son appartement où elle renouvela en leur présence les actes humiliants qu'elle avoit pratiqués vis-à-vis de moi. Ce qui m'a surpris davantage, c'est l'air doux & tranquille avec lequel elle avoue ses fautes ; on diroit qu'elle prend une sorte de plaisir à s'avilir & à se montrer sous l'aspect le plus propre à la faire mépriser ; cela est si fort hors de son caractère, que mon époux & le Comte m'ont avoué depuis, que si je ne leur avois pas certifié sa guérison, ils auroient soupçonné sa tête d'être encore dérangée. Il y avoit déjà quelques jours qu'elle avoit demandé le Pere D... excellent Religieux, mais qui n'a point de célébrité ; il y a de l'apparence qu'elle

qu'elle lui a fait une confession générale. Elle pria son époux de lui permettre de sortir le lendemain pour aller remercier Dieu à l'Eglise, ce qu'on lui a accordé sur ma parole. Elle s'apperçoit fort bien qu'on doute encore de sa guérison ; de temps en temps elle en rougit, & je connois qu'elle rentre aussi-tôt en elle-même pour réprimer ce mouvement. A peine est-elle revenue de l'Eglise, qu'elle a demandé comme une faveur à son époux de prendre à son service la femme qui l'a gardée dans sa maladie ; c'est un acte héroïque. Je fais de ma femme de chambre que c'est une vraie Mégère qui l'a traitée avec beaucoup de cruauté. J'ai d'abord été tentée de le découvrir à son époux, puis j'ai pensé qu'il falloit respecter en elle les mouvements de l'Esprit-Saint, & que je devois vous consulter auparavant. A peine a-t-on su dans la Ville qu'elle avoit été à l'Eglise, qu'on s'est empressé à venir lui faire compliment sur sa convalescence. Comme elle n'est point aimée, qu'elle ne l'ignore pas, elle a bien senti que cet empressement cachoit une curiosité maligne, & qu'on cherchoit à s'amuser de sa contenance ;

car, malgré nos soins, le genre de sa maladie a percé par l'indiscrétion de cette vilaine femme qu'elle veut retenir. Cela ne l'a point empêchée d'ordonner qu'on fît entrer tous ceux qui se présenteroient. Il n'est pas possible de rien ajouter à l'air d'honnêteté, de reconnoissance avec lequel elle a reçu tout le monde : elle a tout reconduit sans distinction, ce qui a stupéfait nombre de femmes auxquelles elle avoit refusé cet honneur, & auxquelles, dans le fond, elle ne le devoit pas. Ce matin devoit être pour elle un jour bien terrible ; il étoit question d'aller remercier le Roi de l'intérêt qu'il a eu la bonté de prendre à sa maladie ; il falloit s'exposer aux yeux de toute la Cour où plusieurs se faisoient un plaisir malin de jouir de son embarras. Elle a confondu leur méchanceté, & a fait un trait que je regarde comme un miracle. Vous êtes un peu changée, lui a dit le Roi, & il ne faut pas s'en étonner après une fièvre si opiniâtre. Votre Majesté me permettra de lui dire, a-t-elle répondu, que ma maladie n'étoit point une fièvre ; c'étoit un vrai dérangement de cerveau, & on devoit s'y attendre. Mon combat

avec le Baron étoit une extravagance qui en promettoit d'autres. Comment donc, lui a dit le Roi, vous parlez bien mal d'une action qui a fait preuve chez vous d'une valeur héroïque. La valeur, a repris modestement ma sœur, n'est pas une vertu de notre sexe, c'est la douceur, la décence, l'humilité, & malheureusement je ne connoissois celles-là que de nom. C'est un bonheur pour moi que l'esprit m'ait tourné, je ne pouvois qu'y gagner, & vous y avez effectivement gagné, lui a dit le Roi, en lui présentant une seconde fois sa main à baiser, & je trouve plus d'héroïsme dans l'aveu que vous venez de faire, que dans votre combat. Je vous avoue, ma chere Mere, qu'un coup d'œil jeté sur l'assemblée m'a réjoui : combien de visages se sont alongés ! On s'attendoit à désespérer cette pauvre femme par des propos équivoques sur son état, & il faut renoncer à ce plaisir malin. Je suis bien sûre que ma sœur n'a eu en vue que de s'humilier ; moi qui la connois parfaitement, je voyois combien la nature patissoit en elle ; il est pourtant vrai qu'un orgueil bien entendu l'auroit portée à agir comme elle

a agi ; elle a fait la charge de tous ceux qui prétendoient la mortifier ; il faut de nécessité qu'ils en abandonnent le projet.

Le Roi , après avoir donné plusieurs éloges à la franchise de ma sœur , s'est tourné vers moi , & m'a dit obligeamment qu'il n'avoit point voulu me distraire des soins que je devois à ma sœur pendant sa maladie ; mais qu'actuellement où elle jouissoit d'une santé parfaite , il espéroit que je voudrois répondre à la confiance qu'il avoit eue en moi. Vous connoissez ma timidité , ma chere Mere , je ne fais ce qu'elle est devenue dans ce moment , & me trouvant une force extraordinaire , j'ai eu la hardiesse de me jeter aux pieds du meilleur de tous les maîtres. Sire , lui ai-je dit , Dieu m'est témoin que dans la vive reconnoissance qu'excite en moi la bonté de votre Majesté , je croirois faire peu de vous sacrifier ma vie ; ce sacrifice , j'ose le dire , seroit moins l'effet du devoir que du respectueux attachement que j'ai pour mon Roi ; c'est cet attachement qui me dicte les objections que je vais prendre la liberté de vous faire. Votre bonté vous a fait illusion sur mes foi-

bles talents, mon incapacité ne vous est pas connue, sans quoi vous ne m'eussiez pas élevée à un honneur que certainement je ne mérite pas. Ma conscience m'oblige à conjurer votre Majesté de ne pas s'en rapporter à quelques apparences de vertu qui ont déçu malgré moi ceux qui m'approchent, & je dois rendre ce témoignage à la vérité que le peu de bien qui est en moi m'est étranger, & ne doit être attribué qu'aux conseils d'une Mere digne de former les maîtres du monde. Souffrez donc que je vous prie de faire tomber sur elle l'honneur que vous m'avez destiné. Je ne refuse point, en attendant que sa santé lui permette de venir vous offrir le reste de sa vie, je ne refuse point, dis-je, de tenir sa place. J'ose pourtant demander encore une grace à mon Roi : c'est de me permettre d'attendre ses conseils avant que de prendre possession d'un emploi que je redoute, parce que j'en connois l'importance, & que je refuserois absolument si je ne m'appuyois sur le secours du ciel qui me sera donné par une Mere qui a toujours été son organe à mon égard.

Le Roi m'a écouté sans m'interrom-

pre & sans marquer être ennuyé d'une harangue qui devoit paroître longue à raison de ma difficulté à arranger mes idées ; heureusement pour moi, il a compris le langage de mon cœur, & m'a pardonné mes représentations ; il m'a accordé quinze jours pour vous écrire & recevoir vos ordres ; m'a demandé ce qui vous empêchoit de venir nous joindre, & ayant appris que c'étoit pas ménagement pour la délicatesse de mon fils, il a souhaité, avec bonté, que la santé de cet enfant devînt assez bonne pour vous permettre de passer les monts & lui procurer la vue d'une maîtresse capable de former une élève telle que moi. Je suis forcée de vous répéter les termes, ma chere Mere, car il se trompe, en vérité, sur mon chapitre, & vous savez aussi-bien que moi, qu'une autre auroit plus fait d'honneur à vos leçons. Je suis extrêmement humiliée de la bonne opinion qu'on s'obstine à avoir de moi, parce que ma conscience m'avertit que je ne la mérite pas. Si je veux en dire quelque chose, on prend pour humilité ce qui n'est qu'un acte de justice. Je n'ai qu'une ressource, c'est l'espoir de devenir ce que l'on me croit, si je puis avoir

le bonheur de vous posséder. Vous réglerez ma conduite, mes pensées, mes desirs, & jusqu'aux moindres de mes actions, & il est certain qu'alors je mériterai un peu plus les louanges qu'on me prodigue.

Je vous écris au sortir du Palais, & je me hâte de vous demander quelques avis sur la maniere dont je dois me conduire. J'emploierai les quinze jours qui m'ont été accordés, à demander le secours du ciel; unissez-vous à moi pour le faire. J'oubliois de vous dire que ma sœur, avant que de partir pour la Cour, a fait appeller ma femme de chambre, à laquelle elle a demandé humblement pardon de tout le scandale qu'elle lui a donné pendant sa maladie, après quoi elle l'a embrassée, & lui a remis une bourse de trois cents ducats, en lui disant, qu'elle en avoit obtenu la permission de son époux; & elle a ajouté: je n'aurois pu sans son aveu vous donner cette légère marque de ma reconnoissance; je n'ai rien à moi, ma chere, & le Comte m'a épousée sans un sol de dot, car j'étois une pauvre Demoiselle. Cette fille a couru chez moi si extasiée de l'excuse, du présent & du noble aveu de ma

sœur, qu'elle en étoit comme folle. Ah! ma chere Mere, que je me vois loin de cette chere sœur, dès le commencement de sa carrière! Mais ne trouvez-vous pas qu'elle pousse trop loin la vertu, de vouloir garder cette femme? Marquez-moi ce que vous pensez à cet égard.



R E P O N S E

DE MADAME DU MONTIER

A LA MARQUISE.

JE suis extrêmement édifiée & charmée, ma chere Marquise, de la conduite de votre sœur; elle ira loin dans la vertu, je vous assure, & elle commence d'un air à vous laisser bien loin derriere elle, comme vous le remarquez fort bien. Vous m'obligerez d'entrer toujours dans les plus grands détails sur sa conduite; ce qu'elle fait lui paroît si peu de chose, qu'elle ne daigneroit pas le mander. Je sens, comme vous, qu'elle aura à souffrir infiniment de la nouvelle femme de chambre

qu'elle s'est donnée : mais ce seroit l'aimer foiblement que de vouloir lui ôter ce moyen de réparer ses fautes. Il est des vertus d'éclat qui peuvent fort bien servir de pâture à l'amour propre, & c'est sur celles-là que je lui souhaite une grande circonspection. Pour ces petites vertus journalières de support des défauts du prochain, que personne n'apperçoit, dont on ne se doute pas même, oh de celles-là, elle peut s'en donner à cœur-joie, je n'ai garde de m'y opposer. Dans un certain rang, ma chere, on n'est environné que de lâches-adulateurs; les domestiques s'empressent d'applaudir aux foiblesses, aux défauts même de leurs Maîtres, parce que c'est ordinairement un moyen sûr d'attirer leur bienveillance, & de délier les cordons de leurs bourses. Quelle fortune pour l'autre monde, qu'un de ces caractères acariâtres, opiniâtres, brusquement sinceres ! Ecoutez le trait suivant, rapporté par St. Athanase.

Une Dame qui étoit d'un haut rang, & qui aspiroit à la perfection, pria ce saint Evêque d'Alexandrie de lui donner une des veuves que l'Eglise nourrissoit pour lui servir de compagnie. Le saint qui estimoit beaucoup cette Da-

me, choisit parmi les veuves celle dans laquelle il avoit remarqué plus de piété, de douceur & d'éducation. Au bout de quelques mois, il demanda à la Dame, comment elle se trouvoit de sa compagne ? Fort mal, lui répondit-elle. Comment, lui dit saint Athanase, fort étonné ; me serois-je mépris sur son caractère ? Auroit-elle eu l'imprudence de vous manquer en quelque chose ? Tout au contraire, dit la Dame ; je ne me plains que de sa douceur & de sa déférence : quel moyen d'avancer dans la vertu avec un personne si respectueuse & si soumise ? Je vous entends, lui dit le saint, & j'ai de quoi vous satisfaire. Il connoissoit parmi les veuves, une de ces commeres qui ne parlent que les poings sur le côté, & qui croient faire grace en ne disant que des injures, tant elles sont prêtes à battre. Il la donna à cette Dame, qui, interrogée quelque temps après sur la manière dont elle s'accommodoit de ce dragon, répondit, à merveille, & avec le secours de la grace de Dieu & de cette femme, j'espère parvenir à faire quelques progrès dans la patience. Je suis sûre que votre sœur vous en répondroit autant : mais, par respect

pour sa vertu, ne paroissions pas nous appercevoir de ce qu'elle aura à en souffrir. Si je ne connoissois & n'excusois le motif qui vous a fait parler au Roi de ma vieille figure, je vous gronderois très-sérieusement. Quelle imagination, de croire qu'à mon âge je voulusse m'établir à la Cour ? Non, ma chere fille ; la Providence vous a placée, & elle m'ordonne de rester où je suis. Je ne vous refuserai jamais mes conseils, je ne désespere pas même d'aller passer quelque temps avec vous, après quoi je me rendrai à ma retraite & à ma famille. Souvenez-vous, ma chere, qu'il me reste trois filles : l'ainée restera au couvent jusqu'à ce qu'elle s'y engage, si sa vocation ne se dément pas : pour les deux autres, je me crois dans l'obligation de les élever moi-même. Vous m'allez répondre que je pourrois les mener avec moi, & ne les point perdre de vue ; voici les raisons qui m'en empêchent, & que votre bon esprit ne pourra manquer d'approuver.

Vous connoissez mieux que personne la médiocrité de notre fortune ; je fais que la générosité de mes gendres a bien amélioré nos affaires, & qu'ils ne s'en tiendroient pas à ce qu'ils ont

fait , si j'étois d'humeur à oublier qu'ils ont des enfants ; mais je suis plus que satisfaite de notre état présent. Vos époux ont abandonné votre chétive dot à vos sœurs. Vos freres avantageusement placés leur viennent de céder toutes les prétentions qu'ils pouvoient avoir sur la succession de leur pere , il me reste donc un bien suffisant pour les établir honnêtement en province & pour leur faire un sort dont elles feront satisfaites , pourvu qu'elles puissent oublier la fortune de leurs aînées. Leur bonheur dépend de la modération de leurs desirs , & j'aurois tout à craindre pour elles , si elles pouvoient être témoins de l'éclat qui vous environne vous & la Comtesse. Je n'ai garde de les en laisser approcher de trop près. Vous me croyez nécessaire à votre fils ; l'éducation que je veux lui donner ne réussiroit pas dans le grand monde ; il faut , avant que de l'y exposer , que j'aie le temps de donner à son esprit & à son cœur une teinture de christianisme & de raison assez forte pour résister à la séduction de l'exemple. Je vous le menerai aussi-tôt que sa santé pourra le permettre , si vous l'exigez ; mais ce

ne fera pas pour long-temps, & je me hâterai ensuite de revenir ici où je ferai conduire mes filles. Les raisons qui me faisoient souhaiter d'aller à Turin, n'étant plus, je regarderois même comme une marque de votre tendresse, la permission de ne point sortir de ma retraite. Je remarque dans les lettres de vos jeunes sœurs qu'on leur enfle le courage dans un lieu où elles ne devoient apprendre qu'à être humbles; plus je les y laisserai, plus il me coûtera de peine & à elles aussi pour faire évaporer la fumée dont on a rempli leur cerveau. Je prévois la réponse que vous m'allez faire; un emploi qui me donneroit un rang à la Cour, me fourniroit les moyens de les produire, & peut-être de les établir d'une manière plus brillante. Je vais vous parler à cœur ouvert, ma chère Marquise; j'ai respecté l'ordre de la Providence dans votre établissement, parce que je ne m'en étois point mêlée; cependant je vous avoue que je ne l'aurois ni souhaité, ni choisi pour vous; en voici les raisons: c'est que les hommes tels que le Marquis & le Comte, sont très-rare, & qu'il y auroit de la témérité à en

espérer de pareils pour vos sœurs : c'est que ces phénomènes de probité & de Religion si rares à la Cour , se trouvent plus ordinairement dans nos retraites : c'est que le bonheur est tout-à-fait indépendant des grandes richesses , & qu'on le rencontre plus aisément dans une condition médiocre que dans un rang élevé ; j'en appelle à votre expérience , ma chère fille , & à celle de votre sœur. Le Ciel vous a favorisées de deux époux choisis entre mille , entre dix mille. Rien ne vous manquoit de ce qu'on croit capable de faire le bonheur , & cependant combien peu avez-vous eu de jours sereins ! Jamais les noirs soucis , le venin de l'ambition , de l'envie , les disgrâces & le malheur n'avoient approché de vous dans notre heureuse chaumière ; elle étoit , vous le savez , le séjour de la tranquillité & de la paix , vous l'eussiez trouvée dans des établissemens plus assortis à votre fortune. Je fais que tout ce qui vous est arrivé de fâcheux , étoit dans l'ordre d'une Providence miséricordieuse ; vous aviez besoin d'un contre-poids. Les adversités ont été la médecine de votre état ; médecine dont vous n'auriez pas eu besoin

dans votre condition primitive. Je n'ai garde de rechercher à mettre vos sœurs dans la nécessité de remèdes si amers. S'il se présentoit un Prince, sans que j'y eusse part, je fermerois les yeux sur le danger de leur état, comme je l'ai fait sur le vôtre; j'exciterois ma foi pour croire que Dieu, qui les auroit placées, les soutiendrait; en un mot, je supporterois leur élévation, que je me garderois bien de rechercher. Je vous crois trop de bon sens pour ne pas entrer dans mes idées.

Vous me demandez mes avis pour l'important emploi dont vous allez être chargée; je ne vous dissimulerai point que je le regarde comme très-pénible, une seule chose l'adoucirait: c'est qu'à tous les traits qui m'ont peint votre Roi, je le regarde comme un homme supérieur aux défauts de ceux de son rang; supériorité qu'il doit autant à son christianisme, qu'à son heureux caractère. En général, une personne chargée du soin de former les Grands, doit s'attendre à n'être applaudie qu'autant qu'elle se rendra indigne de son emploi; il devient une pépinière de chagrins amers pour celles qui en sont dignes, & la haine de leurs

élèves, est le salaire le plus ordinaire, le seul sur lequel elles peuvent compter, sans des circonstances bien difficiles à réunir. Je fais que vos Princesses ont le plus heureux naturel, & cela rendroit votre tâche bien aisée, si elles n'écou-toient que vous : mais comment écar-ter cette foule de flatteurs, attentifs à rendre inutile le meilleur caractère ? Malgré tous les désagrémens que je prévois pour vous, il y a une satisfac-tion qu'on ne pourra vous ravir ; c'est celle d'avoir fait votre devoir, & en vérité, elle sera suffisante pour vous dédommager de toutes vos peines, quelque grandes qu'elles soient.

La première leçon qu'il importe d'in-culquer aux Princes, c'est de leur don-ner une juste idée de ce qu'ils sont, & par rapport à Dieu, & par rapport aux hommes. Les honneurs qu'on leur rend dès le berceau, tendent à leur persua-der qu'ils sont d'une nature plus excel-lente que les autres hommes, & que leur rang mérite des égards de l'Être suprême lui-même. Je n'oublierai ja-mais une sottise que votre Pere enten-dit sortir de la bouche d'une Duchesse, & qui ne choqua que lui & une autre personne dans une compagnie fort nom-

breuse. Cette autre personne, qui étoit une Dame de piété, gémissoit sur le sort éternel d'un grand Prince, qui étoit mort si subitement, qu'il n'avoit pas eu le temps de demander miséricorde d'une vie très-licencieuse. Madame, lui dit la Duchesse, croyez-moi, Dieu y regardera à deux fois avant de damner un homme de cette importance ; toute la compagnie fut de son avis. N'avons-nous pas vu un grand Roi très-surpris de ce qu'un Confesseur avoit eu la témérité de refuser l'absolution à sa Maîtresse, sur-tout n'étant qu'un simple Curé de campagne. Il consulta M. Bouffet & M. de Beauvillers pour savoir si le Curé avoit eu ce droit ; il est vrai que ce Prince se rendit aux témoignages réunis de ces deux grands hommes, & qu'il n'eut garde de désapprouver la conduite du Ministre des Autels quand il eut appris qu'il n'avoit pas excédé son pouvoir. Ce Prince ignoroit donc que les Grands n'ont point dans l'éclat de leur naissance, aucune chose qui les distingue aux yeux du Roi des Rois ; il avoit donc cru jusqu'alors, que le trône le dispensoit de l'assujettissement aux loix qui devoient asservir les autres. Cependant

la Reine Mere de ce Prince avoit de la piété, & n'avoit pas manqué sans doute à l'instruire sur cet article le plus important de tous : mais ces leçons avoient été trop superficielles pour faire une impression capable de l'emporter sur les discours des flatteurs : d'ailleurs en bien des occasions, sa conduite avoit démenti ses préceptes. Elle aimoit tellement le Roi, dit Madame de Motteville, qu'elle diroit à son second fils, qu'elle prendroit le parti du Roi contre lui, quand même il auroit tort. N'étoit-ce pas insinuer à ce jeune Monarque que les loix de la justice & de l'équité n'étoient pas faites pour lui ? Or, ces insinuations, quelque légères qu'elles paroissent, font une impression bien plus durable que les principes qui leur sont opposés, quelque fortement qu'on les inculque, parce qu'elles favorisent le malheureux penchant de l'homme à secouer toute sorte de joug. Ma chere fille ne tombera point dans cette faute ; elle inculquera fortement à ses jeunes & illustres élèves, ces beaux sentiments de David, qu'il ne rougissoit point d'exprimer à l'orgueilleuse Michol, qui le blâmoit de l'hommage public qu'il avoit rendu au

Seigneur , & prétendoit qu'il s'étoit avili par - là aux yeux de son peuple. *Puis-je trop m'humilier devant le Seigneur, qui m'a préféré à votre Pere pour me donner le royaume d'Israël.* Elle leur fera remarquer que Dieu ne laissa point sans châtement la hauteur déplacée & ridicule de cette femme ; il la frappa de stérilité , dit l'Écriture , afin qu'elle ne donnât point au monde des enfans qui lui ressemblassent. Mais il ne suffira pas de faire retentir ces leçons aux oreilles de ses élèves , elle n'oubliera rien pour les faire passer jusqu'à leur cœur , & le moyen le plus efficace pour y parvenir , sera de les faire entrer dans leur esprit. Un sentiment qui naît de la parfaite conviction est ineffaçable. Il faut donc profiter de tout pour convaincre vos Princesses , que , formées du mêmes limon que le dernier sujet du Roi leur Pere , elles n'ont rien qui les distingue de lui dans l'ordre de la nature. Le froid , le chaud , la douleur , la maladie & la mort ne respectent point leur dignité ; elles sont assujetties aux miseres communes : donc elles sont égales en ce point au reste des hommes , & sont , comme eux , dans la dépendance absolue de l'Être

suprême, aux yeux duquel toute leur grandeur n'est pas même un atome; elles ne sont pas non plus distinguées des autres dans l'ordre de la grace. Ceux qui mendient, qui travaillent dans les professions les plus viles, ont été faits, comme elles, enfants de Dieu dans le baptême, membres de Jesus-Christ, temples du Saint-Esprit. Ils ont, comme elles, la parole de Dieu pour les éclairer, la pénitence pour les purifier, la sainte Eucharistie pour les nourrir. Ils sont, comme elles, destinés au Ciel, où ils seront leurs égaux, & peut-être leurs supérieurs. Si Dieu montre quelque préférence entre les grands & les pauvres, elle est toute à l'avantage de ces derniers, qu'il semble chérir d'une manière toute particulière. Il a renversé les superbes de leur trône, dit David, & il a élevé les petits & les humbles. Tous les pseaumes sont pleins des exclamations de ce saint Roi sur le malheur des grands, qui s'enorgueillissent; il faut les copier & les faire apprendre par cœur à vos jeunes Princesses. Rappelez-leur aussi ces paroles de Nathan au même Roi, lorsqu'il lui reprocha le violement de la Loi de Dieu; voici ces paroles. *Je vous avois*

comblé de biens, & j'étois disposé à vous en accorder encore davantage, s'il eût été nécessaire; je vous avois élevé au dessus des autres, & cependant vous avez violé ma loi. Il ne faut point vous lasser de leur répéter que leur rang ne leur donne aucune privilege, aucune exemption dès qu'il s'agit de l'observation de la loi de Dieu. Rien ne peut affoiblir leurs devoirs à cet égard, & elles ont même des motifs qui manquent à ceux qui sont nés dans les conditions communes, pour s'attacher à cette sainte loi. C'est que Dieu punit très-souvent par des châtimens éclatans & publics les fautes des Princes; on diroit volontiers qu'il a plus d'indulgence pour les pauvres & les petits. Voyez comment il punit la désobéissance de Saül, l'opiniâtreté de David à faire le dénombrement de son peuple, la vanité d'Ezéchias, &c. . . . Il me vient une pensée, ma chere Marquise; il faudroit extraire de la sainte Ecriture, tous les passages des pseumes dont nous avons parlé, & tous les châtimens dont Dieu frappa les Rois; vous feriez imprimer cet extrait, & ce seroit ce livre dont vous vous serviriez pour apprendre à lire à vos Princesses, afin que ces grandes vérités,

à force d'être rebattues , pussent s'incorporer avec elles. Le Roi ne peut manquer d'approuver ce moyen , sa religion lui en démontrera l'utilité , & vous parviendrez par-là à convaincre vos élèves de ce qu'elles doivent à Dieu , comme créatures & comme placées aux pieds du trône , sur lequel des alliances peuvent les placer un jour. Il faudra , après les avoir instruites sur ce qu'elles sont par rapport à Dieu , leur apprendre aussi ce qu'elles doivent être par rapport aux hommes.

Rien dans ce monde n'arrive sans une sage conduite de la Providence. Elle fait tirer parti de tout , même des fautes des hommes pour la perfection de son ouvrage & le bien de l'univers. C'est l'ambition qui a fait les premiers Rois ; l'ambition est sans doute un mal , & c'est de ce mal que Dieu s'est servi pour mettre & faire régner l'ordre parmi les hommes. Qu'il est peu de Princes auxquels on inculque cette grande vérité ! Si on leur demandoit , lorsqu'ils commencent à se connoître , & qu'ils sortent des mains de ceux qui étoient chargés de les instruire , & qui n'ont fait que les gâter : si on leur demandoit , dis-je , est-ce un grand bonheur d'être

né Prince? ils répondroient, d'après ce qu'on leur a insinué, soit par paroles, soit par actions, oui c'est un grand bonheur. Un Prince est riche, il a de beaux habits, il fait bonne chère, on le respecte, on n'ose le contredire, il ne se gêne pour personne, & tout le monde se gêne pour lui; quand il fait des fautes, ceux qui sont les Juges des autres hommes, ne peuvent le punir.

Apprenez un catéchisme tout opposé à celles que vous instruirez, & qui peuvent devenir Reines; & qu'elles puissent dire, si on leur faisoit la même question: sans doute il y a quelque avantage à posséder le souverain pouvoir; car il met en état de faire de grands biens; mais cet avantage est un foible dédommagement des maux inféparables de la grande puissance. Les grands ne font pas tout le bien qu'ils veulent, & font souvent le mal qu'ils ne veulent pas. Ils ne peuvent faire un heureux qu'en faisant cent misérables; la flatterie forme un nuage épais dont ils sont environnés, en sorte qu'ils ne peuvent appercevoir la vérité. On n'aime en eux que leurs bienfaits, & ils ne peuvent espérer d'avoir un seul ami réel; tout tient à leur rang,

à leurs bienfaits, & rien à leur personne. Ils ne font point de petites fautes, tout est connu, tout est exagéré, & ils se trouveront chargés au jugement de Dieu d'une multitude de crimes qu'ils ont occasionnés par leurs mauvais exemples, leurs négligences, leur ignorance. La loi divine leur est beaucoup plus pénible à observer qu'au reste des hommes. Quelles violences n'ont-ils pas à se faire dans tous les instants pour conserver l'humilité au milieu des honneurs & des adulations; pour demeurer pauvres d'esprit au milieu des richesses; pour garder la tempérance dans de continuel féstins! Ils sont vraiment comme Tantale au milieu de tous les faux biens, sans oser y toucher, crainte de se salir, s'ils ont des notions claires des devoirs du chrétien; ou perdent leur ame, s'ils se plongent dans cette jouissance. Mon frere, disoit au Dauphin de France une de ses sœurs, que le ciel a ravi au monde au milieu de ses plus belles années: je trouve notre condition misérable, en ce que nous pouvons croupir dans nos défauts, sans que personne nous aime assez pour nous en avertir. Voilà le grand malheur dont vous devez alarmer vos Princesses; ne craignez point

point de les effrayer trop , on les rassurera assez. Répétez-leur , que le seul moyen de se dédommager du malheur d'être nées Princesses , c'est de profiter de ce funeste avantage pour faire du bien , comme je vous l'ai déjà dit , & détaillez-leur les différents biens qu'elles sont obligées de faire , & qu'elles peuvent faire en effet.

Le premier & le plus important , est le bon exemple. On peut dire avec vérité , que les mœurs du peuple dépendent de celles des Grands ; elles doivent édifier dans la maison de Dieu. Si elles s'y tiennent avec le plus profond respect , si elles ne se permettent jamais d'y parler , si elles y prient avec ferveur , qui osera y commettre des irrévérences ? Elles doivent édifier dans les conversations. Si elles ne se permettent jamais une parole qui puisse blesser la charité & la décence , si elles refusent leur estime & leurs bontés à celles qui s'écarteront des règles qu'elles se prescrivent elles-mêmes à cet égard , elles mettront bientôt au néant la médisance , la calomnie & les paroles libres. Elles doivent donner l'exemple de la modération & de la modestie dans leurs habits. Si leur rang les force à la magni-

ficence, il ne peut les engager à suivre les modes qui blessent la pudeur. C'est à elles à donner le ton, & elles le donneront en effet. Si elles témoignent dans leur cercle qu'elles ne peuvent s'empêcher de mépriser une femme qui découvre sa gorge; si elles détournent leurs regards de celles qui oseront paroître devant elles en cet état, elles feront bientôt disparoître ces nudités indignes de la sainteté du christianisme & de la pudeur qui doit être le caractère distinctif des personnes du sexe.

Apprenez à vos élèves à fermer l'oreille aux flatteurs; faites-leur bien concevoir que l'adulation est une insulte réelle; on ne les louera avec excès, que parce qu'on les croira assez stupides & assez vaines pour se plaire dans cette fumée, & la payer de leur confiance ou de leurs bienfaits. Si dès le commencement elles montrent une aversion décidée pour cette bassesse, elles réduiront les personnes qui les approchent à chercher à leur plaire par des moyens plus honnêtes. Qu'elles bouchent les oreilles aux rapports, & si elles découvrent qu'on ait cherché à les tromper pour perdre quelqu'un,

qu'elles chassent hautement le calomniateur pour intimider les autres.

Inculquez bien à vos Princesses qu'une haute naissance, une grande place, est une vocation aux grandes vertus, à la sainteté ; mais tâchez de leur donner une juste idée de la sorte de sainteté qui convient à une Reine, à une Princesse. Il s'en est trouvé plus d'une qui, pour avoir pris une dévotion de travers, (& elle est toujours telle quand elle les éloigne des devoirs de leur état) il s'en est trouvé, dis-je, qui ont aliéné le cœur de leurs époux, & les ont plongés dans le libertinage.

Il faudroit un volume, ma chère fille, si je voulois entrer dans tous les détails qui conviennent à votre place ; je m'en rapporte à votre prudence, & plus encore au secours du St. Esprit dont vous ne cesserez de demander les lumières à tous les instants. Ce sera lui, & non votre industrie & savoir-faire qui feront passer ce que vous direz de l'oreille de vos Princesses jusqu'à leur cœur, afin que ce bon grain y germe, & produise cent pour un. Adieu, ma chère, vous pouvez m'écrire toutes les fois qu'il vous surviendra quelque embarras ; non que

je me croie capable de le résoudre par moi-même , mais Dieu qui aime l'ordre bénira la confiance d'une fille à sa Mere , & la récompensera par des lumieres qui me manquent , & qu'il me donnera en proportion de vos besoins , comme je l'espere de sa divine pitié.



L E T T R E

D E L A C O M T E S S E

A M A D A M E D U M O N T I E R ,

JE ne fais où trouver des forces pour vous instruire du terrible & funeste accident dont la main de Dieu vient de nous frapper. Ma sœur, trop accablée de son malheur pour être en état de vous en instruire , me charge de cette triste commission. Nous avons perdu le Marquis, ma chere Mere, mais le funeste moment qui nous l'a ravi, avoit été précédé de circonstances bien propres à vous faire trouver sa mort précieuse aux yeux de la foi. Il ne manquoit à la sainteté de ma sœur que

cette dernière épreuve. Sans la parfaite résignation dont elle s'est faite une heureuse habitude, vous auriez à pleurer sa mort aussi-bien que celle de son époux ; mais la religion la soutient.

Il est difficile de croire que notre cher Marquis n'ait point eu un pressentiment de sa fin prochaine ; il nous en entretenoit librement depuis un mois, quoiqu'il avouât qu'il étoit dans la meilleure santé : il est parti les trois dernières après-dînées, sans que nous eussions le moindre soupçon de ce à quoi il s'occupoit. Il y a quatre jours que son domestique lui porta le bouillon qu'il avoit coutume de prendre tous les matins, vous savez qu'il avoit toujours eu beaucoup de confiance en cet homme, il lui dit donc qu'il ne vouloit rien prendre, parce qu'il alloit finir dans la matinée une confession générale qu'il avoit été fortement inspiré de faire ; qu'il espéroit communier ensuite, puis passer chez son notaire pour y signer son testament qu'il avoit changé la veille. Eh ! mon Dieu, Monsieur, lui dit ce valet de chambre la larme à l'œil, pourquoi cette triste précaution ? vous trouvez-vous mal ?

Je te jure , lui répondit - il , mon pauvre garçon , que ma santé est parfaite ; mais le Prophete nous apprend que la vie touche à la mort , & je suis résolu à l'avenir de ne commencer aucune journée sans penser qu'elle sera peut-être la dernière de ma vie ; cette précaution ne donne pas la mort , & est un moyen de bien vivre. Au reste , ajouta-t-il , avertis la famille que je ne puis dîner aujourd'hui dans le lieu où ils sont invités ; on y dîne trop tard pour un homme qui sera à jeun , & puis , j'ai consacré toute cette journée au recueillement & à la priere. Tu diras à la Marquise que j'exige absolument qu'elle ne rompe pas sa partie , & qu'elle me désobligeroit beaucoup d'y penser. Tu me feras préparer un seul poulet avec ma soupe. Ma sœur étoit allée rendre ses devoirs aux Princesses ; cet homme fût l'y trouver , & lui dit si positivement que le Marquis souhaitoit qu'elle fut chez le Comte D... où nous étions invités ; qu'il la persuada de s'y rendre. Je m'habillai dans la même intention & étant entrée dans l'appartement de notre cher Marquis , je le trouvai au dessert. Surprise du changement qu'il

avoit fait dans notre partie, je lui en demandai la raison, & lui dis que je craignois qu'il ne fût incommodé. N'ayez aucune inquiétude, me répondit-il; j'ai dormi depuis quelques jours huit heures sans m'éveiller, je suis resté sur mon appétit après avoir mangé ma soupe & mon poulet, j'ai le pouls comme celui d'un enfant. Il avança le bras en finissant ces paroles, & dans l'instant il tombe dans son fauteuil & il expire. Mes cris attirèrent toute la Maison; on courut chercher Prêtres & Médecins; hélas! tout étoit inutile, il ne vivoit plus. Mon époux présent à ce triste spectacle tombe dans un état peu différent du mort, & moi accablée, terrassée d'un tel spectacle, il fallut que l'intérêt de ma pauvre sœur soutînt mes esprits prêts à m'abandonner. Je fais porter le Comte dans mon appartement & je dépêche un laquais à ma sœur pour la prier de s'y rendre, en lui disant que mon époux a eu une foiblesse qui ne nous permet pas de la joindre. Pendant cet intervalle, le Comte a repris ses sens, & je lui ai fait sentir de quelle conséquence il étoit de préparer la Marquise par degrés à la connoissance

de la perte ; elle est entrée au même instant , & comme le valet-de-chambre du Marquis lui avoit dit de la part de son maître qu'il seroit dehors toute l'après-dinée , elle ne s'est point effrayée de ne le point voir ; mais elle a insisté à ce qu'on l'avertît promptement de l'état où étoit son ami. Il a donc été bien mal , nous dit-elle en nous voyant tous en larmes , & en appercevant son Confesseur qui est celui de toute la famille ? Le Médecin qui étoit prévenu lui a dit qu'il n'étoit pas tout-à-fait hors de danger , ce qui a jeté la pauvre Marquise dans des terreurs qu'il n'est pas possible d'exprimer & qui n'étoient que le prélude de celles qui lui restoit à essuyer. Hélas ! ma douleur surpassoit la sienne , il lui restoit une espérance dans le malheur qu'elle redoutoit pour mon époux , & la perte qui m'arrachoit des larmes étoit sans ressource. Son Confesseur l'ayant tiré à l'écart , lui dit : Madame , il ne faut point nous flatter , le Médecin m'assure que ceci se terminera par la mort. Au nom de Dieu , faites usage de votre courage & de votre Religion pour consoler votre pauvre sœur. Il faut montrer en ce moment , comme dit St.

Paul , que les chrétiens ne peuvent s'affliger en payens de la mort de leurs proches , par la certitude où ils sont que ce qui est véritablement une mort pour les infideles , n'est qu'un sommeil pour eux , & le passage à une meilleure vie. Je vais rester seul avec le malade ; passez dans le cabinet de la Comtesse , & forcez votre douleur au silence pour lui remettre devant les yeux tous les motifs de soumission à la volonté divine que votre foi pourra vous suggérer. Ma sœur ne répondit que par un soupir en levant les yeux & les mains au Ciel ; elle se laissa conduire dans ce cabinet où je la suivis , & pendant une heure que nous y fûmes ensemble , elle me parla de la soumission que je devois à Dieu d'une manière si sublime , qu'elle paroïssoit inspirée d'en haut. Quelles étoient mes pensées pendant ce temps ! Vous pouvez vous les représenter. L'essai que nous faisons de la sensibilité de ce cœur trop tendre , nous faisoit frémir dans la crainte de ce qu'elle alloit éprouver lorsqu'elle connoitroit sa perte. Vous pensez bien qu'on avoit laissé des Chirurgiens & des Médecins auprès du corps de mon pauvre Beau - frere. Quelquefois une forte

léthargie à toutes les apparences de la mort ; je me flattois en secret, & malgré moi, & je n'étois occupée que des moyens de retenir ma sœur le plus long-temps que je pourrois, pour laisser à ceux qui étoient auprès du Marquis, celui d'éprouver, par tous les moyens possibles, s'il ne restoit aucune espérance. Le Médecin m'ayant proposé de prendre une portion cordiale pour soutenir mes esprits, la Marquise, pour m'y engager, consentit à m'en donner l'exemple ; elle demandoit à chaque instant, si ceux qu'elle avoit envoyés pour chercher son époux, étoient de retour, & se désoloit de l'impression que feroit sur lui une telle nouvelle. Pour moi je demandois à Dieu de m'inspirer les moyens de lui en découvrir la vérité, lorsque j'entendis de grands cris par toute la maison, & parmi plusieurs voix confuses, je discernai celle-ci : le Marquis n'est point mort, il a fait quelque mouvement. Ma sœur qui les entendit comme moi, s'élança vers la porte avec tant de vivacité, qu'il ne me fut pas possible de la retenir, & perçant la foule des domestiques qui entouroient le lit sur lequel étoit étendu son époux, elle se précipite sur lui, &

y demeure sans connoissance. On la transporta chez moi ; on la mit au lit sans qu'elle reprît ses sens, & ce ne fut qu'au bout de quelques heures qu'elle ouvrit les yeux. On la soutint dans l'idée que son époux vivoit encore, & qu'une violente attaque d'apoplexie nous avoit fait croire qu'il étoit mort. Ses premières inquiétudes furent pour l'âme du Marquis ; son Confesseur qui ne l'avoit point quittée, la rassura, en lui faisant le récit que je vous ai rendu au commencement de cette lettre. Il s'étendit beaucoup sur la piété avec laquelle son époux avoit rempli ses devoirs sans en prévoir la nécessité si prochaine. Ce discours parut faire diversion à la douleur de ma sœur, & comme elle vit qu'elle ne pouvoit espérer la liberté de se faire porter auprès du Marquis, elle ferma les yeux, & se recueillit pour prier avec une ardeur qui eût touché les plus barbares. Elle ne s'interrompit que pour demander de temps en temps des nouvelles du malade. Le Comte crut qu'il falloit profiter du moment où sa fervente prière avoit fortifié son âme, pour lui donner le coup qu'il falloit lui porter tôt ou tard. Notre silence à la dernière question

qu'elle nous fit sur son état , l'instruisit de sa perte. Je frémissais dans la crainte de ce qui alloit suivre ; je connoissois peu le pouvoir de la foi : ce fut à Dieu que mon affligée sœur s'adressa , & pendant plus d'un grand quart-d'heure, elle sacrifia au Ciel ce qu'elle avoit de plus cher sur la terre , avec des paroles si touchantes , qu'elle eût attendri les pierres. Tout fonda en larmes , jusqu'aux Médecins. On décida qu'il falloit la saigner , elle présenta son bras sans faire aucune résistance. Ses pleurs étoient taris , & elle paroissoit si tranquille , qu'on eût pu douter qu'elle connût son malheur. Après qu'on lui eut bandé le bras , elle s'adressa à mon époux , & lui dit : mon cher Comte , j'ai deux graces à vous demander , & je vous prévins que vous ne pourriez me les refuser sans m'ôter les seuls moyens de consolation qui soient en votre pouvoir. La première , est de m'apprendre toutes les circonstances de ma perte , & les dernières paroles de mon époux. La seconde , de me permettre d'approcher de ce qui me reste d'un époux si cher ; ne craignez point pour moi les suites de cette condescendance ; persuadée que mon époux est actuellement dans le sein de Dieu ,

je rougirois de me montrer indigne par des éclats de douleur d'avoir été l'épouse d'un prédestiné. Je ne verrai point son corps sous l'aspect funeste de la mort ; je l'envisagerai glorieux, ressuscité, & tel que j'espère le voir au jour du dernier jugement ; ce point de vue est seul capable de rendre la paix à mon ame. L'on balança quelque temps à se rendre à ses desirs ; enfin le Comte & son Confesseur opinèrent à la satisfaire, & le succès a justifié le parti qu'ils ont pris. Le valet de chambre fut appelé, & en fondant en larmes, rapporta à sa Maîtresse la conversation qu'il avoit eue avec son Maître le matin du même jour. Je m'efforçai ensuite de lui dire les dernières paroles qui étoient sorties de sa bouche. Elle écoutoit avec une attention tranquille, mais avide ; il sembloit qu'elle cherchât à rassembler au fond de son cœur tous les motifs de s'affliger d'un côté, & de se fortifier de l'autre. Elle se leva ensuite, & d'un pas ferme, marcha vers la chambre du Marquis ; elle s'agenouilla proche de son lit, lui baissant respectueusement la main, & les yeux fixés sur ce visage, que les horreurs de la mort sembloient avoir respecté, elle pria en

silence avec tant de ferveur , que je ne doute point que ses prieres n'aient ouvert le Ciel au Marquis , supposé qu'il eût encore quelques taches à expier. Elle en parut persuadée elle-même ; son visage pâle & mourant s'anima par degrés , puis se tournant vers nous avec des yeux où brilloit tout le feu de l'espérance : il est heureux , nous dit-elle , ne profanons point par d'indignes regrets le jour de son triomphe. Il a donné à manger à Jesus-Christ qui avoit faim , il l'a vêtu quand il étoit nu , il l'a visité dans sa maladie , & le Dieu de toute magnificence , qu'on ne peut surpasser ni égaler en générosité , lui a rendu au centuple dans cette vie , ce qu'il lui avoit donné en lui inspirant de se réconcilier avec lui pendant le peu de jours qu'il lui laissoit , & à l'instant où son ame a quitté son corps , il lui a dit : Venez le béni de mon Pere , venez posséder le royaume qui vous est préparé de toute éternité. O bonheur ! O gloire sans mesure ! Seigneur , achevez votre ouvrage ; vous n'avez couronné que la moitié du Marquis , l'autre reste encore dans cette vallée de larmes ; abrégez les jours de son exil , ou si votre sagesse veut les prolonger , faites

que fans distraction je fois unie à la partie de moi-même qui n'a plus d'autre occupation que celle de vous aimer & de chanter vos louanges. Et toi, cher époux, tranquille dans le sein de ton Dieu, n'oublie point ton épouse gémissante, que tu as laissé exposée sur une mer orageuse, & pleine de dangers. Tu connois à présent que je n'ai jamais souhaité pour toi que la gloire dont tu te vois possesseur; le salut de mon ame ne m'étoit pas plus cher que le tien; c'étoit le but de toutes mes pensées, de toutes mes paroles, de toutes mes actions & de tous mes desirs. Je le sens, la mort n'a point brisé nos liens, l'amour que je te portois étoit plus fort qu'elle. Tu m'aimes encore, tu ne quitteras pas le trône de Dieu, tu lui demanderas sans cesse miséricorde pour moi, tu l'adoreras, tu l'aimeras, tu le remercieras en mon nom, tu seras mon protecteur auprès de lui, jusqu'au moment heureux où nous serons réunis.

Vous me connoissez, ma chere Mere, & ne suis rien moins que portée à croire des choses extraordinaires: cependant, soit que mon imagination enflammée par les discours de ma sœur, ait agi, soit que Dieu ait voulu, par une marque

sensible , consoler & fortifier cette héroïne chrétienne , il est certain que nous avons cru voir un mouvement dans cette main froide & glacée , sur laquelle ma sœur attachoit ses levres , comme pour marquer le consentement qu'il donnoit à la priere ardente qu'elle venoit de lui adresser. Ma sœur est persuadée de ce miracle , & ce que je regarde comme un autre miracle , qui paroîtra aussi grand à ceux qui la connoissent , c'est que cette femme si foible , si timide , si réservée , ait parlé avec tant de force & de majesté pendant près d'une heure : car je ne vous rends que la plus petite partie de son discours. Elle fut interrompue par le Notaire , à qui la voix publique avoit appris notre perte , & qui venoit proposer l'ouverture du testament. Je vous en envoie la copie , ma chere Mere , c'est une piece digne de passer à nos arrieres petits neveux. Nous avons gardé le corps du Marquis pendant trois jours , à cause de la circonstance de sa mort subite , & nous les avons passés auprès de son lit , d'où ma sœur ne s'est éloignée que pour prendre quelques heures de repos. Quelques amis qui étoient venus pour la consoler , s'en sont retournés pleins d'admiration pour

sa fermeté, sa foi, sa douleur respectueuse, & quelques-uns même en frappant leur poitrine. Le Roi avoit eu la bonté d'envoyer visiter ma sœur dans les premiers moments. Le Comte, aussitôt après la pompe funebre, a été le remercier au nom de la Marquise, & lui demander permission de la conduire dans votre solitude, où elle veut passer le temps de son deuil, & c'est pour vous épargner la surprise, que je surmonte ma peine pour vous donner ce détail. Je n'ai pas beaucoup insisté à accompagner ma sœur; ma grossesse avancée me fait une loi de me ménager, & puis, ce pays me procure des avantages qu'il me seroit difficile de trouver auprès de vous. J'y suis complètement écrasée, & il ne se passe pas un seul jour où je ne trouve les moyens les plus efficaces pour détruire mon orgueil; il semble que tout le monde ait oublié les loix de l'humanité en ma faveur, & se fasse un plaisir de m'anéantir. Mon Dieu! qu'il est dangereux d'avoir été grosse dans les fâcheuses circonstances où vous vous êtes trouvée, me disoit une Dame il y a quelques jours! Il y a beaucoup à craindre pour votre enfant, & il seroit bien triste que son esprit se ressentît de votre

mal ! Dans le premier mouvement , j'aurois sauté au visage de cette femme ; Dieu me soutint. Rassurez-vous, Madame, lui dis-je , ma maladie n'avoit point son origine dans un dérangement des organes , mais dans la violence de mes passions , & j'espère de la bonté de Dieu , qu'il ne permettra pas que la tête de mon enfant en soit affectée. La grace me donna une telle force dans cette tentation , que cette pauvre femme ayant loué une piece de porcelaine , qui étoit dans ma chambre , j'eus un vrai plaisir à lui en faire présent , en reconnoissance du bien qu'elle m'a procuré. Je me suis servi du mot de Pompe funebre en parlant des derniers devoirs que nous avons rendus au Marquis , & ce mot ne fut jamais plus mal employé , ma sœur ayant voulu qu'on suivît à cet égard les dernieres volontés de son époux.





C O P I E
D U T E S T A M E N T
D U M A R Q U I S D . . .

AU nom de la très-sainte Trinité que j'adore & que j'aime de tout mon cœur, je déclare que je meurs dans la foi de l'Eglise qui est une, sainte, catholique & apostolique, croyant de cœur & d'esprit tout ce qu'elle enseigne, parce qu'elle est l'organe du St. Esprit.

Je laisse à Madame du Montier, ma très-chère belle-Mère, vingt mille livres une fois payées, par reconnoissance du bien qu'elle ma fait pendant toute ma vie, sur-tout en dernier lieu en m'ouvrant les yeux sur une passion dont j'allois devenir la victime. Je laisse à chacune de mes belles sœurs non établies cinq mille livres; à mon valet de chambre trois cents livres de rente viagere, & je le recommande à la Marquise; à chacun de mes autres domestiques une récompense que je laisse à la disposition

de mon épouse que je fais héritière universelle de tout ce qui pourra m'appartenir au jour de mon décès, voulant que mon fils dépende absolument de ses bontés. Je suis tranquille sur le sort de ce cher enfant, & ne puis mieux assurer sa fortune qu'en la remettant à la Mere.

Ayant fait réflexion à ce précepte, *donnez beaucoup si vous avez beaucoup*, je ne puis m'empêcher de reconnoître que jusques à ce jour mes aumônes ont été trop modiques. Ainsi, dès aujourd'hui, je destine la moitié de mon revenu pour les pauvres. Si je perdois cette moitié par un accident, il faudroit bien retrancher ma dépense, je ferai à l'avenir pour l'amour de Dieu, ce que je ferois alors par nécessité.

Si je meurs, j'invite la Marquise à prendre sur mon revenu de quoi nourrir & entretenir honnêtement sa maison, & je souhaite que l'excédent soit employé en bonnes œuvres sans vouloir thésauriser. Mon bien, tel qu'il est aujourd'hui suffira à mon fils s'il est honnête homme, & il seroit beaucoup trop considérable s'il ne l'étoit pas, & j'exhorte mon épouse à ne lui en laisser que la part qu'elle le croira capable de bien employer.

Je demande à être enterré comme les pauvres , & qu'on n'emploie pas plus de cinquante livres à cet effet. Qu'on ne s'attende point à trouver de l'argent comptant à ma mort. Je dispose aujourd'hui de vingt-cinq mille livres qui me restoient pour des restitutions , & à l'avenir , l'excédent de ma dépense sera toujours distribué à l'exception de cinquante pistoles de Piémont qui seront mises en réserve pour les besoins urgents.

Je recommande au Comte mon épouse & mon fils ; qu'il leur serve après Dieu de Protecteur & de Pere. Je ne lui laisse rien, non plus qu'à son épouse, car je ne pourrois le faire sans le retrancher aux pauvres , pour lesquels Dieu me donne un tel renouvellement de tendresse, que je souhaiterois pouvoir me retrancher ce qui est au dessus du simple nécessaire à la nature , & ce n'est que par soumission à mon directeur que je réserve le nécessaire du rang.

J'exhorte mon fils à conserver pour sa Mere & sa grand'Mere , le profond respect que j'ai tâché de lui inspirer pour elles : qu'il se souviene que tout est vanité & affliction d'esprit , hors aimer Dieu & le servir ; que je voudrois effacer de mon sang ce grand nombre

d'années sacrifiées à la vanité , à l'inutilité & au crime. J'ai passé pour un honnête homme , & j'ai rempli l'idée qu'on attache à ce mot selon le monde , mais je reconnois que je n'ai été qu'un misérable aux yeux de Dieu , j'espere pourtant en sa miséricorde. L'éducation chrétienne m'avoit manqué , mon fils n'aura point cette excuse , & s'il étoit assez malheureux pour s'écarter jamais des principes qu'on lui donne , je le renie pour mon sang , & j'attache ma dernière bénédiction sur lui , à l'obéissance qu'il rendra à sa vertueuse Mere & à sa respectable Aïeule.

Comme j'espere , ma chere Mere , que la lecture de ce testament fera sur vous la même impression qu'il a fait sur ma sœur , je me hâte de vous l'envoyer , quoiqu'elle vous en porte une copie. Voilà quelles étoient les dispositions du Marquis , la veille de sa mort , & ce qu'il étoit résolu de faire. Pourriez-vous ne pas dire , comme ma sœur , il est dans le sein de Dieu? —





L E T T R E

D U C O M T E

A L A C O M T E S S E.

J E ne vous écris qu'un mot , ma chere , parce que je suis résolu de ne rester ici que deux fois vingt - quatre heures. Notre digne Mere me presse elle-même de la quitter à cause de votre situation. Elle supporte notre perte avec ce courage chrétien qui ne diminue rien de la sensibilité , mais qui donne la force de la supporter. Notre voyage a été heureux , notre chere Marquise m'y a offert , comme à Turin , le spectacle d'une vertu plus qu'humaine. Notre Mere , femme consommée dans la vertu , ne voit rien au delà , & ne cesse de lever les mains au Ciel en reconnoissance des graces qu'il lui a fait en lui donnant une telle fille & un tel gendre.





L E T T R E

DE MADAME DU MONTIER

A LA MARQUISE.

Dieu veut faire de notre chere Marquise une femme de douleurs, ma chere Comtesse ; à peine commençoit-elle à essuyer ses larmes pour la mort du Marquis, qu'il a fallu en répandre de nouvelles pour la perte de son fils. Cet enfant paroissoit entièrement rétabli des infirmités qui nous avoient fait si long-temps craindre pour sa vie ; vive image de son Pere, ma pauvre fille croyoit le retrouver en lui, & n'avoit de consolation qu'à le voir, mais il est des âmes d'élite à qui Dieu se plaît à ôter tous les appuis humains, & telle est votre sœur ; elle a vu périr son enfant dans ses bras par d'horribles convulsions dont il avoit eu des attaques, il y a quelques années, & dont nous le croyions entièrement quitte. Savez-vous ce qu'elle a fait au moment où il est expiré ? elle a couru à la chapelle,

chapelle, & a mis ce corps sans vie sur l'Autel comme une hostie pure & sans tache qu'elle offroit au Seigneur. Dieu me fait la grace de me soumettre à ses ordres, cependant j'avoue à ma confusion que je ne suis la Marquise que de loin, & qu'il n'est pas possible d'imaginer une vertu plus parfaite dans une ame si tendre & si foible par nature. Il est vrai que son corps n'a pu suivre l'effort de cette ame si héroïque; elle a succombé à ses maux & est dangereusement malade, ce qui a retardé le voyage de votre époux, qui ne veut pas m'abandonner dans cette circonstance, & qui se persuade que vous l'accuseriez de cruauté s'il nous avoit laissé en une occasion aussi triste. C'est en ce moment, ma chere amie, que je suis vraiment veuve & dénuée de tout; tous mes soutiens me manquent, votre sœur Emilie est dans une jaunisse qui fait craindre pour elle; elle me demande en grace de lui permettre de mourir Religieuse, c'est-à-dire, de faire ses vœux si les Médecins décident qu'elle n'en peut revenir, & à cette obéissance si parfaite je reconnois la vérité de sa vocation & lui permets de faire tout ce qu'elle voudra, soit qu'elle vive, soit

qu'elle meure. Je devrois être accablée de coups si consécutifs ; mais Dieu pour me soutenir permet que mes pertes ne s'offrent à ma vue que du côté le plus consolant. Il me souvient de cette Spartiate à qui on disoit que son fils étoit mort en combattant pour la patrie, & qui répondit : je ne l'avois mis au monde, nourri & élevé que pour cela. Ne puis-je pas dire avec bien plus de raison qu'elle : je n'avois mis mes enfants au monde que pour aller au Ciel ; ils y vont, n'est-ce pas tout ce que j'ai toujours souhaité pour eux ? Mes pleurs coulent pour moi & sur moi qui voudrois les suivre & qui suis forcée de rester après eux dans cette terre d'exil. Vous y ferez toute ma consolation, ma chere Comtesse, vous vous montrerez digne de vos sœurs & de votre beau-frere ; je croirois commettre un crime si je doutois un instant de la gloire de ce dernier, aussi je lui adresse mes prieres, aussi-bien qu'à mon cher petit, pour qu'ils m'obtiennent de Dieu la force dont j'ai besoin, & à votre sœur, je ne dirai pas la continuation de sa vie, je craindrois de n'avoir que mon intérêt en vue en faisant une telle priere ; c'est la consom-

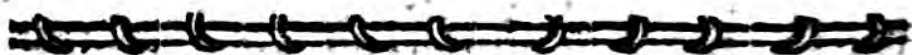
mation de sa sainteté qui je demande & rien de plus, & cette modération est pour moi un supplice au delà de l'expression. Je vous écris ceci au chevet de notre chere malade, qui brûlée d'une fièvre ardente, est dans une tranquillité qui feroit croire qu'elle ne souffre rien, si l'agitation de son pouls & les vives couleurs de son visage ne nous apprenoient son état. Elle prend indifféremment tout ce qu'on lui donne & ne forme pas un desir ni pour la vie, ni pour la mort. Je retiens mes larmes en sa présence, non par la crainte d'ajouter à ses peines; c'est par honte de montrer tant de foiblesse auprès d'une telle vertu. Cette chere fille me prie instamment de vous assurer de toute sa tendresse, & de vous demander pardon de toutes les fautes qu'elle a commises à votre égard. Elle va recevoir ses sacrements; nous entrons dans le cinquieme jour de sa maladie, les Médecins la trouvent trop foible pour soutenir une crise, & nous disent que le premier redoublement l'emportera. Il doit arriver à trois heures du matin, & il est neuf heures du soir; jugez dans quel état je vais passer ces heures fatales. Je me tiens à genoux auprès de ce lit, que

je regarde comme le bûcher où mon cher Isaac est lié , & prêt à recevoir le coup de la mort ; Dieu veuille me donner la foi d'Abraham !

La voilà donc passée cette nuit cruelle , & ma chere Marquise vit encore. Mon Isaac descendra de la montagne où il alloit être immolé ; l'Ange du Seigneur a commandé à la fièvre de s'arrêter. Je vous disois hier au soir que j'étois à genoux auprès du lit de ma sainte fille ; le Comte étoit à mes côtés , & en vérité , nous représentions en cet état deux criminels qui attendent leur sentence. Nos yeux élevés vers le Ciel , ne s'en détournoient que pour compter les maux de notre chere malade. Il n'étoit pas besoin de toucher son pouls pour connoître son état ; on pouvoit voir les progrès de la fièvre dans les mouvements de ses veines jugulaires , & je n'y jettois point la vue sans frémir. Chaque minute je comparois ces mouvements avec ceux de la minute qui avoit précédé : car ma montre étoit sur une chaise devant moi , & j'étois obligée de m'y appuyer de temps en temps , crainte de tomber évanouie. A deux heures je me suis sentie couverte d'une sueur froide , & dans un état qui paroif-

soit me mettre aussi proche de la mort que ma pauvre fille. Le Comte vouloit absolument me faire retirer, je n'ai pu m'y résoudre, & j'ai pris, pour soutenir mes forces, une liqueur cordiale dont j'ignore le nom. Sur les trois heures moins un quart, dans le temps où mes yeux fixés sur le col de ma chere Marquise, j'envifageois avec effroi les battements redoublés de ses arteres, qui devoient augmenter à peu près à cette heure, je me suis apperçue avec ravissement, qu'ils commençoient à se ralentir; je l'ai fait remarquer au Comte, & lorsque trois heures sont sonnées, à peine y restoit-il un mouvement imperceptible. On a couru avertir le Médecin, qui avoit couché au château, & lorsqu'il a eu examiné la malade, il nous a transporté de joie, en nous assurant qu'elle étoit sans fièvre, & qu'à moins qu'il ne survint quelque nouvel accident, il y avoit tout à espérer. J'avois supporté ma douleur, j'ai succombé sous les sentiments contraires; il a fallu me saigner sur le champ. Votre sœur s'est assoupie, & a dormi cinq heures d'un sommeil paisible; on n'a pas craint de m'éveiller pour me donner cette bonne nouvelle, & la pâleur de son visage

m'a autant réjouie, que l'auroit pu faire sa santé. Elle a passé tout le jour fort tranquillement; en sorte que le Comte partira demain matin, & suivra immédiatement cette lettre. Conservez-vous, ma chere Comtesse, & pour le corps & pour l'ame; profitez avec avidité de toutes les occasions de vous anéantir; j'approuve fort le présent du vase de porcelaine.



L E T T R E

D U C O M T E

A MADAME DU MONTIER.

JE vous assure, Madame, que j'ai besoin de recourir sans cesse à ce que la foi m'enseigne sur le prix des souffrances, pour me soumettre, sans murmurer, aux décrets d'une Providence, que j'appellerois volontiers rigoureuse par rapport à notre chere Marquise. Les coups dont elle est frappée se succèdent si rapidement, qu'elle n'a pas le temps de respirer. J'avoue que celui que j'ai à vous annoncer, ne peut en-

trier en comparaison avec ceux qu'elle a éprouvés, & que sa grande ame & la vôtre ne daigneront peut-être pas le compter pour un mal; toutefois j'ose me promettre que vous voudrez bien me mettre en état d'arrêter le cours d'une injustice qu'on s'appête à vous faire. Vous savez que les plus proches parents du Marquis étoient deux cousins issus de germain, qui descendent d'un frere de son grand-Pere. Ces gens qui jouissent d'une fortune honnête, n'ont pu voir échapper, sans dépit, la riche succession de leur cousin, & prétendent que les biens qu'il vous a laissés, étoient substitués; je ne fais sur quoi ils fondent cette substitution dont nous n'avons jamais entendu parler. Je fais bien que le bisaïeul du Marquis, dans un temps de mauvaise humeur contre son fils, qui s'étoit marié à sa tête, eut quelque desir de faire un tel acte: mais la réconciliation ayant suivi de près, il n'en fut plus question. Votre désintéressement ne doit pas être écouté dans cette occasion, Madame; souvenez-vous que la Marquise resteroit sans un sou de bien, si on prouvoit ce que l'on annonce, & comme cette considération la tou-

cheroit peu , parce qu'elle méprise les richesses , & qu'elle est sûre d'être toujours Maîtresse de mon bien , je vous prie de considérer qu'elle n'est que dépositaire de celui du Marquis , qui a compté le laisser sûrement à son fils & aux pauvres , en lui en abandonnant la propriété. L'amour qu'elle leur porte , & la justice lui imposent donc la loi de défendre les dernières dispositions du Marquis. Le bien qu'elle abandonneroit seroit une source de malédictions pour ceux qui en deviendroient les injustes possesseurs ; qu'elle leur épargne un crime : elle le pourra d'autant plus facilement , que je me charge de tout l'embaras du procès. Le Marquis m'a déclaré son protecteur , & je remplirai les devoirs attachés à ce titre. Je vous prie donc , à lettre vue , de m'envoyer une procuration de sa part ; c'est l'unique fois qu'elle entendra parler de cette affaire que je prends absolument sur moi.

Mon épouse est heureusement accouchée d'une fille , six heures après mon arrivée ; il sembloit qu'elle m'attendît , car elle fut prise des premières douleurs en m'enbrassant. Je vous écrivis immédiatement après par un ami qui

partoit pour Belley , & qui devoit vous voir en passant : mais j'apprends qu'il est encore à Turin , où une affaire inattendue l'a retenu , & l'a si fort occupé , qu'il en a oublié de mettre ma lettre à la poste. Un moment avant d'écrire celle-ci , je me suis trouvé par hasard auprès du lit de la Comtesse , dans le temps qu'on lui portoit un bouillon , & j'y ai jeté les yeux ; il avoit si mauvaise mine , que j'ai été tenté de le goûter , & il m'a paru détestable. Surpris & fâché au dernier point , j'ai demandé depuis quel temps duroit ce bouillon , & j'ai appris qu'il étoit le dernier de ceux qu'elle a pris toute la nuit. Mon épouse qui n'osoit me dire qu'il fût bon , m'assuroit qu'il étoit passable ; & voyant que je refusois d'en convenir , m'a dit en riant , qu'elle étoit d'un si bon tempérament , que ces bagatelles ne pouvoient lui nuire , & qu'après tout , elle étoit beaucoup mieux servie qu'elle ne méritoit. Une de ses femmes qui étoit présente , m'a averti , au sortir de la chambre , que je ne voyois qu'un échantillon de ce que Madame avoit à souffrir , & que cette furie de garde qu'elle a retenu à son service , la traitoit comme un chien ;

que souvent sa soupe étoit toute figée, & couverte de graisse, qu'elle lui faisoit demander dix fois à boire, & se fâchoit quand une d'elles vouloit lui en donner. Oh ! pour le coup, Madame, c'est à vous que je me prends de cet excès de vertu, vous ferez si bien que vos filles deviendront des saintes. J'y consens de bon cœur : cependant, comme je n'ai point envie de devenir veuf, permettez-moi d'être le modérateur d'un zèle qui pourroit me priver d'une épouse qui ne ressemble en rien à celle que vous m'avez donnée d'abord. La première étoit un Lion, celle-ci est un agneau ; toute sa maison l'adore à présent, & je vous assure que j'y ai causé une joie universelle quand on m'a vu user de ma pleine autorité pour chasser la Mégère qui abusoit si horriblement du desir que la Comtesse a de souffrir. Elle a paru fâchée de l'expulsion de cette femme, qui, dit elle, la servoit à son gré. Je ne suis plus la dupe de cette expression, & je sais ce qu'elle signifie, & comme elle m'a vu déterminé à ne plus souffrir qu'elle approche d'elle, elle lui a envoyé cinq Louis d'or par une de ses femmes, avec l'assurance de trouver toujours en elle

une protectrice & une amie. Oh ! pour cela , elle sera la maîtresse ; qu'elle lui fasse du bien de loin tant qu'elle voudra , je respecterai ses motifs. N'allez pas me gronder , je vous prie , d'avoir ôté ce bourreau à ma femme : dans tout ce qui ne pourra point nuire à sa santé , je lui donne carte - blanche ; pour le reste , j'espère que vous voudrez bien lui insinuer que mortifier la mortification par obéissance , est une grande vertu : ce n'est pas que j'aie lieu de me plaindre de son obéissance ni en cela , ni en toute autre chose , seulement je crains sa ferveur & son zele. Vous comprendrez fort bien deux choses en lisant cette lettre : la première , que j'ai reçu celle par laquelle vous m'annoncez le rétablissement parfait de la Marquise , à l'exception de sa foiblesse qui ne doit la quitter que par degrés. La seconde , que la chicane qu'on veut vous faire , n'est qu'une bagatelle , puisque j'en suis si peu ému. Notre nouvelle venue ressemble comme deux gouttes d'eau à sa chere tante ; jugez combien je l'aimerai.





R E P O N S E

DE MADAME DU MONTIER

A U C O M T E D . . .

IL ne manquoit plus que cette épreuve à ma chere Marquise ; un procès est pour elle une bête si terrible , qu'elle a décidé au premiere mot , qu'elle aimoit mieux tout perdre que de plaider. Quoique je ne sois pas tout - à - fait de son avis , & que je convienne avec vous que la justice lui ordonne de défendre son bien , sur-tout parce que c'est le bien des pauvres , je vous avoue que le plus petit procès est toujours un grand mal , & qu'avant d'en entreprendre un , il faut épuiser toutes les manieres d'accocommodement , & ne pas craindre de faire trop d'avances , & même d'avantages à ceux qui nous attaquent , encore qu'ils le fassent mal-à-propos. Ce n'est qu'à cette condition que j'ai arraché le consentement de ma fille pour cette procuration qu'elle a signée en pleurant. Elle vous prie d'abord de prendre

d'exactes informations sur l'état des familles de nos adverses parties ; on vous les a dit riches , peut - être ces gens sont - ils dans le besoin à l'insu du public. La pauvreté qui n'est pas accompagnée de vertu , est une mauvaise conseillère ; elle porte les ames foibles à des extrémités où elles n'auroient jamais été sans un état moins étroit. A Dieu ne plaise que j'accuse sa Providence : c'est toujours la faute du pauvre s'il fait un mauvais usage d'un état bien méritoire ; mais enfin , cette faute , il la fait souvent , & c'est aux riches à lui ôter cette violente tentation , si cela est en leur pouvoir. Si donc vous découvriez que le besoin a quelque part à la chicane qu'on veut nous faire , ma fille vous prie instamment de réparer le défaut de la fortune de ces personnes. Je dis à la chicane qu'on veut nous faire , en supposant que c'en soit une : car enfin , la substitution est réelle ou non ; si elle ne l'est pas , le procès tombera de lui - même , ou plutôt il est impossible d'en faire ; que si , contre votre attente , il s'en trouvoit une , nous ne prétendrions pas incider , ni ma fille pour l'héritage , ni moi pour les legs. La pauvreté ne s'offre point à nos

yeux sous cette figure hideuse qu'on lui prête dans le monde, nous la voyons au contraire comme la Mere de la modération & de mille autres vertus ; d'ailleurs ma fille ne peut jamais être pauvre ; elle a cent mille livres en diamants & en argenterie, & elle dit gaie-ment qu'en vendant ces breloques, il lui restera encore de quoi assister les misérables. Le succès ne peut donc l'affliger, ni moi non plus ; la maison paternelle lui offre un ayle si on la chasse de ce beau château, & peut-être trouvera-t-elle, sous nos humbles toits, la tranquillité qui a fui loin d'elle tant qu'elle a habité sous les lambris dorés. Que si sans substitution ces gens avoient des prétentions à peu près légitimes, écoutez leurs propositions, & sacrifiez tout ce qui sera nécessaire pour acheter la paix ; on ne peut la payer trop cher.

Et oui vraiment, mon cher Comte, j'ai conspiré pour faire des saintes de mes filles ! la conjuration s'est même étendue jusques sur mes gendres, j'en ai un dans le Ciel, j'espere bien vous y voir un jour : mais soit que je remette à la volonté du Seigneur le moment de nous y réunir, soit que ma foi soit

encore trop foible pour souhaiter de le voir avancer, il est sûr que j'approuve fort les soins que vous prenez de conserver votre épouse sur la terre autant de temps que vous le pourrez. Elle a fait ce qu'elle a dû en gardant cette femme, & elle devoit aussi se soumettre quand vous l'avez chassée; tout cela est dans l'ordre & j'y applaudis. Je n'en puis pas dire autant d'une démarche que vous m'avez cachée, & qui prouve la bonté de votre cœur. Ma fille Emilie vient de m'envoyer, toute ouverte, une lettre que je joins à celle-ci; elle prit l'habit ces jours passés, & me marque qu'apparemment sa jaunisse s'étoit logée dans les plis de sa robe mondaine, puisqu'elle en a été guérie presque en s'en dépouillant; c'est-à-dire, pour ôter l'hyperbole qui sembleroit annoncer un miracle, que la joie d'avoir abrégé le terme que je lui avois marqué, a plus fait que tous les sup-pots d'Esculape, soit dit sans manquer au respect que je porte à ces Messieurs, & qui s'est considérablement augmenté depuis la maladie de ma fille: car encore qu'il soit vrai de dire que c'est Dieu qui me l'a rendue, il est certain qu'il s'est servi de leur minis-

tere pour me faire cette faveur, & vous avez vu comme moi, qu'ils n'ont rien fait qu'à propos, & dans un concert d'autant plus admirable, que ce n'est pas leur coutume d'être d'accord, & qu'ordinairement la pluralité des Médecins tue le malade. Mais n'admirez-vous point cette sortie sur la Médecine, à l'occasion d'une jaunisse qui n'est plus celle d'Emilie? Vous vouliez lui donner une maladie beaucoup plus dangereuse, soit dit sans vous fâcher, mon cher Comte: mais je la laisse s'expliquer elle-même. Embrassez pour moi votre accouchée, à qui je souhaite beaucoup de vertu: pour de bonheur, elle en a suffisamment, puisqu'elle est chère à son époux. Présentez pour moi au Seigneur la petite, dont vous ne m'avez pas dit le nom, & priez-le de la retirer de ce monde, si elle devoit perdre les dons précieux qu'elle a reçus au baptême.





LETTRE D'ÉMILIE,

III^{me}. FILLE DE M^{me}. DU MONTIER,

AU COMTE D...

MR. ET TRES-HONORE' FRERE,

REcevez en même-temps, s'il vous plaît, & mes actions de graces & mon refus pour la pension de trois cents livres dont vous avez voulu me faire présent. Je ne saurois vous dire que j'aie été fâchée de cette offre, non, elle m'a prouvé votre amitié & a augmenté l'idée du bonheur que j'aurai d'être associée aux Stes. qui composent notre communauté. Je n'ai point été tentée de profiter de cette pension, & si je l'eusse été, j'eusse trouvé ici le secours nécessaire pour vaincre ce mouvement de cupidité. Notre communauté est très-pauvre, & c'est une des raisons qui me l'a fait choisir. Aurois-je cherché à trouver dans la maison de Dieu une abondance que je ne pouvois espérer dans le monde? Je ne laisserai

que des filets, comme Pierre & les Apôtres, & je veux les abandonner de si bon cœur, que je puisse dire comme eux au jour du Jugement: Seigneur, j'ai tout quitté; il le fait, lui qui pénètre le fond des cœurs, & qui ne voit dans le mien que ce qu'il m'a fait la grace d'y mettre; je renoncerois d'aussi bon cœur à une Couronne si elle m'étoit offerte. La maison nous nourrit, mon cher frere, & nous travaillons pour notre entretien, mais on y a en horreur l'ombre d'une propriété. Notre ouvrage qui nous est distribué par la supérieure & que nous faisons en silence dans une salle commune, passe de nos mains dans celles de la dépositaire qui le fait vendre & en joint le profit à la masse sans que la plus adroite ait droit d'en réclamer une obole & prétendre à quelque chose de plus que l'infirmes ou la malhabile. S'il est des occasions où nous ne puissions refuser un présent, il ne salit point nos mains, car il est remis sur le champ à la supérieure, si c'est de l'argent, ou porté à l'infirmes si ce sont des douceurs, sans que celle à qui on l'a fait sache à quel usage on l'emploie. Il y a vingt ans que notre digne Abbessse a mis la maison sur ce pied, & comme

elle donne l'exemple de la pauvreté la plus exacte, quelques anciennes qui avoient des pensions ont renoncé à en faire usage & ne voudroient pas avoir une épingle au dessus de la dernière des converfes. Je vous ai dit que nous recevions quelquefois des présens, & je suis charmée avant ma profession de vous marquer le cas que je fais des vôtres. Notre Eglise est découverte dans la partie où s'assemblent les payfans nos voisins qui y viennent à l'office, ce qui la rend mal-saine pour ces pauvres gens, j'accepte donc la première année de la pension que vous m'avez offerte pour réparer ce désordre. Vous serez compté au nombre des bienfaicteurs de la maison & vous aurez part aux prières que nous offrons pour eux tous les jours. J'embrasse respectueusement ma sœur & sa petite famille, & je suis &c. . . .

Mes sœurs cadettes me chargent de vous présenter leurs très-humbles respects, & quoiqu'elles ne se soient point ennuyées ici, elles en partent avec joie, parce que c'est pour aller rejoindre la meilleure & la plus parfaite de toutes les Mères, & une sœur dont l'héroïque vertu laisse bien loin les Religieuses les plus parfaites.



L E T T R E

D U C O M T E

A M A D A M E D U M O N T I E R.

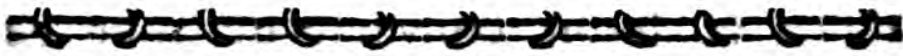
ET vous aussi, Madame, vous vous joignez à cette petite douceuse, qui très-poliment me parle de tentation & me laisse entrevoir que je suis le tentateur. Oh parbleu ! on ne devine point, & en mille ans il ne me seroit pas venu dans l'esprit qu'une novice, & plus encore sa communauté refusassent une pension & des présents. J'ai eu des nieces dont j'étois le tuteur & qui se sont fait Religieuses, j'eusse dit volontiers après le Pere Surin qu'il auroit autant valu équiper un vaisseau pour les Indes, que de faire l'équipage d'une Religieuse. Quand je vous cite ce Pere, ce n'est pas que je sois de son avis ; la vie Religieuse a tant de désagrémens pour une fille qui a de la naissance & de l'esprit, qu'il est bien juste de lui ménager une foible compensation dans mille petits agréments, pour

lesquels elle a besoin de ne pas dépendre de sa communauté. Tout ce que je souhaiterois , c'est qu'elles fussent se borner , & tenir un juste milieu entre un dénuement parfait & hors de la portée de l'homme , & une cupidité que rien ne peut satisfaire : car il est certain que les couvents où sont mes nieces sont comme les Palais de certains Monarques d'Asie ; il n'est pas permis d'en approcher les mains vuides , sans préjudice de petits billets qui courent toute l'année pour le café , le sucre , &c. Vous pensez bien que je n'ai garde de reprocher ces miseres à de pauvres recluses , ce n'est qu'une certaine avidité qui perce en elles que je trouve blâmable , & puis au moment où je m'apperçois de ce sentiment , je m'accuse de dureté. Je ne vous ménagerai point cette épithete, Madame , si vous n'engagez la petite novice à ne point rejeter mon offrande , elle est si modique , qu'elle ne peut intéresser l'esprit de pauvreté. La bonne Abbessse qui , dit-elle , donne l'exemple aux autres de cette vertu évangélique , est bien sûre pourtant de ne manquer de rien , & certainement dans une maison pauvre , les inférieures n'en peuvent point dire autant ; souffrez

cette petite douceur à votre fille ; les Religieuses ne pourront vous refuser cette grace , si vous la demandez. Elle est dans le temps de sa première ferveur , mais la vie est bien longue , la foiblesse humaine est l'apanage des Religieuses comme du reste des hommes , & il viendrait un temps où la chère petite regretteroit les soulagemens qu'un excès de zèle lui auroit fait refuser ; d'ailleurs , cela attire de la considération à une fille dans sa maison : mes nièces sont chéries dans les leurs , parce qu'elles sont en état de faire de petits plaisirs à celles qui n'ont pas de ressources du côté de leur famille ; c'est un plaisir innocent qu'il ne faut pas leur envier. Je n'ai point encore entendu parler d'aucune démarche des cousins de feu Monsieur le Marquis , & je commence à pénétrer les motifs qui les avoient engagés à faire du bruit. Le caractère admirable de notre chère Marquise est connu ici , mais voici ce que vous ne connoissez pas ; c'est que chez les trois quarts des hommes , cette excessive charité , dont elle a donné tant de preuves , passe pour une foiblesse dont il faut tirer parti. On s'est donc persuadé qu'au seul nom de procès on

trouveroit ma belle - sœur si alarmée qu'on la feroit convenir de tout ce qu'on jugeroit à propos, & vous avouerez qu'on avoit fort bien deviné. On me fait l'honneur de me croire un peu plus ferme, & comme j'ai eu grand soin de publier qu'elle ne se mêleroit en rien de cette affaire, & d'en donner pour preuve sa procuration que j'ai montré à tout le monde, nos gens ont bien senti qu'ils ne gagneroient rien à la tracasser, & sont restés tranquilles. Mon épouse a porté hier sa fille à l'Eglise, & je l'y ai accompagnée pour m'acquitter de la commission que vous m'avez donnée, ce seroit pourtant grand dommage que cette petite mourût, elle est si jolie ! Vous avez une sorte de vertu romaine que je ne puis suivre que de fort loin.





R E P O N S E

DE MADAME DU MONTIER

A U C O M T E D . . .

Vous vous adressez à merveille, mon chere Comte ; pour trouver une Avocate du relâchement dans les maisons Religieuses ; sachez que ma fille n'auroit jamais obtenu mon consentement pour entrer dans un couvent tel que celui où sont Mesdames vos nieces qui sont des Saintes si vous le voulez, sans que je souhaitasse pour aucune de celles qui m'appartiennent une sainteté de la même espece ; ou plutôt pourquoi ferois-je ici l'hypocrite ? il est des circonstances bien rares où des Religieuses peuvent être excusées de . . . En vérité je ne saurois tourner cette excuse qui n'est ni dans ma tête ni dans mon cœur, souffrez que je laisse là les autres, & que je ne vous parle que de nom Emilie. J'aimerois mieux la voir morte que de savoir qu'elle a retranché quelque chose du sacrifice qu'elle a fait ou qu'elle va faire

faire au Seigneur ; elle a pris mes idées sur la perfection de l'état qu'elle embrasse , & je ne crains pas qu'elle me reproche au jour du Jugement de lui en avoir donné de trop hautes. Une Religieuse , lui ai-je dit aussi-tôt que j'ai découvert en elle les prémices d'une vocation, est une personne qui, prévenant l'heure de sa mort, renonce au monde aussi entièrement qu'elle sera obligée de le faire dans ce jour terrible. La condition d'un mort est le modele de la sienne ; absolument séparé du monde, il ne voit rien , il n'entend rien de ce qui s'y passe ; tous les biens réunis ne pourroient produire en lui un desir ; il est dépouillé de tout & ne prend aucun intérêt à ses dépouilles que l'on partage sans qu'il s'en mette en peine. Voilà ce que doit être une personne Religieuse, sans quoi la cérémonie de la mettre sous le drap mortuaire seroit un jeu d'enfant , un acte d'hypocrisie , un mensonge. Malheur à celles qui en sortent vivantes, & qui réclament une seule des choses qu'elles viennent d'abandonner de bouche ; leur offrande, semblable à celle d'Ananie & de Saphire sa femme, est un sacrilege ; elles ont menti au saint-Esprit , & je leur dirois

comme St. Pierre à ces coupables époux : votre terre étoit à vous, vous étiez libres de la garder toute entière ; votre corps, votre liberté, vos biens étoient à vous avant la profession Religieuse , vous pouviez ne la pas faire , mais vous ne pouvez sans sacrilege en réserver une partie. Nous avons sacrifié de bon cœur, dit Rodriguès, des établissemens considérables dans le siècle , & nous venons nous prendre à un livre , à une plume , à un canif & à semblables niaiseries , auxquelles nous sommes plus attachés que les gens du monde à tout ce qu'ils possèdent. Et qu'importe que nous soyons liés à la terre par une corde ou par un fil , l'un & l'autre nous empêchent de prendre l'essor vers le Ciel. Je vais vous faire l'histoire d'une Religieuse qui n'a pas compris cette vérité.

Il est certain que le sacrifice qu'on fait à Dieu dans les cloîtres , quelque parfait qu'il soit , ne détruit point en nous les malheureuses racines de la cupidité & de tous les autres vices ; on se porte soi-même derrière les grilles & les verroux , & le seul avantage qu'on retire de la Retraite est une plus grande facilité à éviter les funestes effets des passions par la soustraction

des choses propres à leur servir d'aliment. Plus cette séparation des objets des trois concupiscences dont parle St. Paul, est parfait, plus le salut devient aisé & la vie douce & tranquille; mais si on laisse une seule porte ouverte aux desirs, ils y reviennent en foule & rendent le dernier état de cette personne pire que le premier. Je suppose à ma fille la pension de trois cents livres que vous lui aviez destinée, elle auroit pour mille écus de desirs. La multiplicité des besoins imaginaires la rendroit avare; elle tiendrait plus à une piece de trente sous, que vous à cinquante pistoles; & que deviendrait son vœu de pauvreté? Mesdames vos nieces me diroient que leur argent est entre les mains de la dépositaire, qu'elles ne peuvent le demander qu'avec la permission de leur Abbessé; mais cette permission il est d'usage de ne la refuser jamais, & celle qui la demande y compte si bien qu'elle se croiroit lésée si on la lui refusoit. Que de distractions dans les prières sur l'emploi de cette pension qu'on voudroit multiplier, alonger pour la rendre équivalente aux fantaisies! Que de petits artifices bas & rampants pour s'en faire une augmen-

tation d'aisance ! Une Religieuse dit-on communément , donne une prune pour avoir un œuf. On fait de petits ouvrages qu'on distribue à des gens qu'on connoît capables de les bien payer ; le sucre , le café , les confitures arrivent , on les serre , on s'en fait un petit trésor où l'on attache son cœur. Quelles occasions de jalousie pour la Religieuse pauvre & imparfaite , qui ne voit qu'avec un dépit secret l'inégalité qui se trouve entre elle & ses sœurs ! Et puis , que faire de ces friandises ? N'a - t - on pas la portion de la communauté ? Ce n'est qu'aux infirmes qu'on peut donner ces soulagemens , & on les trouve à l'infirmerie , où on les reçoit de la main de l'obéissance , qui ne donne jamais rien qui puisse blesser , au lieu que la propre volonté tue. Vous me direz , une Religieuse est bien aise de régaler quelquefois ses amies dans le couvent , ou celles qui viennent du dehors ; elle le fait avec permission : c'est de l'obéissance qu'elle tient ce petit délassement. Malheur aux maisons où l'on donne de telles permissions ; malheur aux filles qui en profitent. Des amies particulières à une Religieuse ! c'est le poison des com-

munautés, la source féconde des haines, des animosités, des querelles. Mais, ajouterez-vous, dans la plupart des maisons on ne donne que l'absolument nécessaire, & encore manque-t-il quelquefois; or, en mille occasions, le superflu devient le nécessaire. On a très-grand tort dans ces maisons, si on laisse manquer les Religieuses par dureté, avarice ou économie; cependant cela ne justifie point les particulières. Etre pauvre, c'est manquer du nécessaire en bien des occasions; par conséquent une bonne Religieuse est ravie de pouvoir effectuer réellement son vœu de pauvreté. A chaque acte qu'elle fait de cette vertu, elle arrache une des racines de la cupidité, & parvient à s'affranchir absolument de la tyrannie; c'est alors qu'elle vole dans l'étroit sentier où elle est entrée. N'attachez point des chaînes, mon cher Comte, aux pieds de mon Emilie; souffrez qu'elle soit dénuée de tout, puisqu'elle choisit de l'être, & qu'elle va promettre à Dieu de l'être. Si j'avois des richesses immenses je n'entreprendrois pas de salir ses mains par des présents, j'adopte son expression; je donnerois à la communauté, & non à elle;

je l'aime trop pour jeter des pierres de scandale dans son chemin. Je suis charmée que l'affaire que vous craigniez n'ait point de suites ; la Marquise n'en persiste pas moins à vous prier de vous informer exactement de la situation de ces gens-là. Les parents de son époux ont droit à ses bienfaits , & la Justice les met à la tête des pauvres qu'elle veut assister. Elle jouit d'une santé parfaite : mais la tranquillité de son extérieur , ne peut m'en imposer. La mort de son époux , & celle de son fils , ont fait deux plaies dans son cœur , qui saigneront long-temps , supposé qu'elles se cicatrisent à la longue. Mes deux petites arrivent ce soir , & leur vue fera diversion à notre douleur ; la Marquise souhaite beaucoup de les voir.





LETTRE

DE MADAME D...

RELIGIEUSE BÉNÉDICTINE,

A MADAME DU MONTIER.

MADAME,

MOn Oncle, M. le Comte D..., m'a parlé d'une lettre que vous lui aviez fait l'honneur de lui écrire, & où vous traitiez des devoirs de la vie religieuse. La curiosité de voir comment une Dame du monde s'énonçoit sur nos obligations nous porta à souhaiter de la voir, & je vous avoue franchement que vous avez fait lever les épaules à plus d'une de nous, & moi-même j'ai trouvé votre morale d'une sévérité insupportable. Cependant mon Oncle m'ayant permis de copier cette lettre, & celle d'une des Demoiselles vos filles, je les ai relues en particulier, & je vous avoue qu'elles ont excité un grand trouble dans mon ame. Je ne suis point

heureuse malgré toutes les peines que je prends pour le devenir, & je sens que je le serai moins que jamais, parce que vous avez banni une sorte de paix & de sécurité, qui compensoit les désagréments de mon état. Achevez, s'il vous plaît, de me troubler, ou rassurez-moi : car je sens que j'ai besoin de l'un ou de l'autre. Pour vous mettre en état de le faire, il faut vous exposer l'abrégé de mon histoire.

Nous sommes cinq enfants, quatre filles & un fils. Notre sort fut fixé au moment de notre naissance. Mon frere & ma sœur aînée furent destinés pour le monde, & mes deux sœurs & moi pour le cloître. On nous mit dans la maison où nous sommes, dès l'âge de trois ans, & je n'ai point jugé à propos d'en passer la porte. Mes deux sœurs ont resté six mois dans la famille avant que de prendre le voile, & je me suis obstinée à ne pas les suivre ; je ne voulois pas augmenter ma répugnance pour l'état qu'on nous forçoit d'embrasser, & la suite m'a prouvé que j'avois fait sagement ; je suis moins malheureuse que mes sœurs. La maison où nous sommes est gouvernée par une **Abbesse** qui n'a pas plus de vocation

que nous ; & sur quarante Religieuses , on n'en trouveroit pas dix qui aient une vraie vocation. La politique des parents a fait les unes , l'enfance , ou des motifs qui n'avoient aucun rapport à Dieu , ont fait les autres. Madame l'Abbesse ne l'ignore pas , & , comme elle est la meilleure personne du monde , elle tâche d'adoucir notre situation , en nous accordant tous les soulagemens qui dépendent d'elle. Notre maison est riche , mais mal-aisée ; on s'est jetté dans les bâtimens , & nous en patirions , si chacune de nous n'avoit pas ses petites ressources. On nous nourrit passablement bien , nous nous habillons nous - mêmes , moyennant une somme modique qui ne suffit pas , à beaucoup près. Nous avons beaucoup de chœur , & nous y sommes exactes , à moins que nous ne soyons incommodées ; & il n'est pas nécessaire que ce soit d'une manière notable pour obtenir des dispenses. Le reste du temps nous sommes maîtresses de nos actions , & chacune s'amuse selon son goût. Les unes reçoivent compagnie au parloir , & c'est le plus grand nombre ; elles sont libres d'y manger avec leurs parents & leurs amis. Les autres se sont

fait une société dans la maison , ou entre elles , ou parmi les grandes pensionnaires ; les autres ne quittent guere Madame, dont elles sont les favorites , sans pourtant qu'on puisse l'accuser de manquer de bonté pour aucune de nous. Il n'a tenu qu'à moi d'être du nombre de ces dernières ; j'ai préféré la liberté d'être un peu de tout. La petite ville où notre couvent est bâti , a beaucoup de noblesse , & on n'y manque pas d'esprit ; j'y ai quelques amis que je vois souvent. Mon frere & ma soeur étant morts sans enfants , ma Mere qui leur a survécu , & qui se repentoit de nous avoir sacrifiées , n'a rien épargné pour adoucir notre état. Nous avons chacune une chambre élégamment meublée , elle a payé la dot de trois Converses qui sont attachées à notre service ; elle nous a fournies de linge & d'habits pour toute notre vie ; nous avons de l'argenterie & une bonne somme d'argent , que l'Abbesse nous a permis de garder , & à laquelle nous ne touchons point. Notre oncle , qui fournit généreusement à nos besoins , n'est point immortel ; & il faut se ménager une ressource.

Après vous avoir fait le détail de ma

vie, vous croyez peut-être que je suis
 heureuse : rien moins que cela , Ma-
 dame ; je vis en honnête séculière , &
 je me souviens très - souvent , malgré
 moi , que je suis Religieuse. Dans les
 commencemens cette pensée me don-
 noit beaucoup de peine ; on m'a un
 peu tranquillisée en me disant qu'on
 vivoit dans cette Abbaye comme on
 y vit à présent. Lorsque j'y ai prononcé
 mes vœux , je ne prétendois pas m'en-
 gager à rien de plus parfait. Ce n'est
 pas la regle de St. Benoît dont j'ai
 fait profession , on n'en voit pas ici ves-
 tige ; donc je ne serai pas jugée sur
 cette regle. Mes mœurs sont pures ,
 mes attachemens restreints par les loix
 de l'austere sagesse ; j'en ai pourtant ,
 Dieu pourroit-il m'en faire un crime ?
 Au reste , je ne puis me dissimuler que
 je remplis mes devoirs par habitude ,
 routine & nécessité : si j'étois la maî-
 tresse , j'approcherois moins des sa-
 cremens ; mais la regle l'exige. Que
 diroient les autres , si je m'en éloignois ?
 On me croiroit coupable de quelque
 crime , & je ne le suis que d'une tié-
 deur & d'un dégoût involontaires. Vo-
 tre lettre a troublé la sécurité qu'on
 m'avoit inspirée ; hâtez-vous , s'il vous

plaît, Madame, de me dire que les devoirs des Bénédictines où Mademoiselle votre fille va s'engager, différent absolument de ceux qui obligent de pauvres filles qui n'ont jamais eu dessein de s'engager à une telle perfection; ou plutôt, ayez la bonté de me parler sincèrement sur mon état; il seroit triste d'acheter une éternité malheureuse, par une vie aussi insipide que celle que je mene.

Vous pouvez m'adresser votre réponse en droiture; notre Abbessé, à qui on remet nos lettres pour la forme, nous les rend toutes cachetées. A tout autre qu'à vous, je finirois ma lettre en vous promettant mes prieres; vous devez comprendre ce qu'elles valent en lisant ceci: ainsi il vaut mieux me recommander aux vôtres.





R E P O N S E

DE MADAME DU MONTIER

A MADAME D...

RELIGIEUSE BÉNÉDICTINE.

M A D A M E ,

VOUS me mettez dans une grande confusion par la demande que vous me faites, & si je n'avois une forte confiance que Dieu tirera sa gloire de ma réponse, & qu'il récompensera l'humilité qui vous engage à vous adresser à une personne qui vous est de beaucoup inférieure de vertu, je me garderois bien de vous obéir en vous disant mon sentiment sur les choses que vous voulez bien me communiquer. Qu'il soit éternellement béni cet Auteur de tout bien & de toute lumière, qui met souvent sa parole dans la bouche des enfants & des foibles. C'est en son nom, Madame, & après avoir invoqué son esprit, que je vais vous répondre.

Il est certain que la profession Religieuse est l'état le plus relevé du christianisme, & qu'y entrer sans vocation, est un témérité qui est souvent punie par les châtimens les plus terribles; mais, Madame, il y a bien des sortes de vocations. La première est celle qu'on appelle d'attrait; celles qui en sont favorisées ont une grace si sensible, qu'on pourroit dire que leur sacrifice est peu méritoire, tant il est facile; elles verroient à leurs pieds toutes les couronnes, sans être tentées d'y jeter un regard. Cette sorte de vocation est suivie ordinairement du danger de la tiédeur; la ferveur sensible diminue après l'engagement; les peines de l'état qu'elle avoit absorbées paroissent, & à moins qu'une ame ne soit extrêmement fidelle, elle tombe dans la langueur & dans le dégoût, parce qu'elle avoit compté sur une satisfaction, qui, si elle étoit durable, feroit goûter sur la terre une partie de la félicité qui fait le partage des bienheureux.

La seconde vocation est celle qu'on appelle de foi. Une personne, après avoir soigneusement sondé son propre cœur, sent qu'il sera trop foible pour résister aux séductions du monde qu'elle aime;

elle frémit de la nécessité de l'abandonner, & ne pense qu'avec horreur aux peines de la vie religieuse : cependant l'alternative d'être malheureuse en cette vie ou en l'autre, la détermine ; elle sacrifie le bonheur présent, pour s'affurer celui de l'éternité. Celle-là trouve du mécompte, aussi-bien que celle qui s'est fait Religieuse par un attrait sensible ; elle s'attendoit à une vie misérable, & elle trouve des douceurs qu'elle n'avoit pas prévues. Ordinairement elles font de très-bonnes Religieuses, surtout si elles vivent dans une maison régulière, & elles n'en choisissent guere d'autre.

Enfin, la troisieme vocation est celle de la nécessité & de la raison ; elle doit sa naissance au crime des parents, qui sacrifient d'innocentes victimes à l'avarice, aux affections particulieres pour des enfants chéris qu'ils veulent établir plus avantageusement ; voilà la vôtre, Madame, & celle d'un grand nombre d'autres. Vous ne vous êtes pas immolée, on vous a traînée à l'Autel dans un âge où vous n'aviez pas assez de fermeté & de lumieres pour réclamer contre la violence qu'on vous faisoit ; votre engagement irré-

vocable devant les hommes , vous laissez libre aux yeux de Dieu ; c'est par la volonté qu'on s'engage. Si la vôtre n'a jamais consenti aux vœux que vos lèvres ont prononcés , vous restez libre devant celui qui fonde les cœurs , & votre vocation doit devenir le fruit des réflexions qui doivent naître d'une raison sainte & éclairée. Examinez le parti que la vôtre vous conseille de prendre.

Votre engagement extérieur , si c'est un malheur , est sans remède ; si vous n'êtes pas morte au monde , le monde est mort pour vous ; vous y êtes regardée comme n'existant plus , & rien ne peut vous rendre les droits de fille , de citoyenne , auxquels on vous a forcé de renoncer.

D'un autre côté , ce monde dont vous êtes exclue , a-t-il autant de charmes que vous vous le figurez ? Voyons à quoi se réduisent ses avantages. A jouir des biens que mille accidents peuvent enlever , qui ne sont jamais en proportion des desirs qui s'y reproduisent à chaque instant , des besoins du luxe , de la mode & des folles bien-séances , sur lesquels nous n'avons droit que de prendre notre seul nécessaire ,

non celui que les passions fixent , mais celui qui est réglé par le christianisme. Il est vrai qu'on croit y jouir de la liberté , avantage qu'une Religieuse met au dessus de tous les autres ; mais croyez-moi , Madame , cette liberté n'est qu'un vain nom , sans réalité : les mondains sont dans une contrainte réelle. Contrainte dans le célibat. A quels ménagements une fille est-elle réduite pour conserver sa réputation ! Il ne suffit pas pour cela d'être sage , il faut encore éviter de donner la moindre prise aux ennemis , aux envieux , aux désoeuvrés , aux prudes , tous gens qui se font un malin plaisir d'éplucher la conduite de ceux auxquels ils veulent nuire , & qui ne voient les plus légères imprudences , qu'au travers d'un microscope , qui les métamorphose en crimes. Contrainte dans la société. Pour y être avec agrément , il faut à chaque instant se plier aux caprices , aux fantaisies des autres ; vivre pour eux & non pour soi. Contrainte dans le mariage. Les plus heureux sont ceux dans lesquels on moissonne le moins de chagrins : car il n'en est point qui en soit exempt. Croyez-moi , Madame , si le mariage avoit un noviciat ,

on n'y verroit guere de professes. Contrainte dans les plaisirs. Il faut, ou en s'y abandonnant, renoncer à son salut, ou en s'y arrachant, être tantalifée; il est aisé de s'en priver tout-à-fait, & très-difficile de se modérer dans leur usage. Vous n'avez donc pas perdu beaucoup, lorsqu'on vous a forcé d'y renoncer, & à coup sûr, vous y avez gagné. Vous êtes chrétienne, & convaincue par conséquent, qu'un aveugle hazard n'amene point les événements; Dieu les dirige toujours vers une fin utile à la créature. L'intention de vos parents, en vous faisant Religieuse, étoit d'enrichir deux de leurs enfants; & le dessein de Dieu, en leur permettant de commettre cette injustice, étoit de vous sauver. Il avoit prévu que vous vous perdriez dans le monde, & que vous résisteriez dans un âge mûr, aux invitations qu'il vous feroit d'en sortir; qu'a fait la sagesse & la bonté? elles ont permis l'injustice de vos parents, & vous ont caché le droit que vous aviez de réclamer contre cette injustice, afin de vous mettre dans l'heureuse nécessité de vous donner à lui. C'est le seul parti que la raison, de concert avec la foi, vous

offre : mais pour tirer de ce sacrifice, qui va devenir volontaire, tout le fruit que vous en pouvez prétendre, il faut qu'il soit entier. Ne perdez pas le fruit de ce que le Créateur a fait pour vous avec une adresse (permettez - moi ce terme) que vous ne pouvez assez admirer. Vous êtes dans la voie étroite, elle le sera toujours jusqu'à ce que vous y marchiez de pied ferme ; alors le chemin s'élargira, & bientôt vous bénirez la main bienfaisante qui vous y a jettée. Que faut-il faire pour passer avec rapidité ce mauvais bout de chemin ? faire de cœur ces vœux que vos seules levres ont prononcés ; choisir Dieu avec une pleine volonté, pour votre unique partage. Ah ! Madame, vous seriez bien avare, si ce bien infini ne vous suffisoit pas. Ne regardez pas l'observation de ces vœux comme quelque chose de fort pénible : à peu de chose près, ils obligent tous les chrétiens.

Par celui de chasteté, vous consacrez à Dieu votre corps & votre cœur ; ce dernier Sacrifice est nécessaire aux personnes engagées même dans le mariage ; ce n'est qu'en second qu'elles peuvent aimer leurs époux, & il faut

que cet amour soit toujours prêt à céder à celui qu'elles doivent au Créateur ; or , cet amour ainsi épuré , absolument nécessaire au salut , est plus pénible qu'un renoncement entier ; & de combien de peines est-il accompagné ! Une honnête femme trouve-t-elle dans le cœur d'un époux le retour qu'elle a droit d'en attendre ? combien de fois sa tendresse est-elle sacrifiée à une créature méprisante qui lui laisse à la place de l'amour , auquel elle a droit de prétendre , de froids égards. L'époux le plus tendre a ses caprices , ses humeurs , qui éclipsent ses sentiments , & , pour le dire en un mot , celui qui est le plus tendre , l'est toujours moins que son épouse ; ce qui fait une situation si pénible , qu'il faut l'avoir éprouvée pour pouvoir se la figurer. Vous n'avez rien à craindre de pareil de l'époux qui veut être votre partage : non - seulement il vous rendra amour pour amour , mais celui qu'il vous porte , sera toujours infini , & le vôtre ne sera qu'une étincelle comparée au Soleil. Il est vrai qu'il est jaloux , il ne se communique qu'à celles qui se donnent à lui sans partage , & delà vient qu'il y a si peu de Religieuses aussi

heureuses qu'elles devroient l'être. Elles usent de réserve avec un Dieu qui veut tout ou rien, & , par cette réserve , elles mettent des bornes aux marques de tendresse qu'il voudroit leur donner. Je ne vous le dissimulerai point, Madame , son amour est si délicat , que le plus léger attachement le blesse. Or , il est bien difficile à une Religieuse qui veut avoir un pied dans le monde , & l'autre dans le cloître , de ne pas trouver dans son chemin , quelque objet qui la partage , en faisant une impression sur son cœur ; & dès-là plus de douceur , plus de sûreté dans l'état monastique. Le premier sacrifice que vous devez faire au Seigneur , est donc celui du parloir pour le dehors , & des amitiés particulières pour le dedans. L'observation du vœu de pauvreté n'aura plus rien de pénible si le premier est bien accompli. En voyant votre époux nu , pauvre & dépouillé pour vous , vous aurez une sainte horreur de votre luxe ; pardonnez-moi ce mot , s'il vous plaît. Une Religieuse qui se permet des meubles distingués , de l'argenterie , des sommes en réserve , est moins pauvre qu'un millionnaire ; chassez promptement de votre cœur l'at-

tachement à ces criminelles guenilles, comme ma chere Marquise les appelle, & bientôt vous les jetterez loin de vous. Mettez-les dans une balance, Madame, avec la gloire éternelle, & voyez qui l'emportera ; car il faut opter. Je ne vous dis rien de l'obéissance, il me paroît que sous votre Abbessé, elle n'a rien de pénible : & puis la longueur de cette lettre m'effraie. Il me vient une pensée, Vous aurez sans doute entendu parler de ma fille ainée ; le Comte, son parfait admirateur, vous a sans doute fait son éloge, & quoiqu'il paroisse mal placé dans la bouche d'une Mere, je puis vous assurer qu'elle touche de près à la perfection : mais que cette perfection lui a coûté ! J'imagine que le récit de ce qu'elle a souffert vous fera trouver votre situation bien douce ; je le remets entre les mains de Monsieur votre oncle, & j'abandonne à sa discrétion la liberté de vous le communiquer ; trop heureuse si en cela, ou en toute autre chose, je puis vous prouver, Madame, &c. . . .

Nota. C'est à cette Religieuse que le public est redevable de ces lettres. On doit se souvenir que Madame du

Montier les avoit promises au Marquis , & les avoit transcrites à cette intention. Le Comte auquel elle les envoya , crut pouvoir les communiquer à sa niece , & cette Dame en tira tant de fruit , qu'elle se crut autorisée à les copier pour son édification , & après la mort de la plupart des personnes qui y étoient intéressées , elle a bien voulu les remettre à un ami , de qui je les tiens , pour les donner au public.



L E T T R E

D U C O M T E

A MADAME DU MONTIER.

NE vous alarmez point de ce que je vais vous marquer , Madame, Les soi-disants héritiers de Monsieur le Marquis commencent à faire bruit d'une substitution qu'ils soutiennent exister chez un Notaire de village , à l'extrémité des Etats de notre Roi , du côté du Milanois. La fourberie ne peut être plus grossière ; aucun des ancêtres

du Marquis n'a vécu dans ces quartiers ; & peut-être n'y a passé. On me menace de me faire signifier cette piece , comme à celui qui est chargé de la procuration de la Marquise , actuellement hors des Etats du Roi. J'attends ces gens de pied ferme , & je crois que la résolution où ils me savent de soutenir cette affaire avec vigueur , les arrête. Mon épouse , à ce qu'elle m'a avoué , eut un jour l'impertinence de vous écrire que vous ignoriez l'art de vivre à la Cour , où vous n'aviez jamais été , qu'ainsi vous étiez peu propre à l'y conduire ; elle se trompoit grossièrement ; mais je ne crois point vous dire une injure , en vous avouant que je suis aussi persuadé de votre ignorance sur la chicane , que je vous crois capable de donner des leçons pour vivre chrétiennement & d'une manière convenable dans toutes sortes d'états. Abandonnez - moi donc la première de ces sciences , & continuez , s'il vous plaît , à faire usage de l'autre. Ma niece est enchantée d'une lettre que vous lui avez écrite ; elle dit que vous l'avez convertie , & en vérité , je commence à en croire quelque chose ; car elle ne va plus au parloir. Elle m'a écrit que vous lui promettiez

promettiez la vie de notre chere Marquise ; l'auriez-vous écrite, Madame ? Elle mérite certainement de l'être, & encore de votre main. Comme c'est par les miennes que cela doit passer, je partage la vive impatience de ma niece. Une telle vie, une telle historiographe : voilà deux motifs très-capables de me rendre cet ouvrage bien précieux. Vous aurez, je l'espere, avant qu'il soit peu, une autre occupation digne de votre plume, & l'histoire de ma chere Comtesse ne sera pas moins intéressante. Le changement qui s'est opéré en elle tient du prodige, & bientôt on ne pourra se persuader qu'il ait été un temps de sa vie où elle n'ait pas été douce & humble ; c'est... Comme j'en étois aux actions de grace que je vous devois pour l'heureux changement de mon épouse, j'ai été interrompu par un homme, qui, plus pâle que la mort, & tout en bagayant, m'a demandé mille pardons de la nécessité où sa profession le mettoit de manquer de respect à ma Seigneurie. J'ai d'abord pris ce misérable pour ce qu'il étoit, c'est-à-dire, pour un huissier, & je l'ai fort assuré qu'il pouvoit faire son devoir sans craindre mon ressentiment.

ment ; assurance qui l'a mis fort à son aise. C'est donc cette fameuse substitution qu'il venoit m'annoncer ; & j'avois tant d'envie de voir cet ouvrage de l'imposture la plus mal digérée , que je lui ai à peine donné le temps de s'expliquer. Quelques amis , hommes du métier , m'assurent que cette piece porte un caractere de fausseté si manifeste , qu'il ne nous sera pas difficile de confondre l'imposture ; cependant il faudra plaider , & je suis déterminé à périr , plutôt que de souffrir le triomphe de l'iniquité. Je suis convaincu , qu'avant peu , j'aurai le plaisir de voir à la potence , les faussaires qui ont inventé cette piece , & ceux qui leur ont prêté leur ministere. L'intérêt public demande qu'on extermine ces hommes vendus à l'iniquité , & je donnerois la moitié de mon bien pour les voir expirer sur la roue. Je suis si ému , qu'il ne m'est pas possible de continuer à écrire , & j'ai à peine la force de vous dire , que je suis , &c.

Nota. Mon conseil me défend toutes les voies de conciliation ; ce seroit donner du poids aux prétentions de nos adversaires. Trouvez bon , Madame ,

ne je me rende à leur avis ; j'ose aussi vous prier de ne point rompre la tête de la Marquise à ce propos. J'aurai triomphé de l'injustice avant que votre réponse arrive.



R E P O N S E

DE MADAME DU MONTIER

AU COMTE D...

Sur mon honneur, mon cher Comte, vous annoncez une bravoure que vous n'avez pas ; ou, si elle est réelle, je suis en droit de vous dire que vous n'entendez rien aux procès, & que je ne suis docteur en cette matière, en comparaison de vous. J'ai été forcée d'en soutenir, ou plutôt d'en terminer un procès dans ma vie, qui duroit depuis trente ans, & que nous avons gagné ; c'est le Hydra. J'y employai plus de deux ans, malgré le violent desir que j'avois de le terminer, & la permission que j'avois de feu mon époux, de sacrifier tout ce que je jugerois à propos pour le finir. Nos adverses parties vouloient

tout ou rien, & en conscience, je ne pouvois consentir à voir mes enfants à l'aumône : car, s'il n'eût été question que de moi, en vérité, je crois que je l'aurois préféré, plutôt que d'être la cause innocente de la haine, des invectives & des autres péchés qu'occasionnoit ce vilain procès à mes ennemis. Vous m'en direz tout autant, mon cher Comte : Si ce procès ne regardoit que moi, je l'abandonnerois ; mais il regarde l'intérêt de la veuve & des pauvres ; donc je dois le soutenir. A la bonne heure ; faites à cet égard tout ce que le christianisme vous permet ; je ne sache pas qu'en aucun cas, il vous donne la liberté de haïr votre prochain ; or, ce prochain que vous voudriez pendre & rouer, oseriez-vous dire que vous l'aimez ? Voyez - vous, mon cher ami, le diable est attentif à vous faire perdre le mérite d'une bonne œuvre : car c'en est une assurément, de réprimer la violence & la fraude. Que fait - il pour cela ? il se revêt de l'amour simulé de la justice, lui qui est le Pere de tout désordre, & sous cette forme respectable, il trouve créance dans votre esprit ; tournez ce piège contre lui-même ; plaidez, puis-

qu'il le faut ; pourvu que la haine ne s'en mêle pas , Dieu n'y fera point offensé de votre part. Eh pourquoi haïriez-vous nos ennemis ? Premièrement , il peut fort bien arriver que le bon droit soit de leur côté , comme je vous l'ai déjà dit ; ou bien , s'il y a de l'injustice , ils l'ignorent eux-mêmes , & sont la dupe de quelque coquin de Procureur. Enfin , en supposant même qu'ils soient participants de l'iniquité , ah ! vous ne pouvez vous défendre d'avoir compassion d'eux. S'ils venoient à bout de nous dépouiller , ce ne seroit pas nous qu'il faudroit plaindre , mais bien les misérables qui acheteroient l'enfer avec nos dépouilles. Je vous prie de ne point prendre part à leur iniquité en les haïssant : pardonnez-leur le trouble qu'ils vont vous causer , comme vous voulez que Dieu vous pardonne ; c'est mon vieux thème , ou plutôt celui de l'Évangile. Je suivrai votre conseil au sujet de la Marquise , & je connois tellement la noblesse de son cœur , que je ne prendrai pas la peine de la prévenir sur le danger où elle se trouve , d'être moins riche ; elle se croiroit trop honorée si elle pouvoit devenir tout-à-fait pauvre.



L E T T R E

D U C O M T E

A MADAME DU MONTIER.

M A D A M E ,

J' Ai cru devoir vous prévenir sur une visite assez extraordinaire que vous allez recevoir, & sur les tristes circonstances qui l'occasionnent. Je voudrois en vain vous dissimuler l'horrible injustice que notre respectable Marquise vient d'essuyer ; il faudroit tôt ou tard vous l'apprendre, & je dois même lui éviter certaines formalités qui ne pourroient qu'aggraver sa peine. Un acte notoirement faux, vient d'être déclaré valable ; la dot de notre respectable veuve étant appuyée sur ces biens, qu'on prétend substitués, est perdue. Soixante & seize mille livres que le Marquis emprunta, il y a trois ans, pour améliorer ses terres, sont également perdues pour trois familles qui les ont avancées, ce qui les réduit à

l'aumône. Plus de fonds pour récompenser les domestiques de feu Monsieur le Marquis ; les pensions qui leur avoient été assignées, ne seront pas assurément payées pas les iniques héritiers. Vous connoissez mon cœur & ma fortune, ma très-chère & respectable Mere, l'un vous assure l'autre, & n'allez pas vous mettre dans la tête que ma nombreuse famille doive mettre un obstacle aux justes devoirs que votre situation & celle de ma belle-sœur m'imposent. Vous m'allez dire que vous avez au delà du simple nécessaire : je vous ferai la même réponse pour mes enfants. En vous cédant une partie de mon bien, il leur restera encore un honnête superflu, dont ils ne seroient pas dignes s'ils pouvoient avoir l'ame assez basse pour se plaindre jamais de ce que je veux faire aujourd'hui, soit que vous y consentiez ou non. Cette lettre ne précédera que d'un jour l'arrivée de *Mastrilli* auprès de vous. Dans les embarras qui ne peuvent manquer d'accompagner une transmigration précipitée, il se charge de vous conduire, & de tenir ma place : car il faut incessamment vider le château où vous êtes. Je n'aurois garde de

lui abandonner un soin si cher, si deux raisons ne me retenoient ici. La première est la mauvaise santé de la Comtesse dans une grossesse avancée. La seconde, c'est que *Mastrilli* veut profiter de cette occasion pour vous faire quelques ouvertures d'un dessein qu'il m'a confié aussi-tôt après mon retour, & dont il n'a pas voulu que je vous fisse part avant que l'année du veuvage de la Marquise ne fût accomplie. Il est le seul à qui la perte de notre procès n'ait causé aucune douleur ; au contraire, il se réjouit sincèrement d'être en état de mettre aux pieds de la Marquise, une fortune capable de la dédommager bien amplement des injustices qu'elle vient d'essuyer. Il ne fait cette démarche qu'en tremblant, & je ne lui dissimule point qu'on aura peine à déterminer ma belle-sœur à un second engagement, sans pouvoir lui déclarer, que le plus grand obstacle à son bonheur, assureroit celui d'un autre. La délicatesse de la Marquise lui rappellera comme un crime, les sentiments qu'elle eut pour lui, & je désespérerois du succès de son entreprise, si je ne comptois sur vous, Madame ; & pour vous engager à nous

seconder avantageusement , j'ose vous prier de considérer les avantages d'une telle alliance. *Mastrilli* jouit de soixante mille livres de rente ; il a deux cents mille livres argent comptant , qu'il offre pour payer les dettes du Marquis , & acquitter ses legs. Le motif de la justice doit vous porter à déterminer la Marquise. Il s'agit de relever trois honnêtes familles , dont son époux a causé innocemment la ruine. Il est question d'établir les deux filles qui vous restent , de soutenir nombre d'établissements utiles aux pauvres. La Marquise n'a que trente ans ; celui qui s'offre lui a sauvé la vie ; il étoit singulièrement estimé de son époux , & je puis attester que ce cher Marquis m'a dit plusieurs fois , que s'il mourroit avant que son fils fût établi , il souhaitoit que sa veuve rendit un pere à son fils , en épousant *Mastrilli* , qu'il trouvoit digne d'elle. Pesez bien toutes ces raisons , Madame , & faites-les peser à la Marquise. Je suis convaincu que cette affaire dépend absolument de vous , & c'est ce qui m'engage à faire partir mon ami ; vous vous connoissez en mérite , vous ne pourrez lui refuser votre estime , & vous souhai-

terez de l'avoir pour fils , j'en suis sûr. Mon épouse joint ses vœux aux miens , & , malgré son état , me presse de la quitter pour donner plus de force aux sollicitations , en faveur d'un homme dont elle connoît tout le mérite ; il est tel que je ne puis assez m'étonner qu'elle ait pu ne le pas préférer à moi , qui suis bien éloigné de lui ressembler.



R E P O N S E.

DE MADAME DU MONTIER

AU COMTE D....

Vous seriez bien injuste , mon cher Comte , si vous me soupçonniez de n'avoir pas fait tous mes efforts pour déterminer ma fille en faveur de *Mastrilli* , non que je fusse effrayée de la situation où elle se trouve , ou éblouie de celle qui s'offroit pour elle. Le seul mérite de ce Seigneur me fait regretter de ne l'avoir pas pour fils. Si j'écoutois la chair & le sang , je

dirois que notre chere Marquise n'a point été heureuse dans son premier engagement. Vous savez, comme moi, que les nuages qui ont troublé ses beaux jours, se sont succédés si rapidement, qu'à peine a-t-elle joui de quelques intervalles de repos : mais je suis chrétienne, & en cette qualité, je ne puis regarder ce qu'elle a souffert, que par les yeux de la foi. Ses souffrances étoient nécessaires à sa sanctification, & peut-être perdrait-elle dans une vie plus heureuse, les trésors qu'elle s'est acquis par ses souffrances. Pour vous mettre en état de me rendre justice par rapport à cette affaire, je vais vous détailler la conduite que j'y ai tenue, & je suis bien sûre que votre ami vous apprendra qu'il n'a pas tenu à moi qu'il ne fût heureux : il en est bien convaincu.

Il est certain que la vertu de ma fille n'avoit besoin d'aucun ménagement pour apprendre qu'elle étoit absolument ruinée, & que, sans la circonstance de l'arrivée & des desseins de *Mastrilli*, je n'aurois pris aucun détour pour lui annoncer la perte de son procès ; cependant, après y avoir même pensé, je crus qu'il falloit dif-

férer à le faire jusqu'à ce que j'eusse entretenu votre ami. Aussi-tôt après avoir reçu votre lettre, je dis à la Marquise que ce Seigneur ayant une affaire de la dernière conséquence en France, vous l'aviez chargé de nous voir en passant, & qu'il arriveroit au premier jour. Je fixai, mais d'un air distrait, le visage de la Marquise, en prononçant ces paroles, & il ne me parut point que cette visite lui causât aucune inquiétude : au contraire, elle me dit qu'elle le verroit avec quelque satisfaction, parce qu'elle étoit bien sûre qu'il avoit senti la perte du Marquis, & qu'elle auroit quelque douceur à mêler ses larmes avec les siennes. Ce début me fit bien augurer du succès de votre entreprise, & j'avoue que je raisonnois fort mal ; j'aurois dû penser, au contraire, qu'il n'existoit plus dans le cœur de ma fille, une seule étincelle du feu dont elle avoit crain de brûler ; autrement la vue prochaine de *Mastrilli* lui auroit causé ou de l'émotion, ou de la contrainte. Le soir même elle m'en parla en soupant, & vanta ses bonnes qualités avec une chaleur dont je fus la dupe. Il arriva le lendemain, comme

vous me l'aviez annoncé , & sa vue fit sur moi l'impression la plus favorable ; je ne vous dirai pas que je fus charmée de son esprit ; l'homme qui en a le plus , fait toujours un sot personnage quand il aime & qu'il est incertain de son sort , & notre amoureux ne s'en tira pas mieux qu'un autre. Il feignit de n'avoir que fort peu de temps à rester au château , & , à mon grand étonnement , ma fille lui dit qu'il nous devoit au moins la quinzaine. Je ne vous répète point le sujet de la conversation ; les deux premiers jours , nous pleurâmes notre perte , comme si elle eût été récente , & l'amitié que ce pauvre garçon conservoit pour le Marquis , me donna la meilleure opinion de son cœur. Dès le lendemain de son arrivée , il se ménagea un tête à tête avec moi , où il fut plus éloquent qu'auprès de la Marquise , & après lui avoir promis de le seconder de tout mon pouvoir , il me dit qu'il étoit temps de prendre des mesures pour sortir du château , avant qu'on y fût forcé , & voulant lui fournir une occasion favorable de déclarer ses sentiments , je convins d'apprendre à ma fille , en sa présence , la perte de sa

fortune. Il fut frappé de la tranquillité avec laquelle elle m'écouta, seulement montra-t-elle une vive émotion quand je lui parlai des trois familles qui se trouvoient entraînés dans sa ruine. A Dieu ne plaise, s'écria-t-elle; elle rêva un instant, puis me dit : assurément, ma Mere, ils ne perdront pas un sou. Vous pourriez vous le promettre, lui dis-je, si vous vouliez accepter la ressource que la Providence vous a ménagée. En cet instant *Mastrilli* se jeta à ses pieds, & cette action expliquant assez de quelle nature étoient les secours dont je lui parlois, elle rougit prodigieusement pendant que ce Seigneur lui balbutioit l'offre de sa personne & de ses biens. Ma fille s'étant un peu remise, me regarda d'un air qui sembloit me reprocher la sorte de trahison que je lui faisois; & priant *Mastrilli* de se relever, elle le remercia avec beaucoup de grace, de la générosité de ses offres : mais elle ajouta qu'elle avoit pris une résolution ferme d'être fidelle aux cendres du Marquis, & qu'elle étoit inébranlable dans cette résolution. Je me servis alors des motifs que vous m'avez fournis, & elle me répondit sur

le champ , d'une maniere à me fermer la bouche. Elle s'attendoit à la perte de son procès , & en conséquence elle avoit arrangé ses affaires. Le fidele valet de chambre du Marquis , qu'elle a retenu à son service , avoit , par son ordre , porté les diamants à Geneve , avec le mémoire de son argenterie , & on lui offre cent quatre-vingt mille livres du tout , y compris certains meubles précieux dont elle peut disposer. Dans un instant elle nous a prouvé qu'en payant la dette de son époux , & en remboursant ce qu'elle a emprunté elle-même pour récompenser les domestiques , il lui resteroit six cents livres de rente ; ce qu'elle trouve suffisant pour vivre auprès de moi , ou dans un couvent. En forte , lui ai-je dit , qu'il n'y aura que les pauvres qui perdront ? C'est ce qui me perce le cœur , m'a-t-elle dit : mais Dieu ne me demandera à cet égard que ce qui sera en mon pouvoir ; & sans faire passer par mes mains les secours qu'il leur a destinés de toute éternité , il ne permettra pas qu'ils soient tentés par la pauvreté au delà de leurs forces. Il ne me restoit plus qu'une raison que vous ne m'avez pas :

alléguée , & que je regardois comme ma dernière ressource. Vous avez perdu avec dépens , lui ai-je dit , il vous reste de grandes sommes à payer , outre celles que le Comte a avancées , & dont il a la générosité de ne point parler. J'eusse souhaité , m'a-t-elle dit , n'être à charge à personne , & peut-être mon orgueil auroit-il à souffrir de recevoir des secours de tout autre que de mon respectable beau-frère ; mais je vous avoue que je prendrai volontiers de sa main ; une pension beaucoup plus modique que celle qui me restoit , & les quatorze mille livres sur lesquelles elle étoit fondée , serviront à payer les frais. Et se levant avec une sorte de joie , je vous rends grace , ô mon Dieu , s'est-elle écriée , je rentrerai dans le sein de la terre , comme je suis sortie du sein de ma Mere , dépouillée de tout. En finissant ces paroles , elle nous a laissés pénétrés d'admiration , & est passée dans son cabinet. *Mastrilli* m'a demandé , les larmes aux yeux , si je ne pourrois pas lui faire changer ses héroïques dispositions. Je ne l'ai point flatté ; ce n'est point par faillie que ma fille a pris la résolution de demeurer veuve ; c'est

ſans doute un deſſein formé de longue main , & je n'aurois pas la force de combattre les motifs religieux qui l'y ont déterminée. Je l'ai pourtant tenté , & je n'ai remporté de mes efforts , que la conviction qu'ils ſeroient inutiles. Elle s'eſt occupée le reſte du jour à tout préparer pour m'accompagner dans la maiſon paternelle , & m'a prié d'engager *Maſtrilli* à ſe retirer , en l'aſſurant de ſa part , qu'elle conſerveroit toute ſa vie , les ſentiments de reconnoiſſance que ſon procédé ſi noble a ajouté à ceux qu'elle avoit déjà pour les ſervices qu'il lui avoit rendus , & qu'elle avoit pour lui la plus haute eſtime. Et n'y a-t-il rien de plus , lui ai - je demandé en riant ? Ce n'eſt pas avec vous , ma chere Mere , a-t-elle ajouté , que je prétends diſſimuler ; j'ai ſenti un inſtant d'émotion lors que j'ai vu *Maſtrilli* à mes pieds ; elle a paſſé comme un éclair , mon cœur eſt rempli d'un autre amour , pour lequel il eſt trop étroit , & je n'ai garde de chercher à diminuer ſa petite capacité. Celle qui n'eſt pas mariée , dit Saint Paul , n'a d'autre ſoin que de plaire à Dieu ; au lieu qu'une femme eſt partagée entre lui & ſon époux. Je fais

qu'il parloit aux Vierges, & je crois qu'on peut l'appliquer aux veuves. J'ai choisi la meilleure part, ma chere Mere: priez qu'elle ne me soit point ôtée, bien loin de me solliciter à y renoncer moi-même. C'est la seule chose pour laquelle je me sens la force de résister à vos conseils. A Dieu ne plaise, que je vous en donne de contraires à ce que vous croyez lui devoir, lui ai-je répondu, suivez la voie qu'il vous trace; je vous promets de ne vous en détourner jamais: mais permettez-moi de vous prier de ne point forcer *Mastrilli* à partir si subitement. Je lui apprendrai vos résolutions de manière à lui ôter toute espérance, & je vous assure que vous ne ferez plus importunée de ses prétentions. Après cette promesse, souffrez que je vous représente que le Comte s'est reposé sur lui du soin de nous conduire à Sens, & que j'ai accepté ses offres. Je le vois bien, me répondit la Marquise: ma Mere étoit entrée dans la conspiration qu'on avoit faite contre moi; *Mastrilli* l'avoit attendrie, elle regrette la perte d'un tel fils: mais je trouverois bien un moyen de nous mettre d'accord. Je suppose d'abord que *Mas-*

trilli, sans lui faire tort, a le cœur extrêmement susceptible de tendresse, sans pouvoir être soupçonné d'une de ces constances qui durent jusqu'au tombeau. Il aimoit bien sincèrement la petite ; le désespoir l'a guéri. L'état où il me vit au sortir de mon naufrage, l'attendrit, & dans un cœur disposé à la tendresse, la pitié conduit à l'amour. Je suis bien sûre que mes derniers malheurs, puisqu'on veut les appeler ainsi, ont produit chez lui des sentiments qui n'ont pas une extrême violence ; & je n'ai pas craint un moment le désespoir pour lui. Il pourroit fort bien arriver que pour se consoler, il devînt amoureux d'une de mes sœurs, & franchement je ne plaindrois pas celle à laquelle il offrirait son cœur, quoique ce ne fût qu'en troisième. Ces enfants n'ont jamais puisé dans la lecture des romans, la fausse délicatesse qui porte à refuser un hommage, parce qu'il n'a pas été le premier qui ait été offert. Ainsi je consens à ce qu'il devienne notre guide, parce que je compte trop sur votre parole pour appréhender ses importunités.

J'ai rendu mot pour mot à *Mastrilli*

la conversation que j'ai eue avec ma fille , excepté l'article qui regarde ses sœurs. Je lui ai fait comprendre qu'il y auroit de l'impiété à vouloir l'emporter sur Dieu , auquel la Marquise veut consacrer le reste de sa vie. Je l'ai assuré de la parfaite estime qu'elle avoit pour lui , & je n'ai pas craint d'ajouter , que si ma fille avoit pensé à un second engagement , il n'auroit point eu à craindre de rival , parce qu'elle rendoit justice à son mérite ; & , pour lui prouver que nous avions pour lui tous ces sentiments , j'ai accepté l'offre qu'il faisoit de nous conduire vers nos Dieux Pénates. Nous partirons dans trois jours , ma fille ayant besoin de tout ce temps pour faire vendre ses effets. *Mastrilli* est charmé de ce terme , parce qu'il a , dit - il , une affaire à Lyon , où il va se rendre en poste ; & comme il ne lui faut que deux heures pour finir l'affaire que l'y attire , il promet d'être revenu à temps.

Comme j'étois retirée dans mon appartement pour me coucher , *Mastrilli* qui avoit pris congé , parce qu'il devoit partir de grand matin , m'a demandé la permission de me dire un mot. J'ai été fort surprise de le voir à mes

pieds , & plus encore lorsqu'il m'a dit qu'il ne les quitteroit point que je ne lui eusse promis de lui accorder une grace qu'il avoit à me demander. Comme il ne pouvoit plus être question de la Marquise , je l'ai assuré qu'il me procureroit un des plus sensibles plaisirs que je puisse goûter dans ma vie , s'il m'indiquoit en quoi je pourrois l'obliger. Il s'est levé avec transport , & m'a forcée à admirer sa générosité , sans pouvoir me persuader de recevoir ses offres. Il étoit question d'une petite bagatelle ; c'étoit deux cents mille francs seulement qu'il falloit accepter pour finir toutes les affaires de ma fille. Un mouvement dont je n'ai point été la maîtresse , & qui est une vraie imprudence , m'a fait dire pour toute réponse : que ne donnerois-je pas pour avoir un tel fils ? Il a répondu , sans hésiter : que ne donnerois-je pas pour avoir une telle Mere ? Je l'ai embrassé , je vous jure , & je lui ai prouvé que j'offenserois mortellement la Marquise , & que je manquerois moi-même de délicatesse , si je pouvois me rendre à ses desirs. En vérité , il a paru plus sensible à ce dernier refus qu'au premier , & est sorti désespéré de ma chambre.

Vous m'inquiétez pour ma chere Comtesse , & je vous prie de me marquer si son mal est une suite de sa grossesse, ou s'il a une autre cause. Je suis vraiment la preuve que les objets les plus propres à nous procurer le bonheur , deviennent le germe de mille inquiétudes. Quelle Mere fut jamais plus heureuse que moi dans ses enfants ? Et cependant à quelle Mere ont - ils causé plus de douleur ?

Comme votre lettre ne pourroit me trouver ici , il faut l'adresser à la poste restante , à Sens.





L E T T R E

D U C O M T E

A MADAME DU MONTIER.

MADAME,

VOus me fermez la bouche en m'annonçant les motifs qui ont engagé notre chere Marquise à refuser son consentement à une chose que je souhaitois avec la plus grande passion. Il est certain qu'elle n'a point été heureuse dans son premier mariage ; & , selon toutes les apparences , elle auroit trouvé avec *Mastrilli* , tout ce qu'on peut raisonnablement espérer de bonheur en cette vie. Son ambition n'est point si bornée ; elle en veut un sans mélange de trouble , & ce n'est que dans le Ciel où il se peut rencontrer. Si je connoissois moins la supériorité de sa vertu , je craindrois qu'elle ne pût soutenir la démarche courageuse qu'elle vient de faire. Si jeune encore , si belle , sans enfants ,

fans fortune ; tout la sollicitoit de se rendre à nos vœux. Elle seule s'est opposée à une rencontre que mille autres envisageroient comme le *nec plus ultra* de la félicité ; elle ne regardera point en arriere. Elle veut, semblable aux enfans de Lévi, n'avoir aucune portion sur la terre, parce que le Seigneur est sa part & son héritage ; elle mérite, & méritera toujours nos admirations. Attendez pourtant : il y a un article sur lequel je ne puis la louer ; & n'en déplaise à sa belle ame, je soupçonnerois tout autre qu'elle, d'un grand orgueil. L'arrangement qu'elle a pris est à la Stoïcienne, & je vous prie de lui bien répéter que j'en suis scandalisé, choqué. La belle imagination de vivre avec quatre à cinq cents livres de rente ! Quoi ! je jouis de vingt mille livres, dont la moitié suffit à ma dépense, & une sœur m'enviera la consolation indicible de faire de mon superflu son nécessaire ? En vérité, je me sens révolté lorsque j'y pense, & mon épouse n'en est pas moins offensée. Je laisse à part l'humilité chrétienne qui ne permet pas de rougir des bienfaits, puisque Jesus a bien voulu vivre des dons que lui faisoient
fans

sans doute certaines personnes opulentes : car nous ne voyons pas qu'il ait eu un autre fond pour ses besoins & ceux de ses Disciples. Je ne parle que des devoirs de l'amitié. On dit communément que le beau rôle est pour celui qui donne , & que celui de ceux qui reçoivent est extrêmement pénible ; c'est de quoi je ne conviendrai jamais. J'ai lu , je ne fais où , que la perfection de l'amitié consiste à recevoir , sans répugnance , les bienfaits d'un ami. C'est la pierre de touche pour juger du prix & de la réalité du sentiment respectable qui unit les amis. Il ne faut qu'une amitié commune pour partager sa fortune avec un ami indigent ; le plaisir qu'on trouve à le faire est si vif , qu'il dédommage au centuple. Or , je vous demande , si la Marquise a pour moi le retour d'amitié que j'ai droit d'en attendre après l'engagement qu'elle a pris avec moi à cet égard , ne doit elle pas deviner la satisfaction que je goûte à pouvoir lui être utile à si peu de frais. Quoi ! elle se dira mon amie , & me privera par une fausse délicatesse , du plus délicieux de tous les plaisirs ? Non , je ne le croirai jamais. Refuser de telles bagatelles , c'est révoquer en

doute le bonheur qu'on trouve à les offrir ; c'est faire une injure sanglante à un ami. Je vous avertis que je ne pourrois pardonner à la Marquise la seule proposition de me rembourser une vilenie que j'ai avancée pour les frais de son procès. Je dis plus ; loin d'être en droit d'accepter aucun dédommagement à cet égard, je me crois obligé, en conscience, à lui en proposer un. N'est-il pas vrai que vous m'aviez ordonné de sa part, de proposer un accommodement ? Il est certain que dans l'incertitude du succès de leur friponnerie, nos ennemis eussent mieux aimé accepter une partie, que de risquer le tout. Mon conseil ne m'a point permis de suivre ces vues qui étoient sages ; donc la pauvreté où elle se trouve réduite est mon ouvrage ; donc je suis obligé, en conscience, de réparer un mal dont je suis la cause ; d'ailleurs ces frais ne sont pas si considérables. Si nous n'avons pas eu assez de preuves du faux pour faire condamner nos adversaires, les présomptions en notre faveur étoient fortes, & ont engagé les Juges à compenser les dépens. Mon épouse est absolument remise d'une incommodité qui faisoit craindre une

fausse couche , & les Médecins assurent qu'elle complétera ses neuf mois. Aussitôt après ses couches , elle compte aller avec moi jusqu'à Sens , & nous avons obtenu six mois de congé pour vous rendre une visite. Si vos desirs se réalisent par rapport à *Mastrilli* , ce seroit une augmentation de joie pour nous : car il est difficile de trouver un mérite plus complet que celui de ce jeune Seigneur. Je ne vous dissimulerai pas que je lui écris dans ce sens ; j'ai trop bonne opinion de lui , pour croire qu'il puisse attribuer le desir de le voir entrer dans notre famille , à ses richesses.





L E T T R E

D U C O M T E

A U S I G N O R M A S T R I L L I .

SUspends ton jugement, cher ami, jusqu'à la fin de ma lettre pour décider si je suis fou ou sage. C'est très-sincèrement que j'ai souhaité que le feu détruisît tes châteaux, que les torrents emportassent tes terres, que tes banquiers fissent banqueroute, que les voleurs t'eussent dépouillé & mis en chemise. Et puis fais-tu ce que nous ferions si tu étois réduit en ce piteux état? Nous irions allégrement t'offrir une femme qui te donneroit le nécessaire philosophique, & des biens inestimables par dessus. Attends pourtant; parmi les belles & bonnes choses que ce mariage te procureroit, il se trouveroit un peu de marchandise de mauvais aloi, & qu'il faudroit recevoir comme le reste; ce seroit un vaurien de beaufrere qui figure mal avec le reste de la famille. *Ce Monsieur Sire; c'est moi,*

C'est-à-dire , mon cher ami , qu'au lieu de te conseiller de te pendre parce que la Marquise ne veut pas devenir ta femme, je t'exhorte à prendre le seul moyen de lui appartenir en dépit d'elle , en épousant une de ses sœurs. Ne va pas me chanter une constance éternelle ; on ne la trouve que dans les livres , & si elle existoit , ce seroit la passion des dupes. Je parle d'une constance sans espoir , bien entendu. On se lasse d'aimer à crédit , & on change d'objet ; mais voici un danger que tu ne prévois pas. Depuis dix ans , ou sept au moins , tu aimes sans espoir ; après ta première passion tu me juras que jamais l'amour ne te seroit de rien , & tu m'en dirois bien autant à cette heure avec aussi peu de vérité. L'oisiveté est un état trop violent pour le cœur d'un homme de ton âge ; accoutumé à être secoué , il lui faut une passion , & le besoin qu'il en a , l'empêche de regarder de trop près à l'objet dont il espere du secours pour sortir de la langueur qu'il éprouve & dont il est excédé. Tu pourrois donc fort bien , par pure nécessité , faire un choix qui ne seroit pas digne des premiers feux qui ont ennobli nos cœurs. Je dis nos cœurs , cher ami. J'ai connu

la Marquise avant toi, c'est-à-dire, que je l'ai aimée avant qu'elle se fût offerte à ta vue; ma déplorable histoire n'a que ce rapport avec la tienne. Je respectois les nœuds qui l'unissoient au Marquis, & la vertu de notre chere Marquise m'étoit si chere, que je serois mort de douleur, je crois, si elle eût été capable d'en manquer même en ma faveur; cela sent l'amadis à pleine bouche, & n'en est pas moins vrai. Je traînois donc mes chaînes comme un misérable forçat, sans espoir de les briser, lorsque ma bonne étoile m'inspira de chercher du secours dans un nouvel amour. Je me trouvai si bien de cette recette, que j'ai cru devoir à l'amitié qui nous lie, la découverte de ce secret. Tout ce qui rend l'offre que je te fais d'une de mes belles-sœurs pénible, c'est que tu es très-riche, & qu'elle n'a rien. C'étoit donc à bon escient que je t'ai souhaité tous ces malencontres, afin de pouvoir trouver un peu plus d'égalité; essaye de mon remede. On dit que les deux petites sont d'une beauté achevée; pour le caractère, il ne peut rien sortir de cette famille qui ne soit excellent; & si on ne devient pas bon en y entrant, du moins on en a un grand desir.



R E P O N S E

DE LA MARQUISE DE***

A U C O M T E D . . .

VOtre lettre, mon cher Comte, est un tissu de calomnies & de faux jugements. Mettez-vous vite sur la sellette, je vais instruire votre procès pièces en main, c'est-à-dire, votre lettre devant moi; j'y vais répondre article par article. Que j'aie un grand fonds d'orgueil, c'est une vérité dont je conviendrai tant qu'il vous plaira; mais que ce soit par orgueil que je refuse vos bienfaits, c'est une pure calomnie. La raison en est simple. C'est que je ne trouve point qu'il soit honteux & humiliant de recevoir le pur nécessaire qu'on ne peut se procurer soi-même. J'avoue qu'il seroit bas & criminel de recevoir au delà; & voici comme je raisonne. Le superflu du bien d'un ami appartient aux pauvres; j'y ai droit en cette qualité, & pourvu que je n'excede pas le nécessaire dans les bienfaits

que je consens à accepter , je ne vois pas que j'en puisse être humiliée. J'aurois raison de l'être , si je prenois rien au delà , je le retrancherois aux pauvres , auxquels vous devez tout ce dont vous pouvez vous passer : je ne le recevrais que pour le leur distribuer ; il y auroit de l'injustice à le faire. C'est à l'amitié que je devrois vos bienfaits , & vous n'aurez , en m'en accablant , que le plaisir passager d'être généreux ; les pauvres au contraire devront à la charité ce que vous leur donnerez , & vous aurez l'avantage solide d'avoir fait entrer Dieu en leur personne dans le partage de vos biens ; avantage dont je ne veux pas vous priver. Je fais par cœur ce que vous croyez avoir à me repliquer. D'abord, l'obligation de partager son bien avec les indigents , a pour premier objet nos proches ; & les assister c'est plaire à Dieu. En second lieu , je manque du nécessaire ; fausse supposition. Savez-vous bien, mon cher Comte , que si j'étois restée en possession du bien du Marquis , j'aurois été bien fâchée que ma dépense eût excédé deux ou trois cents livres ? Savez-vous bien encore que dans l'heureux séjour que je vais habiter , les besoins

factices disparoissent , & qu'il ne reste que les réels , qui se réduisent à bien peu de chose ? Savez - vous bien que j'ai souffert au delà de l'expression depuis dix ans , du faste qui m'environtoit ; que je soupirois après l'heureuse simplicité dans laquelle je vais vivre ; que malgré mes desirs à cet égard , l'habitude de la magnificence eût pu m'emporter , & que je regarde comme une des plus grandes graces que Dieu m'ait faites , la perte de ces biens dont j'aurois peut - être abusé ? Vous devez donc ne pas m'envier le trésor de la pauvreté , dont je vais jouir. Que si , par une disposition de la Providence , je perdois l'absolument nécessaire que je possède , je vous assure que je ne vous laisserois pas le temps de me l'offrir ; je vous le demanderois sans répugnance , avec plaisir même , persuadée de celui que je vous ferois en agissant librement. C'est donc un mauvais procès que vous me faites , en m'accusant de révoquer en doute le plaisir que vous avez à m'offrir tout ce qui est en votre pouvoir. Je le crois très-grand , & pourtant , il n'est pas supérieur à celui que j'aurois en l'acceptant. Autre calomnie que j'ai à vous

reprocher. Je n'ai point été heureuse, dites-vous, dans mon premier mariage ? & sur quoi fondez-vous ce beau raisonnement ? sur ce que j'ai eu quelque chose à souffrir ? Je n'eusse pas imaginé qu'un chrétien pût regarder la souffrance comme un obstacle au bonheur. Quoi ! des payens auront regardé les tourments avec indifférence, avec joie même, lorsqu'il falloit s'y exposer pour l'amour de la patrie, & une chrétienne ne souffriroit pas avec joie lorsqu'elle pense que c'est pour plaire à son Dieu qu'elle souffre ! cela ne peut pas m'entrer dans l'esprit. Réformez donc votre jugement, mon cher Comte, & souffrez que j'agisse selon mes lumieres. Par exemple, j'étois déterminée à ne vous point parler des frais du procès, & à souffrir que vous m'en fissiez présent, parce que j'aurois pris sur mon nécessaire la somme que je vous aurois remboursée ; eh bien, la Providence ne veut pas que nous ayions, vous le plaisir de m'en gratifier, & moi celui de vous en être obligée. Elle vient de m'envoyer au delà de quoi m'acquitter. On m'offroit à Genève cent quatre-vingt mille livres de mes effets, & j'ai trouvé un hon-

nête Arménien , qui en a donné deux cents douze mille livres ; c'est donc trente-deux mille livres que j'ai trouvé comme dans la rue , & qui me font une haute & puissante Dame. Laissez-moi jouir de mon opulence , mon cher Comte ; un des plus grands avantages qu'elle puisse me procurer , c'est celui de payer mes dettes. Que si vous vous obstinieZ , contre toute raison , à me taire la somme que je vous dois , je supposerai qu'elle est de douze mille livres , & je distribueraï cette somme en votre nom dans notre village. Point de rancune , s'il vous plaît ; il ne faut pas que vous m'ôtiez le plaisir d'être juste , pour avoir celui d'être généreux. J'approuve fort vos vues par rapport à *Mastrilli* ; mon estime s'est beaucoup augmentée pour lui pendant ce voyage. Je ne suis pas la seule dans la famille qui connoisse ce qu'il vaut ; ma mere en est amoureuse , & vous savez qu'elle se connoît en mérite , & je ne crois pas que l'offre de son cœur fût rejetée , quoiqu'il soit de la troisième main , sur-tout s'il s'adressoit à la plus jeune de mes sœurs , qui est un peu ma favorite ; c'est sans doute parce qu'elle me ressemble beaucoup : car le *nous-mêmes*

se fourre par-tout : mais pour les qualités du cœur & de l'esprit, elle m'est infiniment supérieure, & ma mere en conviendrait, sans la peur qu'elle a de mortifier mon orgueil. Mon autre sœur est aussi fort aimable en son genre : cependant elle plaît moins, elle est extrêmement sérieuse, & craint si fort un engagement, qu'elle borne ses vœux à rester toujours maîtresse d'elle-même. Elle avoue bonnement que ce n'est point par piété qu'elle veut renoncer au mariage ; sa répugnance pour cet état, n'est fondée que sur son amour de l'indépendance. Je suis charmée du rétablissement de la santé de ma sœur, & j'attends avec impatience & les couches, & le moment de l'embrasser, aussi bien que vous, mon cher Comte.





L E T T R E

DE MADAME DU MONTIER

A U C O M T E D...

M Astrilli vient de m'aborder, votre lettre à la main, & j'ai manqué pâmer de rire de votre début. Il vous prie de rengâiner vos souhaits; il n'a pas besoin, dit-il, d'être en chemise pour souhaiter d'être admis dans la famille. J'en conviens, lui ai-je répondu: mais nous autres nous aurions besoin que vous fussiez dans cet état pour oser vous le proposer. Il ne m'a répondu qu'en mettant un genou en terre, & en me baisant la main. Comment, a-t-il ajouté quelques moments après, oser offrir un cœur déjà rebuté par deux de vous filles? Et quelle opinion auriez-vous vous-même de ce cœur, si... pouvoit... Je l'ai interrompu en lui passant mes deux bras au cou: car ma soixantaine me donne de grands privilèges. J'aurois l'opinion, lui ai-je dit, que c'est un cœur d'homme; j'a-

dopte en son entier le raisonnement du Comte ; une constance sans espoir , est une vertu de Roman ; & un amour qui blesseroit un devoir , ne tient point , chez un honnête homme , contre un engagement légitime avec une femme honnête & vertueuse. Je vous en dirois davantage sur ce sujet , si vous étiez dans notre situation , & nous dans la vôtre , ou si je n'étois pas intéressée personnellement dans cette affaire. Vous êtes trop délicate, Madame, m'a répondu *Mastrilli* , & quand je posséderois une couronne, elle ne pourroit compenser le bonheur de vous appartenir. Je sens que je ne pourrois devenir avec plaisir le fils de personne après avoir eu l'espoir d'être le vôtre & si la charmante Henriette ne m'trouve point indigne d'elle, je borne rai mes vœux à l'avantage de lui donner ma main. J'avoue que sa parfaite ressemblance avec la Marquise n'a pu peu contribué à me rendre volage une seconde fois. Je n'ai point essayé de dissimuler la joie que cette déclaration m'a donnée , & la Marquise , à qui j viens d'en faire part , n'a pu remettre un moment le plaisir d'en féliciter sa sœur. Je l'ai chargée du soin de son-

der cette enfant sur cet établissement ; & en attendant sa réponse , je m'amuse à vous écrire.

J'avois craint qu'Hortense n'eût quelque mouvement de dépit en voyant la préférence que *Mastrilli* donne à sa cadette ; mais il n'en a point été question. Sa devise est : *Vive la liberté* , & elle se félicite de n'avoir point eu de combat à soutenir pour la conserver ; ce qui seroit infailliblement arrivé si *Mastrilli* se fût déterminé pour elle. *Henriette* n'a pas eu besoin de se faire effort pour m'obéir de bonne grace en cette occasion ; ainsi nous sommes ici dans une situation assez gracieuse. L'humble apparence de la maison qui a été le berceau de mes enfants , n'a produit aucune impression désagréable sur *Mastrilli* ; il est vrai qu'on y trouve autant de preuves de notre antique noblesse , que de notre pauvreté , & mon gendre futur a été si occupé de la première de ces choses , qu'il n'a pas paru s'appercevoir de la seconde. . . La cloche du souper m'appelle , & je finirai ma lettre en me couchant.

Oh ! nous venons d'avoir une scène digne du pinceau de *Molière* : mais , pour bien l'entendre , je suis dans la

nécessité de vous faire remarquer que la Forest, valet de chambre du feu Marquis, & qui est l'homme de confiance de ma fille, ne fut au château qu'un instant pendant tout le temps que le Signor *Mastrilli* y a demeuré, & qu'il ne l'avoit peut-être pas envisagé. Vous vous souvenez que nous vous avons écrit qu'il partit pour Geneve, chargé des effets de ma fille, quelques heures après que *Mastrilli* eut pris la poste pour se rendre à Lyon. Voici ce que la Forest nous raconta à son retour. En arrivant à Geneve, il fut descendre, selon sa coutume, au cheval blanc, & à peine avoit-il eu le temps de se débotter, qu'un Juif, ou soi-disant tel, lui montra quelques bagues qu'il vouloit vendre, à ce qu'il disoit, & lui demanda s'il vouloit s'en accommoder. La Forest les trouva fort belles; mais il lui dit qu'il en avoit qui l'étoient beaucoup plus, & ouvrant un petit écrin qui renfermoit celles de ma fille, il les lui montra, & lui en demanda son avis. Le Juif, après les avoir examinées, lui avoua qu'elles étoient infiniment supérieures aux siennes, & lui demanda si elles étoient à vendre. Il ajouta que son

pere, qui étoit Juif Arménien, alloit en France, parce qu'il étoit chargé d'une emplette considérable en diamants, qu'il payeroit argent comptant, & qu'il étoit bien sûr qu'il feroit monter ses bijoux au dessus de ce qu'on en offriroit à Geneve. Je consentirois volontiers à les lui montrer, reprit la Forest ; mais j'ai une vaisselle plate très-considérable, dont je veux me défaire en même-temps. Est-elle faite à la moderne, demanda le Juif ? Oh pour cela, dit la Forest, vous pouvez compter qu'elle est dans le dernier goût, & Messieurs de Geneve qui sont connoisseurs, m'en payent la façon, sur laquelle je leur rabats douze pour cent pour leur bénéfice. Je le crois bien, répondit le Juif, & si elle est telle que vous me le dites, nous nous contenterons de la moitié de ce profit. La Forest ouvroit les oreilles à ces propositions, pourvu que l'argent fût prêt : cependant il ne pouvoit accommoder la possibilité de payer une si grosse somme avec l'habit de celui qui lui parloit, qui étoit assez usé. Le Juif s'en apperçut, & lui dit : Ne soyez point surpris de me voir si mal vêtu, c'est une précaution prudente à des

voyageurs qui portent des trésors ; au reste , mon pere est logé dans cette auberge , il n'est question que de lui montrer vos effets , qui resteront entre vos mains jusqu'à ce que vous en ayez reçu le paiement. Cette proposition ayant ôté toute défiance à la Forest , il suivit volontiers le Juif dans une chambre prochaine , où son pere étoit au lit , le visage couvert d'emplâtres , parce qu'étant tombé de cheval à une lieue de Geneve , il s'étoit blessé en plusieurs endroits. L'Arménien examina tout soigneusement , & offrit d'abord deux cents mille livres après avoir fait peser la vaisselle devant lui. La Forest se récria , & demanda mille louis de plus ; enfin , après quelques difficultés , ils accorderent à deux cents douze mille livres. Le Juif commença par se faire apporter un coffret qui étoit sous son lit , d'où il tira une grande bourse de cuir , où il y avoit trois mille louis , & c'étoit à quoi se montoit le prix de la vaisselle ; restoit à payer les diamants & une caisse de très-belles dentelles , dont l'Arménien s'étoit accommodé. Il pria la Forest de s'en charger , & de suivre son fils chez un des plus fameux négociants de la ville ,

qui lui compteroit le reste de la somme. Comme la Forest connoissoit ce banquier, il ne fit pas de difficulté de le suivre. Mon cher ami, dit le banquier au Juif, je suis au désespoir de ne pouvoir vous trouver la somme que vous me demandez, parce que comptant sur votre voyage de Paris, j'ai fait passer mes fonds : mais dites-moi pourquoi vous ne poursuivez pas votre route ? Le jeune homme lui répondit qu'il ne laisseroit pas de passer en France, où ils avoient encore des fonds : mais qu'ayant trouvé à Geneve une occasion d'acheter une partie des choses qu'ils alloient chercher en France, ils avoient profité de l'occasion d'avoir du beau. C'est donc de M. que vous avez acheté, repliqua le banquier ? Apparemment ce sont les diamants de Madame la Marquise d . . . La Forest lui ayant dit qu'il ne se trompoit pas, le banquier ajouta : je trouverai le moyen d'accommoder cette affaire. Je ne puis fournir à présent que quinze cents louis, je donnerai des lettres de change payables dans le courant du mois prochain pour le reste de la somme, & en attendant qu'elle soit complètement payée, ce brave homme

gardera les diamants, dont je répondrai à votre Pere ; ils seront aussi en sûreté dans les mains de Madame la Marquise , que dans les miennes ; & à votre retour de Paris , vous les prendrez en passant. La Forest apprit alors au banquier que nous partions pour Sens , ce qui ne mit point d'obstacle au marché , & le lendemain la Forest nous rapporta l'argent , les lettres de change & les Diamants. Nous fûmes émerveillés de trouver un Juif si honnête homme , & un Marchand si rempli de confiance ; cependant nous ne vîmes rien de plus. La Forest partit un jour avant nous en poste pour mettre la maison en état de nous recevoir , & nous sommes arrivés heureusement ici ce matin. La Forest trop occupé n'a pu reprendre qu'au souper ses fonctions ordinaires , qui sont de veiller sur les domestiques à table , où vous savez qu'il est toujours derrière le siège de la Marquise. *Mastrilli* étoit assis entre elle & *Henriette*. Il a commencé un petit récit sur une aventure de voyage ; j'ai vu la Forest ouvrir les oreilles , de l'air d'un homme qui cherche à se rappeler quelque chose. Il a changé de place , est venu se mettre

derriere moi , & a fixé *Mastrilli* , que son regard a tellement déconcerté , qu'il en a rougi prodigieusement. Vous trouvez - vous mal , Monsieur , lui ai-je demandé ? Non , Madame , c'est une vapeur ; & là dessus la Forest a repris sa place ordinaire. Un moment après il a réitéré le même changement de place , & toutes les fois que *Mastrilli* parloit , il s'avançoit pour le fixer , & d'un air inquiet ; & puis faisant un petit *à parte* après l'avoir regardé , il se remettoit en place. Ce ne fut qu'après un certain temps que je m'apperçus de ce manège. Qu'avez-vous mon ami , lui dis-je ? vous ne pouvez durer en place ; voulez-vous quelque chose à Monsieur ? Non , Madame , m'a répondu la Forest ; seulement je croyois reconnoître sa voix : mais son visage me fait voir que je me trompe. Ces paroles déconcertèrent tellement *Mastrilli* , que je soupçonnai quelque mystere sans pouvoir le deviner , & j'attendois avec impatience la fin du repas pour m'éclaircir , lorsque *Mastrilli* ayant avancé la main pour prendre quelque chose qui étoit dans un plat assez éloigné , la Forest lui a saisi le bras , & ramenant cette main de son

côté , a considéré la bague du Signor. Pardon , Monsieur , lui a-t-il dit , je suis connoisseur en Diamants , ces Dames le savent bien , & peut-être ne connoissez-vous pas bien celui-là ; car il n'y a pas long-temps que vous en êtes possesseur. Tu rêves , mon pauvre la Forest , lui a dit la Marquise ; il me semble que j'ai vu ce diamant à Monsieur , il y a bien des années. Cela peut être , Madame , a répondu la Forest ; ce qu'il y a de sûr , c'est que je l'ai vu entre les mains du fils de Monsieur il n'y a pas quinze jours. Du fils de Monsieur , me suis-je récriée ? Oui , Madame , dit la Forest , en secouant la tête : mais depuis ce temps , le Seigneur *Mastrilli* qui étoit fort vieux , a rajeuni de vingt ans , & a fait couper sa barbe. Voilà votre marchand de diamants , ou je me donne au diable. *Mastrilli* begaya quelques mots ; cet homme est fou , en vérité Les éclats de rire de nos deux petites ne lui donnerent pas le temps d'en dire davantage , & je fus tout aussi folle qu'elles : car , malgré la crainte que j'avois de le fâcher , je ne pus m'empêcher de rire de son embarras. Pour mettre fin à nos ris , je demandai à

boire , & j'ordonnai que tout le monde bût à la santé du noble Arménien ; puis , lui tendant la main ; avouez la dette , mon cher Seigneur , lui dis-je , & souffrez que nous vous témoignions l'admiration que nous donne votre ingénieuse libéralité. Il n'y a que la pauvre Marquise d'attrapée , & il faudra rayer de dessus le mémoire de ses dépenses futures , les trente-deux mille livres d'augmentation : car , assurément elle ne les acceptera pas. Que vous êtes cruelle , Madame , me dit *Mastrilli* ! Supposé que cet homme eût accusé juste ce dont je ne conviens pas , faudroit-il m'envier l'innocent plaisir d'employer un superflu très-superflu pour empêcher Madame de se dépouiller ? Et de quoi , je vous prie , lui dit la Marquise ? Ce sont bien ces bagatelles dont je me suis défaire , qui étoient pour moi un superflu. Ces diamants iroient fort mal avec cet habit de deuil que je porterai le reste de ma vie : & j'étois déterminée à m'en défaire avant la perte de mon procès. N'est-il pas vrai que votre dessein étoit de m'obliger en me procurant une augmentation de fortune ? Je ne veux point refuser votre présent , je l'accepte : mais , s'il

est vraiment à moi, vous devez me laisser la liberté d'en disposer. Souffrez donc que je remette cette somme à ma chere *Henriette*; que si vous me refusez cette faveur, permettez-moi aussi de demeurer telle que je suis, en refusant votre bienfait. . . . Un courier de votre part, mon cher, interrompt ma lettre. Il est onze heures. Ah, mon Dieu! m'annoncez - vous quelque nouveau malheur. . . ! Je respire, mon cher Comte, la Marquise crie au miracle, & le ton de sa voix n'a rien qui doive m'effrayer; je voulois courir à elle, les jambes me manquent: je l'entends monter chez moi.



L E T T R E

D U C O M T E

A L A M A R Q U I S E.

Dieu n'abandonne point ceux qui le craignent & qui l'aiment; nous venons d'avoir une preuve si authentique de cette vérité, que je ne pourrois
m'y

m'y refuser, quand même je ne l'eusse point cru jusqu'à ce jour. Mais je vous dois le détail d'un événement qui cause ici l'admiration de tout le monde, & qui remet entre vos mains, la fortune que l'injustice la plus noire vous avoit ravie.

Je fus avant hier matin faire ma cour à notre Maître, selon ma coutume. Comme il a toujours conservé beaucoup de bonté pour vous, il me demanda fort obligeamment de vos nouvelles. Je ne pus lui taire ni votre situation, ni le courage héroïque avec lequel vous vous étiez dévouée à la pauvreté pour remplir toute justice envers les créanciers du feu Marquis. Le Roi m'écouta attentivement, & me dit : il n'y a pas d'apparence que la Marquise reste avec si peu de bien ; écrivez-lui de ma part que je lui donne douze cents livres par année. J'ouvris la bouche pour témoigner toute ma reconnoissance, lorsqu'un des gentils-hommes du Roi l'avertit qu'une femme, qui paroissoit mourante, s'étoit fait porter au Palais, & déclaroit avoir des choses de la dernière conséquence à lui révéler. Le Roi ayant ordonné qu'on la fît entrer, elle parut.

sur deux personnes, & véritablement elle avoit la mort peinte sur le visage; en sorte que le Roi lui ordonna de s'asseoir, & lui demanda si elle avoit quelque chose à lui dire qui ne dût être sue que de lui. Non, Sire, lui dit-elle, & je souhaiterois que toute la terre pût entendre ce que j'ai à dire à votre Majesté; j'apporte aux pieds du trône les regrets d'un criminel qui n'a pas vingt-quatre heures à vivre, & qui mourra content s'il vit assez longtemps pour réparer son crime. Mon malheureux époux, chargé d'enfants, & fort pauvre, s'est laissé séduire par deux des parents de M. le Marquis D... Une substitution qu'il a fabriquée, les met en possession d'une grosse fortune, & trente mille livres ont été le prix de cet acte. Il résolut avec cette somme de venir s'établir à Turin, & nous y sommes arrivés depuis deux jours. Hier il monta à cheval à huit heures du soir pour aller à deux milles d'ici, chez un de ceux qui l'ont entraîné dans le crime; un demi-quart d'heure après on me le rapporta presque mort. Son cheval, au sortir de la ville, devint furieux, le renversa contre terre, le foula aux pieds, & ne le quitta qu'a-

près l'avoir blessé mortellement en plusieurs endroits du corps. On ne me prévint point sur cet accident, qui me fut annoncé par une foule de peuple qui accompagnoit ceux qui le portoient. J'étois prête d'accoucher ; la frayeur me fit délivrer sur le champ d'un enfant qui mourut un instant après le baptême. Mon époux qui n'avoit cessé de demander un confesseur, déclara tout haut à son arrivée, que Dieu le punissoit justement pour une fausseté qu'il avoit commise, & vouloit absolument qu'on le portât à vos pieds pour la déclarer. Ses forces n'ont pu le lui permettre, & j'ai cru ne pouvoir confier à personne les écrits qui peuvent attester son crime & le réparer en même temps, & que les personnes intéressées auroient peut-être trouvé le moyen de soustraire après notre mort, qui est prochaine. Je voulois les remettre au frere de la Dame que nous avons ruinée, mon mari ne l'a pas voulu, dans la crainte qu'on ne le soupçonnât de collusion avec lui, & j'ai cru que le seul moyen de prévenir toute difficulté à cet égard, étoit de remettre ces papiers à votre Majesté.

Cette femme, en finissant ces mots,

a remis effectivement au Roi un petit porte-feuille ; & comme l'effort qu'elle avoit fait en parlant l'avoit épuisée , elle est tombée en foiblesse. Le Roi a ordonné qu'on en prît le plus grand soin ; il a fait partir ses Chirurgiens pour tâcher aussi de sauver son mari , & a ordonné qu'on tirât de cet homme tous les éclaircissements possibles. Il est mort sur les deux heures , après avoir fait tout ce qu'on exigeoit de lui , & sa femme , qui étoit innocente de son crime , ne lui a survécu que jusqu'à ce matin. J'ai consolé ses derniers moments , en lui promettant d'avoir soin de cinq petits enfants qu'elle laisse dans une grande misere , & je lui tiendrai ma parole. Ce porte-feuille qu'elle a remis au Roi , renfermoit un billet de quinze mille livres pour le restant de la somme qui lui avoit été promise , & dont la moitié avoit été payée. Il renfermoit aussi le modele de l'acte qui avoit dépouillé la Marquise , écrit de la main du cousin de son époux. Le Roi vouloit s'assurer des coupables , & avoit donné ses ordres à ce sujet. Je vous avouerai que je l'avois prévu , & que le respect que j'ai pour le sang du Marquis ne m'a pas permis de leur

laisser ignorer ce qui s'étoit passé. Ils ont pris la fuite & ont abandonné leur famille avec une précipitation qui constate leur crime. Leurs épouses paroissent innocentes, & n'en sont pas moins à plaindre. A peine cette affaire avoit-elle éclaté, qu'une foule de créanciers sont tombés chez eux. Ces gens étoient abymés de dettes, & laissent leurs enfants, aussi-bien que leurs femmes, à l'aumône. Il est présentement question de quelques formalités requises pour annuller l'arrêt qui avoit été donné contre vous, Madame, & dont le Roi s'est rendu le sollicitateur : ainsi tout sera bientôt expédié ; mais je n'ai pu attendre ce temps pour vous annoncer un événement si peu attendu, & vous féliciter du retour de votre fortune. J'ai tort ; ce seroit aux pauvres auxquels je devrois adresser ces félicitations ; mon épouse n'attend que l'instant d'accoucher, & j'aurai besoin d'un ordre de notre chere Mere, pour l'engager à retarder son voyage jusqu'à ce qu'elle soit bien rétablie, tant le desir qu'elle a de vous embrasser est ardent.





R E P O N S E

*DE LA MARQUISE DE*****A U C O M T E D...*

JE vous assure, mon cher Comte, que je suis moins sensible au retour de ma fortune, qu'affligée de la mort de cette pauvre femme, dont Dieu s'est servi pour me la rendre. Ses enfants feront les miens s'il vous plaît, & je vois que la bonté de Dieu me les rend pour remplacer ceux que j'ai perdus. J'y joindrai ceux de mes malheureux cousins, dont je me crois chargée par la Providence, & qui sont triplement mes prochains, comme pauvres, comme parents & comme enfants de gens qui ont voulu me faire du mal. Oh! mon cœur est trop étroit pour contenir la joie que me donne l'idée du bonheur que je puis procurer à tant de personnes. Je vous prie, à lettre vue, de voir de ma part les épouses de ces deux infortunés coupables; assurez-les que je ne les laisserai manquer de rien;

que j'aurai soin de mes cousins , en quelque endroit qu'ils soient ; que . . . Oh ! dites-leur tout ce que la charité vous suggérera. Je ne vous écris que ce mot , parce que je ne veux pas retarder le départ de votre homme , & puis la joie m'enivre. J'en serois troublée , dans la crainte qu'elle ne m'annonçât de l'attachement aux biens du monde : mais mon cœur est net sur cet article ; je les regarde comme de la boue , & ils ne me deviennent précieux , qu'en égard à l'usage auquel je les destine. Oh que je vais soulager de misérables !



L E T T R E

DE MADAME DU MONTIER

A U C O M T E D . . .

ELle vous dit vrai quand elle vous annonce que la joie l'enivre ; elle ne voit que ces pauvres enfants arrachés à la misère , à la mauvaise éducation ; leurs pauvres meres passant du désespoir à un état plus tranquille ; &c.

quand elle vous a écrit son bout de lettre, e' étoit dans la pensée que votre homme rapartiroit tout de suite, sans songer à l'heure qu'il étoit, & au besoin où il est de prendre quelque repos. Oh ! qu'elle acheteroit de bon cœur des ailes pour les lui attacher aux talons, afin de pouvoir avancer la consolation qu'elle vous prie de porter de sa part à ces deux familles désolées. Pour moi qui ai conservé un reste de sang-froid, j'ai envoyé coucher votre courier, & il est le seul dans la maison qui le soit ; je pourrai dire bientôt dans le village. Nos gens, dans le transport de leur joie, ont éveillé les voisins pour leur annoncer cet événement, qui se répand de proche en proche. Tout le monde, un pied chauffé & l'autre nu, court à la maison ; on s'embrasse, & notre vieux Curé, son bonnet de nuit à la main, car il a oublié de prendre son chapeau, a frotté sa barbe grise contre mon menton, qui s'en ressentira encore dans deux jours ; son Vicaire s'est contenté de baiser dix fois ma main. On diroit que tous ces gens ont gagné notre procès ; je les laisse s'ébaudir dans l'antichambre avec mes filles ; & je me hâte de vous écrire ; car ma

fille couperoit bras & jambes à ma lettre, si j'attendois à le faire à demain. Votre courier a passé par..... je ne fais si c'est par votre ordre ; il a annoncé par tout le village, que la Marquise avoit été remise dans tous ses droits ; & en buvant un coup, il nous a peint les transports de joie de tous nos anciens vassaux, d'une manière si vive & si naïve, que cela nous a réjoui infiniment. Je la conçois aisément par la douleur qu'ils firent éclater à notre départ ; c'étoient des hurlements plutôt que des cris. Ils passerent la nuit aux environs du château pour ne pas manquer le moment de notre départ, les meres portant leurs petits-enfants, & pleurant sur eux, parce qu'ils alloient perdre la Marquise, qui, disoient-elles, étoit leur mere. *Mastrilli*, pour écarter la foule qui environnoit notre carrosse, fit jeter une centaine de francs en pieces de douze sous ; on ne daigna pas les ramasser, & ces pauvres gens ne céderent qu'aux remontrances que je leur fis, en leur représentant combien leur douleur augmentoit celle de la Marquise. Votre courier nous annonce que nous aurons incessamment les Syndics du village,

qu'on nous a députés sur le champ pour nous complimenter.

Voilà le procès entre *Mastrilli* & ma fille heureusement terminé ; il a fait apporter dans sa chambre le coffre où il avoit fait enfermer son argenterie, & nous y avons trouvé un papier, par lequel il déclaroit qu'elle appartenoit à ma fille. Notez qu'en arrivant, il nous avoit prié de garder ce coffre jusqu'à ce qu'il eût terminé quelques affaires qu'il avoit à Paris, nous assurant qu'il le prendroit au retour ; & ce retour concevez qu'il n'avoit pas dessein de le rendre prochain. La Marquise a eu beau se défendre de la recevoir, elle n'a pu résister à ses instances. C'est, dit-il, un présent de nocces que sa sœur *Henriette* prend la liberté de lui faire. Elle s'est acquittée, à l'heure même, en choisissant parmi les diamants, ce qui pouvoit convenir le mieux à cette petite, dont elle l'a parée sur le champ, ce qui, avec son bonnet de nuit, faisoit le plus comique effet du monde. Elle a aussi mis au doigt d'*Hortense*, une fort belle bague, que celle-ci a reçue sans aucun mouvement de joie. On pourroit croire que la comparaison qu'elle fait de ce bijou avec ceux

de sa sœur , le lui fait paroître moins considérable : mais j'ai la clef de son cœur , & je connois la cause du mouvement douloureux qui suspend sa reconnoissance. Elle n'a rien à donner , & sa sœur fait un présent , du moins on l'offre en son nom. Or , la petite personne aime infiniment à donner , & fort peu à recevoir ; c'est bien la plus généreuse créature que je connoisse , cela va jusqu'à l'excès , jugez de sa peine. Comme personne n'étoit en humeur de dormir , nous avons condamné *Mastrilli* a nous raconter comment il s'y étoit pris pour devenir Arménien. Il avoue qu'il n'a que l'honneur de l'exécution d'une comédie , dont son banquier est l'auteur. Il communiqua son dessein à un Négociant , sur lequel il avoit des lettres de crédit , & qui lui prêta un de ses commis pour faire le rôle de son fils , dont il s'est acquitté à merveille. Comme nous paroissions étonnés qu'il eût pu se flatter de trouver dans le courant du mois une somme aussi forte que celle dont le Marchand avoit donné des lettres de change , il nous a appris qu'il la devoit à l'avarice de son tuteur. Resté orphelin dès l'âge de six ans , l'honnête homme

auquel ses parents l'avoient confié, l'a laissé manquer de tout dans son enfance pour accumuler, & a placé chaque année sur la banque de Venise, & à Turin, le produit de son économie. Dans l'intention où il étoit d'offrir sa main & sa fortune à la Marquise, il avoit disposé des fonds qu'il avoit dans cette dernière ville, & avoit laissé deux cents cinquante mille livres qu'il en avoit tirés, entre les mains d'un ami, sur lequel il avoit tiré des lettres de change égales à celles qu'il avoit prises du Marchand qui devoit acquitter les unes avec les autres. Il est heureux que ce Seigneur n'ait pas jetté les yeux sur Hortense; malgré ses grands biens, il eut couru risque de mourir à l'hôpital: car elle n'eut pas été personne à modérer les mouvements de son grand cœur. Il jure qu'il ne veut pas remporter un sou des quinze cents louis que le banquier a donnés; & pour rendre la mémoire de cet événement immortelle dans un lieu qui a vu naître ce qu'il y a de plus parfait au monde (je vous répète ses termes) pour perpétuer, dis-je, la mémoire de cet heureux jour dans le village, il prétend d'y distribuer cette

somme. Hortense applaudit à ce dessein ; la Marquise , tout en lui disant que c'est pousser la charité trop loin , lui fait l'énumération de toute la misère des gens de ce canton , d'une manière si touchante , qu'elle seroit capable de dénouer les cordons de la bourse du plus avare. Je ne dis mot ; mais ma joie perce malgré moi : car à quoi servent les grands biens , sinon à faire de grandes libéralités ? Tous ces discours se tiennent dans notre salle , où nous sommes rassemblés pêle - mêle , maîtres , valets , payfans ; tout est égalé , confondu ; ce seroit un tableau excellent à peindre. Vraiment j'oubliois bien le meilleur. C'est qu'au milieu de nos transports , la Marquise nous a fait souvenir que nous ne pensions pas au principal ; & s'étant mise à genoux , nous a donné l'exemple de rapporter à Dieu & nos actions de graces , & nos joies. A cinq heures du matin , j'ai forcé tout le monde à s'aller mettre au lit , & je vais faire la même chose , si ce n'est pour dormir , du moins pour recueillir un peu mes esprits.

En vérité , j'ai dormi neuf heures de suite , ce qui ne m'est pas arrivé

depuis dix ans. Nous venons d'éveiller votre courier, qui récompensoit deux nuits de veilles, & aussi-tôt qu'il se fera restauré par un bon dîner, il compte repartir & marcher toute la nuit; nous y faisons consentir la Marquise, parce qu'il fait une chaleur étouffante: mais à tous les quarts-d'heure elle prie cet homme de faire diligence pour vous rejoindre. Elle compte les instans de détresse de ses pauvres cousines; son cœur en est oppressé.

Nos bonnes gens disent que nous avons ramené la Saint Jean au mois de Septembre; toutes les maisons ont des feux de joie devant la porte, & pour combler la réjouissance, les Députés de arrivent. Savez-vous ce qu'ont fait ces bonnes gens en abordant la Marquise? Ils se sont mis à sanglotter à ses genoux, & baissent sa robe, sans avoir la force de prononcer un seul mot. Oh! que je souhai-terois voir ici ces gens du monde, avides du plaisir qu'ils cherchent partout, & qui les fuit sans cesse! Qu'ils viennent, à la vue de notre félicité, apprendre qu'on n'en trouve qu'à rendre heureux tout ce qui nous envi-

ronne. Quelle mélodie ! Quels concerts comparables aux doux sons des bénédictions qui retentissent à nos oreilles ! Pendant notre sommeil , Hortense & Henriette se sont livrées à cette volupté avec une sorte de fureur , & actuellement que je vous écris , elles sont si lasses , qu'elles ne peuvent se tenir debout. C'est qu'elles n'ont pas laissé dans le village & dans deux hameaux qui en sont proches , une seule maison de pauvres , qu'elles n'aient visitées , accompagnées du Curé. Elles ont la liste de tous les besoins auxquels il faudra satisfaire ; & à présent , à la prière de *Mastrilli* , elles envoient un exprès à Sens avec une charrette & un mémoire de deux aunes de long , pour en amener , étoffes , linges , couturieres & garçons tailleurs , pour habiller tout le monde. Il semble , à les voir se presser , qu'elles n'ont qu'un jour à vivre , & qu'elles n'ont pas un moment à perdre pour faire cet ouvrage ; il faudroit peut - être les modérer ; en ai-je le courage ? Pourrois-je les arracher aux mouvements délicieux qu'elles éprouvent ? Et moi , dit la Marquise , ne ferai-je rien ? Oh ! pour cela , je ne veux pas rester seule oisive. Je marierai

six pauvres filles , & chacune de mes sœurs autant ; & ce qu'il y a de singulier , c'est que ce sera aux dépens de l'Arménie ; & en disant ces paroles , elle se fait apporter ce grand sac de cuir. A propos , j'oubliois ma Mere ; il faut qu'il y ait aussi six filles mariées en son nom. C'est vingt-quatre noces ; douze mille livres feront l'affaire.

Je ne saurois assez vous remercier d'avoir fait évader les coupables ; sans doute leurs épouses sauront le lieu de leur retraite. Si elles ont de la répugnance à la déclarer , il faudra leur remettre les secours que ma fille leur destine. Il faudroit aussi fermer votre lettre , me dit la Marquise : car notre homme est à cheval , & veut partir. Je n'ai garde de le retarder.

F I N.

*Ici finissent ces lettres , ou plutôt , ce sont les seules que nous ayions pu recouvrer : car Madame du Montier vecut encore quelques années ; & il y a bien de l'apparence qu'elle continua
ses*

ses sages avis à la Comtesse & à sa troisieme fille. Je n'ai rien pu apprendre de particulier du reste de cette famille ; différents accidents ayant obligé la Marquise à repasser les monts pour vivre avec la Comtesse , qui avoit quitté la Cour. Pendant que je mettois ces dernieres lettres en ordre , j'ai reçu des mémoires très-intéressants d'Allemagne , où la dernière des filles de Madame du Montier fut mariée. C'est celle qu'elle nomme Hortense. Je souhaiterois beaucoup les donner au public , parce qu'ils renferment d'utiles leçons : mais toutes les personnes dont il y est parlé , sont encore vivantes ; & je me suis fait une loi de ne laisser rien échapper de ma plume qui puisse blesser. Cependant le public n'en sera pas privé ; si je survis à ces personnes , je promets de les mettre au jour : sinon , on les trouvera après ma mort , avec une note qui indiquera le temps où il sera permis de les faire paroître.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, *les lettres de Madame du Montier*, imprimées déjà plusieurs fois avec succès. Celles dont cette nouvelle édition est considérablement augmentée, m'ont paru ingénieusement liées au sujet. Elles sont remplies d'intérêt & d'instruction, & ne peuvent que rendre cette réimpression encore plus agréable au public. A Issy, ce 29 Octobre 1765.

Signé, ALBARET.

P R I V I L E G E D U R O I.

L OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & feaux Conseillers les Genstenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé PIERRE BRUYSET PONTIUS, Libraire à Lyon, Nous ayant fait remonter qu'il desiroit faire réimprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre: *Lettres de Madame du Montier*; s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons

par ces Présentes, de faire réimprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de neuf années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elle soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre ou faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposé, ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposé, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contrescel desdites Présentes. Que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Et qu'avant de l'exposer en vente, l'Imprimé qui aura servi de copie à la réimpression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON ; & qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château de Louvre, un dans celle du

Sieur DE LAMOIGNON , & un dans cen. —
notre très-cher & féal Chevalier , Vice-Chan-
celier & Garde des Sceaux de France , le
Sieur DE MEAUPEOU ; le tout à peine de
nullité des Présentes : du contenu desquelles
vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit
Exposant ou ses ayant causes , pleinement &
paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait
aucun trouble ou empêchement. Voulons que
la copie des Présentes , qui sera imprimée tout
au long au commencement ou à la fin dudit
Ouvrage , soit tenue pour dûment signifiée ,
& qu'aux copies collationnées par l'un de nos
amés & feaux Conseillers & Secretaires , foi
soit ajoutée comme à l'original. Commandons
au premier notre Huissier ou Sergent sur ce
requis , de faire pour l'exécution d'icelles tous
actes requis & nécessaires , sans demander au-
tre permission , & nonobstant clameur de Haro,
Chartre , Normande & lettres à ce contraires.
Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles ,
le trente & unieme jour du mois de Décembre,
l'an de grace mil sept cent soixante-cinq , &
de notre Regne le cinquante & unieme . . .
Per le Roi en son Conseil.

L E B E G U E.

*Registré sur le Registre XVI de la cham-
bre Royale & Syndicale de Libraires & Im-
primeurs de Paris N^o. 740 folio 411 conformé-
ment au Règlement de 1723. A Paris , le
9 Janvier 1766.*

Signé, LEBRETON, Syndic.



920542



